Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Knut Hamsun

PAN

d'après les papiers du lieutenant
Thomas Glahn

1894
Traduction Georges Sautreau (1913)

Table des matières

Pan

I

Durant ces derniers jours j'ai pensé et repensé au jour perpétuel de l'été du Nordland… Je suis en train d'y penser, ainsi qu'à une hutte où je demeurais et à la forêt derrière la hutte, et je me mets à écrire quelques notes pour abréger le temps, et pour mon amusement. Le temps est très long, je n'arrive pas à le faire passer aussi vite que je le voudrais, bien que je n'aie rien qui me chagrine et que je mène fort joyeuse vie. Je suis satisfait de tout et mes trente ans ne sont pas un âge. Il y a quelques jours j'ai reçu deux plumes d'oiseau sauvage, envoyées de bien loin par une personne qui, certes, ne me les devait pas, mais c'étaient deux plumes vertes dans une feuille de papier à lettres blasonné fermée d'un pain à cacheter. Cela m'amusa aussi de voir deux plumes si diaboliquement vertes. Par ailleurs, je n'ai pas d'autre tourment que, de temps à autre, un peu de rhumatisme dans mon pied gauche, consécutif à une ancienne blessure d'arme à feu, depuis longtemps cicatrisée.

Je me rappelle qu'il y a deux ans le temps passait très vite, incomparablement plus vite que maintenant : c'en fut fini d'un été avant que j'en eusse rien su. C'était il y a deux ans, en 1855 – je veux écrire là-dessus pour mon amusement – il m'arriva une aventure, ou bien je la rêvai. Maintenant j'ai oublié bien des choses ayant trait à ces événements, parce que je n'y ai presque pas pensé depuis lors ; mais je me rappelle que les nuits étaient très claires. Maintes choses me paraissaient aussi tout à l'envers, l'année avait bien douze mois, mais, la nuit, il faisait jour et jamais on ne pouvait voir une étoile au ciel. Et les gens que je rencontrais étaient singuliers et d'une autre nature que les gens que je connaissais

auparavant ; par moments, il leur suffisait d'une nuit pour, d'enfants qu'ils étaient, s'épanouir dans toute leur splendeur, pleinement mûrs et développés. Il n'y avait là aucune sorcellerie, mais je n'avais encore jamais vu cela. Oh ! non.

Dans une grande demeure peinte en blanc, en bas près de la mer, je rencontrai une personne qui, pour un temps assez court, occupa mes pensées. Je ne me la rappelle plus constamment, plus maintenant, non, je l'ai tout à fait oubliée ; mais, par contre, je pense à tout le reste, au cri des oiseaux de mer, à ma chasse dans les forêts, à mes nuits, à toutes les chaudes heures de l'été. Ce fut du reste par un pur hasard que je fis sa connaissance et, sans ce hasard, elle n'eût pas été un seul jour dans mes pensées.

De ma hutte, je pouvais voir un fouillis d'îles, d'îlots et de récifs, un peu de la mer, quelques cimes de montagnes bleuâtres, et derrière la hutte s'étendait la forêt, une forêt immense. La senteur des racines et des feuilles m'emplissait de joie et de gratitude, de même que le fumet gras du pin qui rappelle l'odeur de la moelle ; dans la forêt seulement tout s'apaisait en moi, mon âme devenait égale et se gonflait de puissance. Je marchais jour après jour par les croupes boisées avec Ésope à mon côté et je ne désirais rien de plus que de pouvoir continuer à marcher jour après jour, bien qu'il y eût encore de la neige et de la boue molle sur la moitié de la campagne. Mon seul camarade était Ésope ; maintenant j'ai Cora, mais dans ce temps-là j'avais Ésope, mon chien, que je tuai plus tard d'un coup de fusil.

Souvent, le soir, quand je revenais à la hutte après ma chasse, le tiède sentiment de mon foyer pouvait me parcourir de la tête aux pieds, jeter mon être intime dans de suaves frémissements et, tout en marchant, je bavardais avec Ésope,

lui disant combien nous étions heureux. « Alors, nous allons allumer le feu et nous faire griller un oiseau dans l'âtre, disais-je, qu'est-ce que tu en penses ? » Et quand tout cela était fait et que nous avions mangé tous deux, Ésope rampait à sa place derrière l'âtre, tandis que j'allumais ma pipe, m'étendais pour un moment sur ma couchette et prêtais l'oreille à la rumeur diffuse de la forêt. Il y avait dans l'air un faible courant, le vent portait contre la hutte et je pouvais entendre distinctement le pleurnichement du coq de bouleau loin là-bas sur la hauteur. À part cela, tout était silence.

Et, maintes fois, je m'endormais sur place tout habillé, d'un seul coup, tel que je me trouvais, et ne me réveillais pas avant que les oiseaux de mer eussent commencé à crier. Alors, en regardant par la fenêtre, je pouvais apercevoir les grands bâtiments blancs de la place de commerce, les quais de Sirilund, la boutique où j'achetais mon pain, et je restais couché un moment, étonné de me trouver là dans une hutte, en plein Nordland, à la lisière d'une forêt.

Et là-bas, près de l'âtre, Ésope secouait son long corps mince, faisait cliqueter son collier, il bâillait et remuait la queue ; et je sautais sur pieds, après ces trois ou quatre heures de sommeil, reposé et plein de joie de toutes choses, de toutes choses.

Ainsi passa mainte nuit.

II

Il peut pleuvoir et tempêter, ce n'est pas cela qui importe, souvent une petite joie peut s'emparer de vous par un jour de pluie et vous inciter à vous retirer à l'écart avec votre bonheur. Alors on se redresse et on se met à regarder droit devant soi, de temps à autre on rit silencieusement et on jette les yeux autour de soi. À quoi pense-t-on ? À une vitre éclairée dans une fenêtre, à un rayon de soleil dans la vitre, à une échappée sur un petit ruisseau, et peut-être à une déchirure bleue dans le ciel. Il n'en faut pas davantage.

En d'autres temps, même des événements extraordinaires ne parviennent pas à vous secouer et à vous faire sortir d'un état d'âme égal et pauvre ; au milieu d'une salle de bal on peut rester assis, assuré, indifférent et impassible. Car c'est votre propre vie intérieure qui est la source du chagrin ou de la joie.

Je me rappelle un certain jour. J'étais descendu à la côte. La pluie me surprit, j'entrai dans un hangar à bateaux ouvert et m'y assis en attendant. Je me mis à fredonner vaguement, mais sans joie et sans entrain, seulement pour passer le temps. Ésope était avec moi, il tomba en arrêt, l'oreille tendue : je cesse de fredonner et tends l'oreille, moi aussi ; on entend des voix dehors, des gens s'approchent. Un hasard, un hasard très naturel ! De compagnie, deux messieurs et une jeune fille se précipitèrent chez moi, tête baissée. Ils se criaient l'un à l'autre en riant :

— Vite ! Nous pouvons nous abriter ici en attendant !

Je me levai.

L'un des messieurs avait un plastron de chemise blanc, non empesé, qui par-dessus le marché s'était ramolli sous la pluie et pendait en poches ; dans ce plastron mouillé était fichée une agrafe de diamants. Ce monsieur portait de longs souliers pointus qui avaient un air de dandysme. Je saluai l'homme, c'était M. Mack, le négociant, je le reconnaissais pour l'avoir vu à la boutique où j'avais acheté du pain. Il m'avait même invité une fois à venir dans sa famille, sans que j'y fusse encore allé.

— Ah ! du monde de connaissance ! dit-il en m'apercevant. Nous étions en route pour le moulin, et nous avons dû rebrousser chemin. Un temps pareil, hein ? Mais quand viendrez-vous à Sirilund, Monsieur le lieutenant ?

Il me présenta le petit monsieur à barbe noire qui les accompagnait, un docteur qui demeurait près de l'église de l'annexe paroissiale.

La jeune fille releva un tant soit peu sa voilette sur son nez et se mit à causer à voix basse avec Ésope. Je prêtai attention à sa jaquette ; à la doublure et aux boutonnières on pouvait voir qu'elle était reteinte. M. Mack me présenta aussi à la jeune fille ; c'était sa fille et elle s'appelait Edvarda.

Edvarda me jeta un regard à travers sa voilette puis continua à parler à mi-voix au chien et lut l'inscription de son collier :

— Ah ! ah ! tu t'appelles Ésope, toi… Docteur, qui était Ésope ? Tout ce que je me rappelle, c'est qu'il composait des fables. N'était-il pas phrygien ? Non, je ne sais pas.

Une enfant, une écolière. Je la regardai, elle était grande, mais sans formes, environ quinze, seize ans, avec de longues mains brunes, sans gants. Elle avait peut-être, cet après-midi, cherché “Ésope” dans un dictionnaire, pour avoir le renseignement sous la main.

M. Mack m’interrogea sur ma chasse. Qu’est-ce que je tirais surtout ? Je pouvais avoir un de ses bateaux à ma disposition n’importe quand, je n’avais qu’à le prévenir. Le docteur ne dit pas un mot. Quand la société partit, je remarquai que le docteur boitait un peu et se servait d’une canne.

Je revins à pied à la maison, dans le même état d’âme vacant qu’auparavant, et fredonnant d’indifférence. Cette rencontre dans le hangar à bateaux ne fit aucune impression sur mon esprit ; ce que je me rappelais le mieux de tout cela, c’était le plastron détrempé de M. Mack, où était fichée une agrafe de diamants, mouillée, elle aussi, et sans grand éclat.

III

Il y avait une pierre devant ma hutte, une haute pierre grise. Elle avait une expression de bienveillance à mon égard, c'était comme si elle me voyait, quand j'arrivais, et me reconnaissait. Je m'arrangeais pour passer devant cette pierre quand je sortais le matin et c'était comme si je laissais là un bon ami qui m'attendrait jusqu'à mon retour.

Et là-haut dans la forêt commençait la chasse. Peut-être tirais-je quelque gibier et peut-être non…

En avant des îles la mer s'étalait dans un calme lourd. Je m'arrêtais maintes fois à la regarder du sommet des croupes quand j'étais très haut ; les jours de calme, les navires n'avançaient presque pas, je pouvais voir la même voile trois jours durant, petite et blanche comme une mouette sur l'eau. Toutefois, pour peu que le vent tournât, les montagnes dans le lointain pouvaient quasiment disparaître, un orage se formait, une tempête de suroît, un spectacle dont j'étais spectateur. Tout était enveloppé de fumée. La terre et le ciel se confondaient, la mer s'ébattait en danses aériennes contorsionnées, formait des hommes, des chevaux et des drapeaux déchiquetés. J'étais à l'abri sous une roche en surplomb et m'imaginais toutes sortes de choses, mon âme était tendue. Dieu sait, pensais-je, de quoi je suis témoin aujourd'hui, et pourquoi la mer s'ouvre devant mes yeux ? Peut-être qu'en ce moment je vois l'intérieur du cerveau de la terre, le travail qui s'y fait, comme tout y bout ! Ésope était inquiet, de temps à autre il levait le museau en l'air et flairait, dans une sorte de malaise atmosphérique, frémissant, les jambes sen-

sibles ; comme je ne lui parlais pas, il se couchait entre mes pieds et fixait la mer comme moi. Et pas un appel, pas un mot humain ne s'entendaient nulle part, rien, mais seulement ce lourd murmure autour de ma tête. Là-bas, très loin, il y avait un récif, il était là tout seul ; quand la vague montait en chancelant le long de ce récif elle se cabrait comme une folle spirale, non, comme un dieu marin qui se dressait, tout mouillé, et regardait le monde, s'ébrouant si bien que ses cheveux et sa barbe formaient une roue autour de sa tête. Puis il replongeait dans le ressac.

Et au milieu de la tempête s'enfonçait un petit vapeur d'un noir de jais, venant de l'Océan…

Quand je descendis au quai l'après-midi, le petit vapeur d'un noir de jais était entré au port ; c'était le bateau-courrier. Il y avait beaucoup de gens sur le quai pour observer cet hôte rare, je remarquai que tous sans exception avaient les yeux bleus, quelque différents qu'ils pussent être par ailleurs. Une jeune fille, avec un fichu de laine blanche autour de la tête, se tenait un peu plus loin à l'écart ; elle avait des cheveux très foncés et le fichu blanc tranchait singulièrement sur sa chevelure. Elle me regarda avec curiosité, moi, mon costume de peau, mon fusil ; quand je lui adressai la parole elle devint confuse et détourna la tête. Je dis : « Tu devrais toujours porter ce fichu blanc, il te va bien. » Au même instant, un homme membru, en chandail, la rejoignit, il l'appela Eva. Elle était évidemment sa fille. Je reconnaissais l'homme membru, c'était le forgeron, le forgeron de l'endroit. Il avait, quelques jours auparavant, remis un piston neuf à l'un de mes fusils…

Et la pluie et le vent remplirent leur tâche et fondirent toute la neige. Durant quelques jours une atmosphère froide

et hargneuse passa sur la terre, les branches pourries craquaient et les corneilles se rassemblaient par groupes et criaient. Cela ne dura pas longtemps. Le soleil était proche, un matin il se leva derrière la forêt. Un jet de suavité me traverse de la tête aux pieds quand le soleil se lève ; je jette mon fusil à l'épaule dans une allégresse silencieuse.

IV

En ce temps-là je ne manquais pas de gibier, je tirais ce que je voulais, un lièvre, un coq de bouleau, une poule de neige, et quand il m'arrivait d'être en bas à la côte et de me trouver à portée de quelque oiseau de mer, je le tirais aussi. C'étaient de bons temps, les jours devenaient plus long et l'air plus pur, je m'équipais pour deux jours et partais pour la montagne, pour les cimes, je rencontrais des Lapons pasteurs de rennes qui me donnaient du fromage, de petits fromages gras avec un goût d'herbes aromatiques. J'y allai plus d'une fois. En revenant chez moi, je tirais toujours un oiseau ou un autre et les mettais dans mon carnier. Je m'asseyais et attachais Ésope. Une lieue en dessous de moi je voyais la mer ; les parois des montagnes étaient humides et noires de l'eau qui ruisselait au long d'elles, s'égouttait et ruisselait avec la même mélodie ténue. Ces petites mélodies au loin dans les montagnes m'abrégèrent maintes heures, tandis que je restais là à regarder autour de moi. Cette petite musique sans fin murmure ici dans sa solitude, pensais-je, et personne ne l'entend et personne ne pense à elle, et cependant elle murmure ici pour elle-même tout le temps, tout le temps ! Et je ne trouvais plus que la montagne fût tout à fait déserte, puisque j'entendais ce murmure. De temps à autre il survenait quelque événement : un coup de tonnerre ébranlait la terre, un bloc de roche se détachait et dévalait vers la mer, laissant après lui un chemin de pierre pulvérisée ; au même instant Ésope tendait le museau au vent et flairait avec étonnement cette odeur de roussi qu'il ne comprenait pas. Quand l'eau de fonte des neiges avait creusé des crevasses dans la

montagne, il suffisait d'un coup de fusil ou même d'un simple cri bref pour détacher un gros bloc et le faire basculer.

Une heure pouvait passer, peut-être davantage. Le temps allait si vite. Je détachais Ésope, jetais mon carnier sur l'autre épaule et me mettais en route pour rentrer. Le jour déclinait. En bas dans la forêt, je retrouvais invariablement mon vieux sentier connu, un étroit ruban de sentier avec les courbes les plus extraordinaires. Je suivais chaque courbe et prenais mon temps, rien ne pressait, il n'y avait personne qui m'attendît à la maison. Libre comme un souverain, j'allais et flânais dans la forêt paisible tout aussi lentement qu'il me plaisait. Tous les oiseaux se taisaient, seul le coq de bouleau chantait, très loin ; lui, il chantait toujours.

Je sortis de la forêt et vis deux personnes devant moi, deux personnes en promenade ; je les rattrapai, l'une était Demoiselle Edvarda, je la reconnus et la saluai ; le docteur l'accompagnait. Je dus leur montrer mon fusil, ils examinèrent ma boussole, mon carnier ; je les invitai à visiter ma hutte et ils promirent de venir un jour.

Maintenant le soir était tombé. Je rentrai et allumai le feu, fis griller un oiseau et pris mon repas. Demain aussi il ferait jour…

Calme et silence de tous côtés. Je reste couché toute la soirée et regarde par la fenêtre. À cette heure, un éclat féerique revêtait les champs et la forêt, le soleil s'était couché et teignait l'horizon d'une lumière rouge, onctueuse, qui s'étalait comme de l'huile. Le ciel était de toutes parts ouvert et pur, je regardais fixement dans cette mer de clarté, et c'était comme si je me trouvais face à face avec le fond du monde et comme si mon cœur s'y sentait chez lui et battait à l'unisson. Dieu sait, pensais-je à part moi, pourquoi l'horizon

s'habille ce soir en lilas et en or, Dieu sait s'il ne se donne pas une fête dans le monde, une fête de grand style, avec musique des étoiles et promenades en barques au fil des fleuves. Cela en a tout l'air ! Et je fermais les yeux et je prenais part à cette promenade en barques, et des pensées, l'une après l'autre, voguaient à travers mon cerveau…

Ainsi passa plus d'un jour.

J'errais et observais comment la neige devenait de l'eau et comment la glace se délitait. Plus d'un jour je ne tirais pas même un coup de fusil, quand j'avais déjà assez de vivres dans ma hutte, je ne faisais qu'errer de côté et d'autre, dans ma liberté, et laissais le temps passer. De quelque côté que je pusse me tourner il y avait tout autant à voir et à entendre, tout se transformait un peu chaque jour, même les buissons de marsaults et les genévriers étaient dans l'attente du printemps. J'allais par exemple au moulin qui était encore enveloppé de glace ; mais alentour la terre avait été piétinée durant maintes années de grâce et témoignait que des hommes étaient venus là avec des sacs de grain sur le dos pour les faire moudre. J'allais là comme parmi les hommes ; sur les murs il y avait aussi beaucoup d'initiales et de dates gravées au couteau.

Voilà !

V

Dois-je en écrire davantage ? Non, non. Rien qu'un peu pour mon plaisir, et parce que cela m'abrège le temps de raconter comment vint le printemps, il y a deux ans, et quel aspect avait la campagne. La terre et la mer commençaient à sentir un peu, une odeur douceâtre d'acide sulfhydrique montait des vieilles feuilles qui pourrissaient dans la forêt et les pies volaient avec des brindilles dans le bec et construisaient leurs nids. Encore une couple de jours et les ruisseaux se gonflaient et commençaient à écumer, on apercevait quelques papillons, et les pêcheurs revenaient de leurs pêcheries. Les deux *jægt* du négociant arrivèrent avec leur pleine charge de poisson et jetèrent l'ancre devant leur place à sécher ; il y eut tout à coup vie et mouvement dans la plus grande des îles où l'on devait faire sécher le poisson sur les roches. Je vis tout cela de ma fenêtre.

Mais à ma hutte ne parvenait aucun vacarme, j'étais et demeurais seul. De temps à autre un être humain passait par là ; je vis Eva, la fille du forgeron, il lui était venu quelques taches de rousseur sur le nez.

— Où vas-tu donc ? demandai-je.

— Au bois à brûler, répondit-elle calmement.

Elle tenait à la main une corde pour transporter le bois et elle avait son fichu blanc sur la tête. Je la suivis des yeux, mais elle ne se retourna pas.

Puis il se passa bien des jours avant que je visse de nouveau quelqu'un.

Le printemps gagnait du terrain et la forêt blondissait. C'était un grand amusement d'observer les grives qui, posées sur les cimes des arbres, regardaient fixement le soleil et criaient ; parfois j'étais déjà levé à deux heures du matin pour participer à l'atmosphère d'allégresse qui émanait des oiseaux et autres bêtes quand le soleil émergeait.

En moi aussi le printemps était venu, sans doute, et mon sang battait à certains moments, on eût dit des pas. J'étais assis dans la hutte et pensais à examiner mes cannes à pêche et mes lignes, mais je ne remuais pas un doigt pour faire quoi que ce fût, une joyeuse et obscure inquiétude allait et venait dans mon cœur. Alors Ésope se leva d'un bond soudain, resta planté sur ses pattes raidies et jeta un aboi bref. Il venait du monde à la hutte, j'ôtai vivement ma casquette et déjà j'entendais la voix de Demoiselle Edvarda à travers la porte. Ils venaient aimablement et sans façon, elle et le docteur, pour me rendre visite comme ils l'avaient dit.

— Oui, il est chez lui, entendis-je dire, et Demoiselle Edvarda s'avança et me tendit la main d'une manière tout à fait « petite fille ». Nous sommes venus hier aussi, mais vous n'étiez pas chez vous, expliqua-t-elle.

Elle s'assit sur ma couchette, à même la couverture, et jeta un regard circulaire dans la hutte ; le docteur s'assit à côté de moi sur la banquette. Nous causâmes, nous bavardâmes à cœur joie, je leur racontai, entre autres choses, quelles sortes de bêtes il y avait dans la forêt et quel gibier je ne devais plus tirer parce que la chasse était fermée. Maintenant la chasse au coq de bouleau était fermée.

Le docteur, cette fois non plus, ne dit pas beaucoup de paroles ; mais quand son regard tomba sur ma poire à

poudre qui était ornée d'une figure de Pan, il se mit à expliquer le mythe de Pan.

— Mais, dit Edvarda tout à coup, de quoi vivrez-vous quand la chasse à tout gibier sera fermée ?

— De poisson, répondis-je. Surtout de poisson. On trouve toujours quelque chose à manger.

— Mais vous pouvez bien venir manger chez nous, dit-elle. L'année dernière, c'était un Anglais qui avait votre hutte, il venait souvent aussi manger chez nous.

Edvarda me regarda et je la regardai. Je sentis à ce moment quelque chose toucher à mon cœur, comme un fugace petit salut amical. Cela venait du printemps et de cette claire journée, j'y ai réfléchi depuis. J'admirai aussi les sourcils arqués d'Edvarda.

Elle dit quelques mots sur mon habitation. J'avais tapissé les parois avec diverses peaux et des ailes d'oiseaux, l'intérieur de la hutte ressemblait au gîte velu d'un ours hibernant, ce qui obtint son approbation. « Oui, c'est un gîte d'ours », dit-elle.

Je n'avais rien à offrir aux visiteurs qui pût leur faire plaisir, j'y réfléchis et voulus faire rôtir un oiseau, en manière de plaisanterie ; ils le mangeraient à la mode des chasseurs, sur le pouce. Cela pourrait être un petit passe-temps.

Et je fis rôtir l'oiseau.

Edvarda raconta l'histoire de l'Anglais. C'était un vieil original, il parlait haut tout seul. Il était catholique et, où qu'il fût ou allât, il avait en poche un petit livre de prières avec des caractères noirs et rouges.

— Il était peut-être irlandais, alors ?, demanda le docteur.

— Était-il irlandais ?

— Oui, n'est-ce pas, puisqu'il était catholique ?

Edvarda rougit, elle balbutia en détournant les yeux :

— Ah ! bien, peut-être était-il irlandais.

À partir de ce moment elle perdit son animation. J'eus pitié d'elle et voulus raccommoder les choses ; je dis :

— Mais, naturellement, vous avez raison, il était anglais. Les Irlandais ne voyagent pas en Norvège.

Nous convînmes d'aller un jour en bateau à rames visiter les roches à sécher la morue…

Quand j'eus reconduit mes hôtes un bout de chemin, je revins et me mis à travailler à mes engins de pêche. Mon épuisette avait été accrochée à un clou près de la porte et plusieurs mailles avaient été endommagées par la rouille ; j'aiguisai quelques hameçons, fis les épissures, vérifiai mes lignes. Comme tout travail marchait mal aujourd'hui ! Des pensées étrangères allaient et venaient dans ma tête, il me semblait que j'avais commis une faute en laissant Demoiselle Edvarda assise sur la couchette tout le temps au lieu de lui offrir une place sur la banquette. Je vis soudain devant moi son visage brun et son cou brun ; elle avait attaché son tablier un peu bas sur le ventre pour se faire la taille longue selon la mode d'alors. La chaste et virginale expression de ses pouces m'avait attendri, tout comme attendri, et les quelques plis sur la phalange étaient pleins de bienveillance. Elle avait une grande bouche qui flamboyait.

Je me levai, ouvris la porte et tendis l'oreille dehors. Je n'entendis rien et je n'avais non plus aucune raison de prêter l'oreille. Je refermai la porte ; Ésope sortit de sa couche et vit mon trouble. L'idée me vint que je pouvais courir après Demoiselle Edvarda et lui demander un peu de fil de soie pour réparer mon épuisette ; ce n'était pas un prétexte, je pouvais lui présenter l'épuisette et lui montrer les mailles rouillées. J'étais déjà arrivé de l'autre côté de la porte, quand je me rappelai que j'avais moi-même du fil de soie dans mon carnet porte-mouches et même plus qu'il ne m'en fallait. Et je rentrai doucement, découragé, puisque j'avais moi-même du fil de soie.

Une haleine étrangère me frappa au visage dans la hutte quand j'y rentrai, c'était comme si je n'y étais plus seul.

VI

Un homme me demanda si je ne tirais plus ; il ne m’avait pas entendu tirer un seul coup de fusil sur les croupes boisées, bien qu’il fût resté deux jours mouillé dans la baie, à pêcher. Non, je n’avais rien tiré, je me tiendrais chez moi dans la hutte jusqu’à ce qu’il ne me restât plus de vivres.

Le troisième jour j’allai à la chasse. La forêt était légèrement verte, des odeurs émanaient de la terre et des arbres, la ciboulette pointait, déjà verte, hors de la mousse brûlée par la glace. J’étais plein de pensées et m’assis à plusieurs reprises. En trois jours je n’avais vu qu’un seul être humain, ce pêcheur que j’avais rencontré hier ; je pensai : peut-être tomberai-je sur quelqu’un ce soir en rentrant chez moi, à la lisière de la forêt où j’ai rencontré le docteur et Demoiselle Edvarda la dernière fois. Il pourrait se faire qu’ils se promenassent encore par là, peut-être que oui et peut-être que non. Mais pourquoi pensais-je justement à ces deux personnes ? Je tirai une couple de poules de neige et en préparai une aussitôt ; là-dessus j’attachai Ésope.

Pendant que je mangeais, j’étais couché sur la terre séchée. Le silence s’étendait sur la terre, rien qu’un doux murmure de l’air et le chant d’un oiseau ou d’un autre. J’étais couché et regardais les branches qui ondoyaient doucement dans le courant d’air ; ce petit vent accomplissait sa tâche : il portait le pollen de branche en branche et emplissait chaque innocent calice ; toute la forêt était dans le ravissement. Une chenille verte, une arpenteuse, chemine, en faisant le gros dos, le long d’une branche, chemine sans arrêt, comme si

elle ne pouvait se reposer. Elle ne voit presque rien, bien qu'elle ait des yeux, souvent elle s'arrête, dressée verticalement, et tâtonne dans l'air à la recherche d'un point d'appui ; elle a l'air d'un bout de fil vert qui pique une couture le long de la branche, à points lents. Ce soir elle sera peut-être arrivée à l'endroit où elle doit aller.

Toujours le silence. Je me lève et marche, me rassieds et me relève. Il est environ quatre heures ; quand il sera six heures je retournerai chez moi et verrai si je rencontre quelqu'un. Il me reste encore deux heures et pourtant je suis déjà un peu agité et j'époussette les brins de bruyère et de mousse de mes vêtements. Je connais les endroits où je passe, les arbres et les pierres sont là, comme auparavant, dans la solitude, les feuilles bruissent sous mes pieds. Ce murmure monotone et ces arbres et ces pierres bien connus, c'en est trop pour moi, je me sens plein d'une étrange gratitude, tout fait amitié avec moi, tout se confond avec moi, j'aime tout. Je ramasse une branche sèche et la tiens à la main et la regarde, tandis que je suis assis et pense à mes petites affaires ; la branche est presque pourrie, sa pauvre écorce me fait impression, une pitié envahit mon cœur. Et quand je me lève et m'en vais, je ne jette pas la branche, mais je la pose par terre et reste là et me sens de l'affection pour elle ; finalement je la regarde une dernière fois avec des yeux humides avant de l'abandonner.

Et cinq heures arrivent. Le soleil me donne une fausse indication de temps ; j'ai marché vers l'ouest toute la journée, et peut-être ai-je devancé d'une demi-heure mes repères solaires près de la hutte. Je tiens compte de tout cela, mais néanmoins j'ai encore une heure jusqu'à six heures, c'est pourquoi je me lève de nouveau et marche un bout de che-

min. Et les feuilles bruissent sous mes pieds. Une heure se passe ainsi.

J'aperçois en dessous de moi la petite rivière et le petit moulin qui a été enveloppé de glace tout l'hiver et je m'arrête ; la meule tourne, son ronflement m'a réveillé, et j'ai fait un arrêt sur place, d'un seul coup. Je suis en retard ! dis-je à haute voix. Une secousse douloureuse parcourt mon corps, je fais demi-tour instantanément et commence à marcher vers ma hutte, mais, ce faisant, je sais que je suis en retard. Je me mets à marcher plus vite, à courir ; Ésope comprend qu'il y a un intérêt en jeu, il tire sur sa laisse, m'entraîne, aboie comme sur une piste et se donne du mal. Les feuilles sèches voltigent autour de nous. Mais quand nous arrivâmes en bas à la lisière de la forêt, il n'y avait personne, non, tout était silencieux, il n'y avait personne.

« Il n'y a personne ici ! », dis-je. Et ce ne fut pourtant pas pire que je ne le craignais.

Je ne restai pas longtemps arrêté et me mis à marcher, tiré par toutes mes pensées, je passai devant ma hutte, descendis à Sirilund, avec Ésope, mon carnier et mon fusil, avec tout mon attirail.

M. Mack m'accueillit avec la plus grande amabilité et m'invita à dîner.

VII

Je crois que je puis lire un peu dans l'âme des hommes qui m'entourent ; peut-être n'en est-il rien. Oh ! quand je suis dans mes bons jours, il me semble que je vois très avant dans l'âme d'autrui, bien que je n'aie pas une tête autrement intelligente. Nous sommes assis dans un salon, quelques hommes, quelques femmes et moi, et il me semble voir ce qui se passe au-dedans de ces gens et ce qu'ils pensent de moi. J'attribue un sens à chaque signe fugace qui passe dans leurs yeux ; par moments le sang monte à leurs joues et les empourpre, à d'autres instants ils font semblant de regarder d'un autre côté, et m'observent cependant un brin du coin de l'œil. Et je suis là qui regarde tout cela, et personne ne soupçonne que je pénètre chacune de ces âmes. Plusieurs années durant j'ai pensé pouvoir lire dans les âmes de tous les hommes. Peut-être n'en est-il rien…

Je restai toute la soirée dans le salon de M. Mack. J'aurais pu repartir tout de suite, cela ne m'intéressait pas de rester là ; mais n'y étais-je pas venu justement parce que toutes mes pensées m'y attiraient ? Alors pouvais-je me retirer tout de suite ? Nous jouâmes au whist et bûmes des grogs après le dîner, je m'assis, le dos tourné au salon, et penchai la tête ; derrière moi Edvarda allait et venait. Le docteur était reparti chez lui.

M. Mack me montra l'arrangement de ses nouvelles lampes, les premières lampes à pétrole qui fussent venues dans le Nord, des pièces de luxe sur d'énormes pieds de plomb, et il les allumait lui-même chaque soir pour prévenir

tout accident. Il parla plusieurs fois de son grand-père, le consul : « Mon grand-père, le consul Mack, a reçu cette agrafe des propres mains de Carl Johan », dit-il, et il indiqua du doigt son agrafe de diamants. Sa femme était morte, il me montra un portrait d'elle dans une des pièces attenantes, une dame à l'air distingué avec un bonnet de dentelle et un sourire aimable. Dans la même pièce il y avait aussi une bibliothèque où se trouvaient jusqu'à de vieux livres français qui paraissaient provenir d'un héritage ; ils avaient de belles reliures dorées et de nombreux possesseurs avaient inscrit leur nom dedans. Parmi les livres il y avait plusieurs ouvrages instructifs ; M. Mack était un homme pensant.

On dut appeler ses deux commis de boutique pour le whist ; ils jouaient lentement et sans assurance, discutaient minutieusement les coups et faisaient néanmoins des fautes. L'un d'eux était aidé par Edvarda.

Je renversai mon verre, cela me rendit malheureux et je me levai.

— Oh !… j'ai renversé mon verre ! dis-je.

Edvarda éclata de rire et répondit :

— Parbleu ! nous le voyons bien.

Tous m'assurèrent en riant que cela ne faisait rien. On me donna une serviette pour m'essuyer et nous continuâmes à jouer. Onze heures arrivèrent.

Le rire d'Edvarda avait éveillé en moi un obscur sentiment de mauvaise humeur, je la regardai et trouvai que son visage était devenu insignifiant et fort peu joli. M. Mack interrompit enfin le jeu sous prétexte que les deux commis devaient aller se coucher. Là-dessus il se renversa en arrière

sur le canapé et se mit à parler d'apposer une enseigne à sa façade sur le quai et me demanda conseil à ce sujet. Quelle couleur devrait-il employer ? Je m'ennuyais, je répondis : « Du noir » sans attacher à cela aucune pensée et M. Mack dit aussitôt la même chose :

— Du noir, exactement ce que j'ai pensé moi-même. « DÉPÔT DE SEL ET DE TONNEAUX VIDES », avec de grands caractères noirs, c'est ce qu'il y a de plus noble… Edvarda, n'est-il pas temps d'aller te coucher ?

Edvarda se leva, nous donna à tous deux la main pour le bonsoir et sortit. Nous restâmes. Nous parlâmes du chemin de fer qui avait été terminé l'année dernière, de la première ligne télégraphique. Dieu sait quand le télégraphe viendrait ici dans le Nord !

Pause.

— Voyez-vous, dit M. Mack, je suis arrivé petit à petit à quarante-six ans et je suis devenu gris de cheveux et de barbe. Si, je sens bien que je suis devenu vieux. Vous me voyez de jour et vous me croyez jeune ; mais, quand vient le soir et que je me trouve seul, je m'affaisse beaucoup. Alors je m'assieds ici dans le salon et fais des patiences. Elles réussissent volontiers, avec un coup de pouce ou deux. Haha !

— Les patiences réussissent-elles, avec quelques coups de pouce ? demandai-je.

— Oui.

Il me sembla que je pouvais lire dans ses yeux…

Il se leva, fit quelques pas vers la fenêtre et regarda dehors ; il se tenait très courbé et sa nuque et son cou étaient velus. Je me levai aussi. Il se retourna et vint à ma rencontre

sur ses longs souliers pointus, il enfonça ses deux pouces dans les poches de son gilet et battit un peu des bras, comme si c'étaient des ailes ; en même temps il sourit. Puis il mit encore une fois un de ses bateaux à ma disposition et me tendit la main.

— Du reste, laissez-moi vous accompagner, dit-il, et il souffla les lampes. Oui, je vais faire une petite promenade, il n'est pas encore tard.

Nous sortîmes.

Il montra du doigt le chemin qui menait à la maison du forgeron et dit :

— Ce chemin ! C'est le plus court.

— Non, répondis-je, c'est le chemin par les quais qui est le plus court.

Nous échangeâmes quelques paroles sur ce sujet sans nous mettre d'accord. J'étais persuadé que j'avais raison et je ne comprenais pas son obstination. Finalement il proposa de prendre chacun notre chemin ; celui qui arriverait le premier attendrait à la hutte.

Nous prîmes le départ. Il disparut bientôt dans la forêt.

Je marchais à mon allure habituelle et je comptais arriver au moins cinq minutes avant lui. Mais quand j'arrivai à la hutte il y était déjà. Il me cria :

— Vous voyez ! Non, je prends toujours ce chemin, c'est le plus court.

Je le regardai avec le plus grand étonnement, il n'avait pas chaud et ne semblait pas avoir couru. Il salua aussitôt,

me remercia de cette soirée et retourna par le même chemin qu'il était venu.

Je restai là à penser : Comme ceci est singulier ! Je devrais avoir un peu le sens des distances et j'ai fait ces deux chemins plusieurs fois. Mon bonhomme, voilà encore que tu triches. Le tout n'était-il qu'un prétexte ?

Je vis son dos apparaître de nouveau dans la forêt.

L'instant d'après je partis derrière lui, avec précaution et en hâte, je le vis s'essuyer le visage tout le long du chemin et je ne savais plus s'il n'avait pas couru. Maintenant il marchait avec une lenteur extrême et – je le tenais à l'œil – il s'arrêta à la maison du forgeron. Je me cachai et vis que la porte s'ouvrait et que M. Mack entrait dans la maison.

Il était une heure du matin, je le voyais à la mer et à l'herbe.

VIII

Quelques jours passèrent du mieux qu'ils purent, mes seuls amis étaient la forêt et la grande solitude. Grand Dieu ! je n'avais jamais éprouvé l'impression d'être plus seul que le premier de ces jours. C'était le printemps en plein, j'avais trouvé des stellaires et des mille-feuilles dans les champs et le pinson et le rouge-gorge étaient arrivés, je connaissais tous les oiseaux. Par moments, je prenais deux piécettes d'un *orl* dans ma poche et les faisais tinter pour rompre la solitude. Je pensais : Hein ! si je voyais arriver Diderik et Iseline !

Il commençait à ne plus y avoir de nuit, le soleil plongeait à peine son disque dans l'océan et remontait, rouge, rénové, comme s'il était descendu pour boire. Comme il pouvait m'arriver des choses extraordinaires pendant les nuits ! Personne ne le croirait. Si Pan était perché dans un arbre et me regardait, quelle conduite tiendrais-je ? Et s'il avait le ventre ouvert et s'il était recroquevillé de telle sorte qu'il fût assis comme s'il buvait dans son propre ventre ? Mais il ne faisait tout cela que pour loucher de mon côté et m'observer, et tout l'arbre tremblait de son rire silencieux quand il voyait que toutes mes pensées s'emballaient et m'emportaient. De toutes parts cela bougeait dans la forêt, les bêtes flairaient, les oiseaux s'appelaient, leurs signaux emplissaient l'air. Et c'était l'année des hannetons, leur bourdonnement se mêlait à celui des papillons de nuit, on entendait comme des questions et des réponses chuchotées

tout alentour dans la forêt. Que de choses il y avait à entendre ! Je ne dormis pas de trois nuits, je pensais à Diderik et Iseline.

Voyez, pensais-je, ils pourraient venir. Et Iseline attirerait Diderik vers un arbre et dirait :

— Reste ici, Diderik, monte la garde pour Iseline, je veux faire nouer le cordon de mon soulier par ce chasseur.

Et le chasseur c'est moi et elle veut me faire un signe des yeux pour que je comprenne. Et quand elle vient, mon cœur comprend tout, et il ne bat plus, il sonne le tocsin. Et elle est nue sous sa robe, de la tête aux pieds, et je pose ma main sur elle.

— Noue le cordon de mon soulier ! dit-elle, les joues en feu. Et un peu après, elle chuchote tout contre ma bouche, tout contre mes lèvres : Oh ! tu ne noues pas mon cordon, toi, mon bien-aimé, non, tu ne noues pas… tu ne noues pas mon…

Mais le soleil plonge son disque dans l'océan, et remonte, rouge, rénové, comme s'il était descendu pour boire. Et l'air est plein de chuchotements.

Une heure plus tard elle dit, tout contre ma bouche :

— Maintenant il faut que je te quitte.

Et, en s'en allant, elle se retourne pour me faire des signes et son visage flambe encore, son visage exulte de tendresse et de ravissement. Et encore une fois elle se retourne vers moi et me fait des signes.

Mais Diderik s'avance, quittant son arbre, et dit :

— Iseline, qu’as-tu fait ? Je l’ai vu.

Elle répond :

— Diderik, qu’as-tu vu ? Je n’ai rien fait.

— Iseline, j’ai vu que tu l’as fait, répète-t-il. Je l’ai vu.

Alors le rire joyeux d’Iseline retentit haut et clair à travers la forêt et elle s’en va avec Diderik, jubilante et pécheresse de la tête aux pieds. Et où va-t-elle ? Au gars le plus proche, un chasseur dans la forêt.

Il était minuit. Ésope s’était détaché et chassait pour son propre compte, j’entendais ses aboiements là-haut sur la croupe et, quand je parvins enfin à le faire revenir, il était une heure. Il vint une bergère, elle tricotait un bas et fredonnait et regardait autour d’elle. Mais où était son troupeau ? Et que cherchait-elle dans la forêt à la minuit ? Rien, rien ! Peut-être errait-elle par inquiétude, peut-être par plaisir, c’est son affaire. Je pensai : Elle a entendu les aboiements d’Ésope et a su que j’étais dans la forêt.

Quand elle arriva, je me levai et restai à regarder comme elle était mince et jeune. Ésope aussi restait à la regarder.

— D’où viens-tu ?, lui demandai-je.

— Du moulin, répondit-elle.

Mais que pouvait-elle bien avoir fait au moulin si tard dans la nuit ?

— Comment oses-tu venir dans la forêt si tard dans la nuit, dis-je, toi qui est si mince et si jeune ?

Elle rit et répondit :

— Je ne suis pas si jeune, j'ai dix-neuf ans.

Mais elle ne pouvait pas avoir dix-neuf ans, je suis convaincu qu'elle mentait de deux ans et n'en avait que dix-sept. Mais pourquoi mentir et se dire si vieille ?

— Assieds-toi, lui dis-je, et raconte-moi comment tu t'appelles.

Elle s'assit à côté de moi en rougissant et dit qu'elle s'appelait Henriette.

Je demandai :

— As-tu un amoureux, Henriette ? Est-ce qu'il t'a jamais embrassée ?

— Oui, répondit-elle avec un rire confus.

— Combien de fois déjà ?

Elle se tait.

— Combien de fois ? répétai-je.

— Deux fois, dit-elle à mi-voix.

Je l'attirai à moi et demandai :

— Comment a-t-il fait cela ? A-t-il fait comme cela ?

— Oui, murmura-t-elle, frémissante.

Quatre heures arrivèrent.

IX

J'eus un entretien avec Edvarda.

— Il va bientôt pleuvoir, dis-je.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

Je regardai le soleil et répondis :

— Presque cinq heures.

Elle demanda :

— Pouvez-vous voir cela si exactement au soleil ?

— Oui, répondis-je, je puis le voir.

Pause.

— Mais quand vous ne voyez pas le soleil, comment savez-vous l'heure ?

— Alors je me règle sur d'autres choses. C'est la marée qui monte ou qui descend, c'est l'herbe qui se couche à une certaine heure, le chant des oiseaux qui change ; certains oiseaux commencent à chanter quand d'autres se taisent. Puis je vois l'heure aux fleurs qui se ferment l'après-midi, aux feuilles dont le vert devient luisant ; en outre, j'ai le sentiment de l'heure.

— Ah ! bah ! dit-elle.

J'attendais de la pluie et, dans l'intérêt d'Edvarda, je ne voulais pas la retenir plus longtemps au milieu de la route, je portai la main à ma casquette. Alors elle m'arrêta tout à coup

avec une nouvelle question et je restai. Elle rougit et me demanda pourquoi j'étais ici, au vrai, pourquoi j'allais à la chasse, pourquoi une chose et pourquoi l'autre. Je ne tuais que juste l'indispensable pour ma nourriture, je laissais Ésope se reposer ?

Elle était devenue rouge et humble. Je compris que quelqu'un avait parlé de moi, qu'elle l'avait entendu, qu'elle ne parlait pas de son propre mouvement. Alors un sentiment s'éveilla en moi : elle avait un air délaissé, l'idée me vint soudain qu'elle n'avait plus de mère, ses bras minces lui donnaient l'aspect d'un enfant qu'on néglige. Ce sentiment me pénétra.

Certes, je ne tirais pas pour tuer, je tirais pour vivre. J'avais besoin d'un coq de bouleau aujourd'hui, aussi n'en avais-je pas tiré deux, mais je tirerais l'autre demain. Pourquoi en tuerais-je davantage ? Je vivais dans la forêt, j'étais le fils de la forêt. Le premier juin, la chasse à la poule de neige et au lièvre serait fermée, aussi je n'aurais presque plus rien à tirer, bon, alors je pêcherais et vivrais de poisson. Son père me donnerait un bateau à rames pour sortir en mer. Certes non, je n'étais pas chasseur uniquement pour tirer, mais pour vivre dans la forêt. Là je me trouvais bien ; pour manger je me mettais à table couché par terre, au lieu de me tenir assis tout droit sur une chaise ; je ne renversais pas mon verre. Dans la forêt je ne m'interdisais rien, je pouvais m'étendre sur le dos et fermer les yeux si je voulais, je pouvais aussi dire ce que je voulais. Souvent on pouvait avoir envie de dire quelque chose, de parler haut, et cela sonnait comme un discours venu droit du cœur de la forêt…

Quand je lui demandai si elle comprenait cela, Edvarda répondit : Oui.

Je continuai sur ce sujet, parce que ses yeux s'attachaient sur moi.

— Si vous saviez tout ce que je vois dans la campagne, dis-je. En hiver, par exemple, je marche et j'aperçois des traces de poules blanches dans la neige. Tout à coup les traces disparaissent, les oiseaux se sont levés. Mais aux empreintes laissées par les ailes, je puis voir dans quelle direction le gibier s'est envolé, et je le dépiste en peu de temps. Chaque fois c'est pour moi une petite nouveauté. Souventes fois en automne il peut y avoir des étoiles filantes à observer. Hein ? pensé-je alors dans ma solitude, est-ce un monde qui a été pris de convulsions, un monde qui a éclaté juste sous mes yeux ? Et moi… il m'a été donné de voir une étoile filante dans ma vie. Mais quand vient l'été, il y a peut-être alors une bestiole vivante sur chaque feuille, je puis voir que certaines n'ont pas d'ailes, elles ne peuvent se déplacer, il leur faut vivre et mourir sur la petite feuille où elles sont venues au monde. Pensez à cela. Par moments je vois la mouche bleue. Oui, tout cela paraît peu de chose, à l'entendre, je ne sais si vous le comprenez.

— Si, si, je le comprends.

— Oui, oui. Et parfois je regarde l'herbe, et peut-être que l'herbe me regarde à son tour, qu'en savons-nous ? Je regarde un simple brin d'herbe, il tremble peut-être un peu et je trouve que c'est quelque chose. Je pense à part moi : voici ce brin d'herbe qui tremble ! Et si c'est un pin que je regarde, peut-être a-t-il une branche qui m'incite à penser un peu aussi à elle. Mais parfois aussi, je rencontre des êtres humains sur les hauts plateaux, cela arrive.

Je la regardai, elle se tenait penchée en avant et prêtait l'oreille. Je ne la reconnaissais plus. Elle était à tel point at-

tentive qu'elle ne se surveillait pas du tout et elle devenait laide, elle avait l'air « simple », sa lèvre pendait très bas.

— Ah ! ah ! dit-elle, et elle se redressa.

Les premières gouttes de pluie tombèrent.

— Il pleut, dis-je alors.

— Oui, tiens, il pleut, dit-elle aussi, tout en s'en allant.

Je ne l'accompagnai pas chez elle, elle s'en alla toute seule, je me hâtai de remonter à ma hutte. Quelques minutes passèrent, il commença à pleuvoir avec violence. Tout d'un coup j'entends que quelqu'un vient en courant derrière moi, je m'arrête et vois Edvarda. Elle était devenue rouge par suite de son effort et elle souriait.

— J'avais oublié, dit-elle, essoufflée. C'était la promenade en barque à la place à sécher, aux roches à sécher la morue. Le docteur vient demain, avez-vous le temps ?

— Demain ? Oui, certes. Oui, j'ai le temps.

— Je l'avais oublié, répéta-t-elle, avec un sourire.

Quand elle s'en alla, je remarquai ses jolis mollets minces, ils étaient mouillés très haut. Ses souliers étaient éculés.

X

Je me rappelle encore très bien certain jour. Ce fut ce jour-là que vint mon été. Le soleil avait commencé à briller pendant la nuit et, au matin, il avait déjà séché la terre mouillée, l'air était devenu moelleux et ténu après la dernière pluie.

Ce fut l'après-midi que je vins au rendez-vous sur le quai. L'eau était tout à fait calme, nous entendions des rires et des conversations dans l'île où des hommes et des jeunes filles travaillaient au poisson. C'était une joyeuse après-midi.

Mais oui, n'était-ce pas une joyeuse après-midi ? Nous avions des paniers de victuailles et de vin, une nombreuse société répartie en deux bateaux, des jeunes femmes en robes claires. J'étais si content que je fredonnais.

Et, arrivé dans le bateau, je pensai à cette question : d'où étaient venues toutes ces jeunes personnes ? Il y avait les filles du bailli et du médecin de district, une couple de gouvernantes, les dames du presbytère ; je ne les avais encore jamais vues, elles étaient étrangères pour moi et cependant aussi confiantes que si nous nous étions connus depuis longtemps. Je commis quelques bévues, j'avais perdu l'habitude de fréquenter des êtres humains et dis souvent « tu » aux jeunes dames ; mais on ne m'en tint pas rigueur. Je dis une fois « chère » ou bien « ma chère », mais on m'en excusa aussi et l'on fit comme si je ne l'avais pas dit.

M. Mack avait, comme d'habitude, son plastron de chemise non empesé avec l'agrafe de diamants. Il paraissait être d'excellente humeur et cria à l'autre bateau :

— Faites attention aux paniers aux bouteilles, jeunes fous ! Docteur, c'est vous qui me répondez des bouteilles.

— Parfaitement, repartit le docteur. Et rien que ces deux cris sur la mer, de bateau à bateau, avaient pour moi un accent de gaieté et de fête.

Edvarda portait la robe d'hier, comme si elle n'avait pas d'autre robe ou ne voulait pas en mettre d'autre. Ses souliers aussi étaient les mêmes. Il me sembla que ses mains n'étaient pas tout à fait propres ; mais elle avait sur la tête un chapeau tout neuf garni de plumes. Elle avait emporté sa jaquette reteinte pour s'asseoir dessus.

À la demande de M. Mack, je lâchai un coup de fusil quand nous fûmes pour aborder, et même deux coups, mes deux canons ; ensuite on cria : Hurrah ! Nous montâmes dans l'île, les gens de la sécherie nous saluèrent tous et M. Mack s'entretint avec ses ouvriers. Nous trouvâmes des marguerites et des renoncules que nous piquâmes à nos boutonnières ; certains trouvèrent des campanules.

Et des masses d'oiseaux de mer caquetaient et criaient dans l'air et sur la grève.

Nous campâmes sur une place herbue où il y avait quelques bouleaux rabougris à écorce blanche, on ouvrit les paniers et M. Mack déboucha trois bouteilles. Des robes claires, des yeux bleus, le cliquetis des verres, la mer, les voiles blanches. Nous chantâmes un peu.

Et les joues devinrent rouges.

Une heure plus tard ma pensée est pleine d'allégresse ; même des bagatelles agissent sur moi ; un voile flotte sur un chapeau, une chevelure se dénoue, deux yeux se ferment dans un rire et j'en suis ému. Cette journée, cette journée !

— J'ai entendu dire que vous avez une drôle de petite hutte, Monsieur le lieutenant ?

— Oui, un nid. Dieu ! Comme elle est selon mon cœur ! Venez un jour me faire visite, Mademoiselle ; il n'existe qu'une seule hutte de ce genre-là. Et derrière la hutte il y a une grande forêt.

Une seconde jeune fille vient à la rescousse et dit aimablement :

— Vous n'étiez pas encore venu ici dans le Nord ?

— Non, répondis-je. Mais je connais déjà tout, Mesdames. Durant les nuits, je suis face à face avec les montagnes, la forêt et le soleil. Du reste je ne veux nullement être emphatique. Mais, un été comme vous en avez un ici ! Il éclate une nuit, pendant que tous dorment, et au matin il est là. Je guettais par ma fenêtre et je l'ai vu de mes yeux. J'ai deux petites fenêtres.

Une troisième jeune fille arrive. Elle est captivante, par sa voix et ses petites mains. Comme elles étaient captivantes, toutes ! La troisième dit :

— Si nous échangions nos fleurs ? Cela porte bonheur.

Échanger les fleurs, c'est un jeu.

— Oui, dis-je, en tendant la main, échangeons des fleurs, et je vous en remercie. Comme vous êtes belle, vous avez une voix charmante, je l'ai entendue tout le temps.

Mais elle retire ses campanules et dit d'un ton bref :

— Qu'est-ce qui vous prend ? Ce n'était pas à vous que je pensais parler.

Ce n'était pas à moi qu'elle pensait parler. Cela me peina de m'être trompé, je me souhaitai chez moi, bien loin, dans ma hutte, où seul le vent me parlait. « Excusez-moi, dis-je, et pardonnez-moi ! »… Les autres dames se regardent et s'éloignent pour ne pas m'humilier.

À ce moment une personne vint vers nous, à pas rapides, tous la virent, c'était Edvarda. Elle vient droit à moi, dit quelques paroles, se jette à mon cou, entoure mon cou de ses bras et me donne plusieurs baisers sur la bouche. À chaque fois elle dit quelque chose mais je n'entends pas ce que c'est. Je ne comprenais rien à tout cela, mon cœur s'arrêta, je n'avais qu'une impression, celle de son regard ardent. Quand elle me lâcha, sa maigre poitrine palpitait. Elle restait là, avec son visage brun et son cou brun, grande et mince, les yeux étincelants et sans la moindre gêne ; tout le monde la regardait. Pour la seconde fois, je fus captivé par ses sourcils bruns qui s'arquaient haut sur son front.

Mais, grand Dieu, la malheureuse m'avait embrassé au vu de tous !

— Qu'y a-t-il, Demoiselle Edvarda ? demandé-je, et j'entends battre mon sang, je l'entends quasiment au fond de ma gorge, cela m'empêche de parler distinctement.

— Ce n'est rien, répond-elle. C'est seulement… que je le voulais. Cela ne fait rien.

J'ôte ma casquette et essuie machinalement mes cheveux, tandis que je reste là à la regarder. Cela ne fait-il rien ? pensai-je.

Alors la voix de M. Mack retentit d'un autre côté de l'île. Il dit quelque chose que nous ne pouvons pas entendre ; mais je pense avec joie que M. Mack n'a rien vu, n'a rien su. Comme c'était heureux qu'il fût juste alors d'un autre côté de l'île ! Cela m'allège, je m'avance vers la société et dis, en riant, en me faisant très indifférent :

— Puis-je vous prier tous d'excuser ma conduite inconvenante d'il y a un instant ; j'en suis moi-même désespéré. J'ai profité d'un moment où Demoiselle Edvarda voulait échanger des fleurs avec moi, pour l'offenser ; je lui demande et vous demande pardon. Mettez-vous à ma place : je vis seul, je ne suis pas habitué à fréquenter des dames ; ajoutez à cela que j'ai bu du vin aujourd'hui, ce dont je n'ai pas non plus l'habitude. Soyez-moi indulgents.

Je ris et jouai l'indifférence pour toute cette bagatelle afin de la faire oublier, mais dans mon for intérieur j'étais sérieux. Mon discours ne fit du reste aucun effet sur Edvarda, elle ne chercha pas à cacher quoi que ce fût, à effacer l'impression de son inconséquence, bien au contraire, elle s'assit dans mon voisinage et me regarda tout le temps. De temps à autre, elle m'adressait la parole. Quand, un peu plus tard, nous jouâmes à *la veuve,* elle dit à haute voix :

— C'est le lieutenant Glahn que je veux avoir. Je ne daigne pas courir après quiconque d'autre.

— Par le diable, taisez-vous donc, malheureuse, murmurai-je, en frappant du pied.

Une surprise passa sur son visage ; de douleur, elle fit une grimace avec son nez et elle sourit avec embarras. Je fus profondément ému, je ne pus résister à cette expression d'abandon dans son regard et dans toute sa mince silhouette ; je devins amoureux d'elle et pris dans la mienne sa longue main effilée.

— Plus tard ! dis-je. Rien de plus maintenant. Nous pouvons nous rencontrer demain.

XI

La nuit j'entendis qu'Ésope se levait de son coin et grognait, je l'entendis à travers mon sommeil ; mais, comme je rêvais justement de chasse, ce grognement s'adaptait à mon rêve et il ne me réveilla pas complètement. Quand je sortis de la hutte vers deux heures du matin, il y avait dans l'herbe des traces d'une paire de pieds humains. Quelqu'un était venu là, était allé d'abord à l'une de mes fenêtres, puis à mon autre fenêtre. Les traces se perdaient de nouveau en bas sur la route.

Elle vint à ma rencontre, les joues en feu, avec un visage absolument rayonnant.

— Avez-vous attendu ? dit-elle. Je craignais de vous avoir fait attendre.

Je n'avais pas attendu, elle était en route avant moi.

— Avez-vous bien dormi ? dis-je. Je ne savais presque que dire.

— Non, je n'ai pas dormi, j'ai veillé, répondit-elle. Et elle me raconta qu'elle n'avait pas dormi de la nuit, mais était restée assise sur une chaise, les yeux fermés. Elle était aussi sortie de la maison pour faire un tour de promenade.

— Quelqu'un est venu devant ma hutte cette nuit, dis-je. J'ai vu les traces dans l'herbe ce matin.

Et son visage se colore, elle me prend la main, au beau milieu de la route, et ne répond pas. Je la regarde et demande :

— Était-ce vous, peut-être ?

— Oui, répondit-elle, en se pressant contre moi, oui, c’était moi. Je n’ai pas dû vous réveiller, j’ai marché aussi doucement que je l’ai pu. Oui, c’était moi. J’étais près de vous encore une fois. Je vous aime.

XII

Chaque jour, chaque jour, je la rencontrais. Je confesse la vérité, j'avais plaisir à la rencontrer, mon cœur volait au-devant d'elle. Il y a cette année deux ans de cela, maintenant je ne pense à cela que lorsque je le veux, toute cette aventure m'amuse et me distrait. Et pour ce qui regarde les deux plumes vertes, j'en donnerai l'explication d'ici peu.

Nous avions plusieurs endroits où nous rencontrer, au moulin, sur la route, et même dans ma hutte ; elle venait où je voulais. Bonjour ; criait-elle toujours la première, et je répondais : Bonjour !

— Tu es joyeux aujourd'hui, tu chantes, disait-elle, et ses yeux étincelaient.

— Oui, je suis joyeux, répondais-je. Tu as une tache là sur l'épaule, c'est de la poussière, peut-être est-ce de la boue du chemin ; je veux baiser cette tache, oui, donne-moi la permission de la baiser. Tout ce qui te touche m'impressionne tendrement, tant je suis fou de toi. Cette nuit je n'ai pas dormi.

Et c'était vrai, durant plus d'une nuit je restai couché sans dormir.

Nous nous promenons côte à côte sur la route.

— Que t'en semble, est-ce que je me conduis à ton gré ? dit-elle. Peut-être bavardé-je trop ? Non ? Mais il faut me dire ce qu'il t'en semble. Par moments, je pense à part moi que ceci ne pourra jamais bien finir…

— Qu’est-ce qui ne doit pas bien finir ?

— Nos relations. Cela ne réussira pas à bien tourner. Que tu le croies ou non, en ce moment j’ai froid ; la glace me descend le long du dos rien que de m’approcher un peu de toi. C’est de bonheur.

— Oui, moi de même, répondis-je, je me sens glacé rien qu’à te voir. Si, cela tournera bien. D’ailleurs, je vais te taper un peu dans le dos pour te réchauffer.

Elle me laisse faire, de mauvaise grâce, je tape un peu plus fort, par pure plaisanterie, je ris et demande si cela ne la soulage pas.

— Oh ! non, *ne sois pas assez gentil* de me cogner davantage dans le dos, dit-elle.

Ces quelques mots ! Cela avait pour moi un accent si désemparé qu’elle ait dit : « Ne sois pas assez gentil ! »

Nous continuâmes à marcher le long de la route. Est-elle mécontente de moi à cause de ma plaisanterie ? me demandé-je à moi-même, et je pensai : Voyons. Je dis :

— Il me revient un souvenir. Une fois, dans une promenade en traîneau, il y avait une jeune dame qui ôta son foulard de soie blanche de son cou et le noua autour du mien. Le soir je dis à la dame : Je vais le faire laver. « Non, répond-elle, rendez-le moi tel qu’il est, tout à fait tel que vous l’avez employé. » Et je lui donnai le foulard. Trois ans après je rencontrai de nouveau la jeune dame. « Le foulard ? » dis-je. Elle apporta le foulard. Il était dans son papier, pareillement non lavé, je le vis de mes yeux.

Edvarda me jeta un regard de côté :

— Ah ! Et qu'arriva-t-il ensuite ?

— Non, il n'y eut rien de plus, dis-je. Mais je trouve que c'était un joli trait.

Pause.

— Où est cette dame maintenant ?

— À l'étranger.

Nous ne parlâmes pas davantage sur ce sujet. Mais quand elle dut retourner à la maison, Edvarda dit :

— Alors, bonne nuit. Oh ! ne pense plus à cette dame, hein ? Moi, je ne pense à personne d'autre qu'à toi.

Je la crus, je vis qu'elle pensait ce qu'elle disait, et cela me suffisait largement, du moment qu'elle ne pensait qu'à moi. Je courus après elle.

— Merci, Edvarda ! dis-je. Un peu après j'ajoutai, de tout mon cœur : Tu es beaucoup trop bonne pour moi, mais je te suis reconnaissant de bien vouloir de moi ; Dieu t'en récompensera. Je ne suis sans doute pas un parti aussi superbe que beaucoup d'autres que tu pourrais trouver ; mais je suis tout à fait tien, si violemment tien, par mon âme immortelle. À quoi penses-tu ? Tu as les larmes aux yeux.

— Ce n'est rien, répondit-elle. Cela m'a paru si étrange, que Dieu m'en récompenserait. Tu dis des choses qui… Je t'aime tant !

Brusquement elle me sauta au cou, au beau milieu de la route, et m'embrassa avec véhémence.

Quand elle fut partie, je fis un crochet et pénétrai dans la forêt pour me cacher et être seul avec ma joie. Et, plein

d'émotion, je revins d'un bond sur la route et regardai de tous côtés si quelqu'un avait remarqué que j'étais entré dans la forêt. Mais je ne vis personne.

XIII

Les nuits d'été et l'eau tranquille et l'infini silence des bois. Pas un cri, pas un pas sur les chemins, mon cœur était plein comme d'un vin sombre.

De minuscules papillons et des phalènes entrent en volant sans bruit par ma fenêtre, attirés par l'éclat du foyer et l'odeur de mon oiseau rôti. Ils se heurtent au toit avec un bruit étouffé, tourbillonnent si près de mes oreilles qu'un frisson froid me parcourt, et se posent sur ma poire à poudre qui pend, blanche, à la paroi. Je les considère, ils sont posés, tout tremblants, et me regardent, il y a des bombyx, des coléoptères et des phalènes. Je trouve que certains d'entre eux sont comme des fleurs de pensée volantes.

Je sors devant ma hutte et tends l'oreille. Rien, aucun bruit, tout dort. L'air étincelle d'insectes volants, de myriades d'ailes frémissantes. Là-bas, à la lisière de la forêt, se dressent des fougères et des aconits ; les arbousiers fleurissent et j'aime leurs petites fleurs. Merci, mon Dieu, pour chaque fleur de lande que j'ai vue ; elles ont été comme de petites roses sur mon chemin et je pleure de tendresse pour elles. Quelque part dans le voisinage il y a des œillets sauvages, je ne les vois pas, mais je perçois leur parfum.

Mais, dans les heures de nuit, de grandes fleurs blanches se sont soudainement épanouies dans la forêt, leurs calices sont ouverts, elles respirent. Et des sphinx velus se posent dans leurs corolles et font frissonner toute la plante. Je vais d'une fleur à l'autre, elles sont enivrées, ce sont des fleurs sexuellement enivrées, et je vois comment elles s'enivrent.

Des pas légers, une respiration humaine, un joyeux bonsoir.

Je réponds et me jette sur le sol de la route et embrasse les deux genoux et la pauvre robe.

— Bonsoir, Edvarda ! dis-je encore une fois, harassé de bonheur.

— Comme tu m'aimes ! murmure-t-elle.

— Combien je te suis reconnaissant ! répondis-je. Tu es mienne, et toute la journée mon cœur repose en moi et pense à toi. Tu es la plus belle jeune fille sur cette terre, et je t'ai embrassée. Bien souvent je deviens rouge de joie, rien qu'à me souvenir que je t'ai embrassée.

— Pourquoi es-tu devenu si amoureux de moi, justement ce soir ? demanda-t-elle.

Et je l'étais devenu pour d'innombrables raisons, je n'avais eu besoin que de penser à elle pour le devenir. Ce regard sous les sourcils arqués haut sur le front et cette peau brune et délicate.

— Comment ne serais-je pas amoureux de toi ! dis-je. Je vais et remercie chaque arbre de ce que tu es bien portante et en pleine santé. Une fois, à un bal, il y avait une jeune dame qui restait assise danse après danse et tous la laissaient faire tapisserie. Je ne la connaissais pas, mais son visage fit impression sur moi et je m'inclinai devant elle. Alors ? Non ! Elle secoua la tête. Mademoiselle ne danse pas ? dis-je. « Pouvez-vous comprendre cela, répondit-elle, mon père était si beau et ma mère était une beauté accomplie et mon père conquit ma mère sans coup férir. Mais moi je naquis boiteuse. »

Edvarda me regarde.

— Asseyons-nous, dit-elle.

Nous nous assîmes sur la bruyère.

— Sais-tu ce que mon amie dit de toi ? commença-t-elle. Tu as un regard de bête sauvage, dit-elle, et quand tu la regardes, tu la rends folle. C'est comme si tu la touchais, dit-elle.

En entendant cela, une joie singulière voltigea à travers moi, non pas pour mon compte, mais pour Edvarda, et je pensai : il n'y en a qu'une dont je me soucie, et cette unique, que dit-elle de mon regard ? Je demandai :

— Qu'est-ce que c'est que cette amie ?

— Ça, je ne le raconte pas, répondit-elle ; mais c'est une de celles qui étaient avec nous à la sécherie.

— Ah ! ah ! dis-je.

Et nous parlâmes d'autre chose.

— Mon père part un de ces premiers jours pour la Russie, dit-elle, et je veux donner une fête. As-tu été aux îlots de Kor ? Nous aurons deux paniers de vin, les dames du presbytère viendront encore avec nous, mon père m'a déjà donné le vin. Mais il ne faut plus regarder mon amie, n'est-ce pas ? N'est-ce pas que tu ne le feras pas ? Car, sans cela, je ne l'invite pas avec nous.

Et, sans en dire davantage, elle se jeta violemment à mon cou et me regarda, fouilla mon visage de ses yeux, tandis qu'elle respirait bruyamment. Son regard était complètement noir.

Je me levai brusquement et, dans mon trouble, je dis seulement :

— Ainsi, ton père doit aller en Russie ?

— Pourquoi t'es-tu levé si vite ? demanda-t-elle.

— Parce qu'il est si tard, Edvarda, dis-je. Les fleurs blanches se referment, le soleil se lève, le jour vient.

Je l'accompagnai à travers la forêt et demeurai debout à la suivre du regard aussi longtemps que je le pus ; loin en bas elle se retourna et me cria : « Bonne nuit ! » à mi-voix. Puis elle disparut. Au même moment la porte de la maison du forgeron s'ouvrit, un homme avec un plastron de chemise blanc en sortit, jeta les yeux autour de lui, enfonça son chapeau sur son front et descendit la route vers Sirilund.

J'entendais encore le « Bonne nuit ! » d'Edvarda dans mes oreilles.

XIV

La joie enivre. Je lâche un coup de fusil et un écho inoubliable répond de montagne en montagne, plane sur l'océan et va résonner aux oreilles d'un timonier insomnieux. Quels sujets ai-je de me réjouir ? Une pensée qui me vient, un souvenir, un son dans la forêt, une personne. Je pense à elle, je ferme les yeux et m'arrête sur le chemin et pense à elle, je compte les minutes.

Tantôt j'ai soif et je bois au ruisseau ; tantôt je compte cent pas en avant et cent pas en arrière ; il se fait tard, pensé-je.

Un empêchement est-il survenu ? Un mois est passé et, un mois, ce n'est pas un long temps ; il n'est rien survenu de fâcheux ! Dieu peut savoir comme ce mois a été court. Mais les nuits, plus d'une fois, sont longues, et j'imagine de tremper ma casquette dans le ruisseau et de la laisser sécher ensuite, rien que pour abréger le temps, pendant mon attente.

Je comptais mon temps en nuits. Parfois il venait une nuit et Edvarda me faisait faux bond, une fois elle fut deux nuits sans venir. Deux nuits. Il n'y avait aucun empêchement, mais il me sembla alors que peut-être mon bonheur avait déjà touché à son comble.

Et n'y avait-il pas touché ?

— Entends-tu, Edvarda, comme la forêt est agitée cette nuit ? Cela bouge sans cesse dans les touffes et les grandes feuilles frémissent. Il y a peut-être quelque chose qui se prépare ; mais ce n'était pas cela que je voulais dire. J'entends

un oiseau chanter là-haut sur la colline, ce n'est qu'une mésange ; mais elle est restée au même endroit pendant deux nuits à rappeler. Entends-tu un son monotone, monotone ?

— Oui, je l'entends. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Pour rien. Elle est restée là deux nuits. C'est tout ce que je voulais dire… Merci, merci d'être venue ce soir, bien-aimée ! J'étais assis ici et je t'attendais ce soir ou demain soir, je me réjouissais à l'idée de ta venue.

— Et moi aussi j'ai attendu. Je pense à toi, j'ai recueilli et caché les morceaux du verre que tu as renversé une fois ; te rappelles-tu ? Mon père est parti cette nuit, j'ai une excuse pour ne pas être venue, j'avais tant de choses à emballer et tant de choses à rappeler à mon père. Je savais que tu errais ici et m'attendais dans la forêt, et je faisais les malles en pleurant.

Mais il s'est passé deux nuits, pensai-je, qu'a-t-elle fait la première nuit ? Et pourquoi n'y a-t-il pas dans ses yeux autant de joie ce soir qu'auparavant ?

Une heure passa. La mésange se tut là-haut sur la colline, la forêt était morte. Non, non, rien de fâcheux n'était survenu, tout était comme auparavant, elle me donna sa main pour le bonsoir et me regarda avec tendresse.

— Demain ? dis-je.

— Non, pas demain, répondit-elle.

Je ne demandai pas pourquoi.

— Demain, nous devons avoir notre fête, dit-elle en riant. Je voulais seulement te faire une surprise, mais tu as

pris un air si malheureux qu'il m'a fallu le dire tout de suite. J'aurais voulu t'inviter par écrit.

Et mon cœur fut indiciblement allégé.

Elle partit, avec un signe de tête pour l'adieu.

— Encore une question, dis-je, sans bouger de place. Combien y a-t-il de temps que tu as recueilli les éclats de verre et que tu les as cachés ?

— Combien il y a de temps ?

— Oui, peut-il y avoir une semaine, deux semaines ?

— Oui, il y a peut-être deux semaines. Mais pourquoi demandes-tu cela ? Non, je vais te dire la vérité, je l'ai fait hier.

Elle l'avait fait hier !

Elle l'avait fait hier, ce n'était pas plus tard qu'hier qu'elle avait pensé à moi ! Bon tout était bien.

XV

Les deux bateaux étaient à flot et nous nous embarquâmes. Nous chantions et causions. Les îlots de Kor étaient en dehors des îles, cela prit un bon moment pour ramer jusque-là, et entre-temps nous fîmes la conversation d'un bateau à l'autre. Le docteur portait des vêtements clairs tout comme les dames ; je ne l'avais encore jamais vu si content, il prenait part à la conversation, il n'était plus un auditeur silencieux. J'eus l'impression qu'il avait bu un peu et qu'il était gai. Quand nous débarquâmes, il réclama de la société un moment d'attention et nous souhaita la bienvenue. Je pensai : Tiens, Edvarda l'a choisi pour jouer le rôle de l'hôte.

Il s'entretenait avec les dames en faisant montre de la plus extrême amabilité. Envers Edvarda il était poli et affable, souvent paternel et, comme tant de fois auparavant, pédantesquement pontifiant. En parlant d'une date, elle dit une fois : « Je suis née en trente-huit » et il demanda : « Mil huit cent trente-huit, voulez-vous dire sans doute ? » Si alors elle avait répondu : « Non, en mil neuf cent trente-huit », il n'aurait manifesté aucun embarras, mais l'aurait simplement corrigée de nouveau et aurait dit : « Cela doit certainement être faux. » Quand je disais quelque chose, loin de faire semblant de ne pas me voir, il écoutait poliment et attentivement.

Une jeune fille vint à moi et me salua. Je ne la reconnaissais pas, je ne pouvais pas me la rappeler et je dis quelques paroles étonnées dont elle rit. C'était l'une des filles

du doyen, j'avais été avec elle à la sécherie, je l'avais invitée à venir à ma hutte. Nous causâmes ensemble un moment.

Une heure ou deux se passent. Je m'ennuie, je bois le vin qu'on me sert, je me mêle à tous les groupes, bavarde avec tous. De nouveau je me rends coupable de quelques peccadilles ; je me sens sur un terrain mal sûr et ne sais pas à l'instant voulu comment je dois répondre à une amabilité, il arrive que je parle d'une manière incohérente ou même que je reste coi, et je m'en irrite. Là-bas, près de la grande pierre qui nous sert de table, le docteur est assis et gesticule.

— L'âme ! Qu'est-ce que l'âme ? dit-il. La fille du doyen l'avait accusé d'être libre penseur ; bon, ne devait-on pas penser librement ? On se représentait l'enfer comme une maison au fond de la terre et le diable comme un chef de bureau… Non, une Majesté, voilà ce qu'il était. Il se mit à parler du tableau d'autel dans l'église de l'annexe paroissiale : une figure du Christ, quelques Juifs et Juives, l'eau changée en vin ; bon ! Mais le Christ avait une auréole sur la tête. Qu'est-ce qu'une auréole ? Un cercle de tonneau, un cercle jaune qui se tenait sur trois cheveux.

Deux des dames joignirent les mains, avec épouvante. Mais le docteur se tira d'affaire et dit en plaisantant :

— N'est-ce pas, cela paraît horrible à entendre ? Je le reconnais. Mais si on le répète et répète sept ou huit fois à part soi et qu'on y réfléchisse un peu cela paraît déjà mieux… Aurai-je l'honneur de boire avec ces dames !

Et il s'agenouilla dans l'herbe devant les deux dames et il n'ôta pas son chapeau pour le poser devant lui, mais le tint haut en l'air de la main gauche et vida son verre en renversant la gorge. Je fus moi-même enthousiasmé de sa grande

assurance et j'aurais volontiers bu avec lui, s'il n'eût déjà vidé son verre.

Edvarda le suivait des yeux. Je me plaçai dans son voisinage, je dis :

— Allons-nous jouer à *la veuve* aujourd'hui ?

Elle tressaillit légèrement et se leva.

— Rappelez-vous que nous ne devons pas nous dire « tu » maintenant, murmura-t-elle.

Je n'avais pas non plus dit « tu ». Je m'éloignai de nouveau.

Une nouvelle heure passe. La journée me paraissait longue, je serais rentré seul à la rame à la maison depuis longtemps si j'avais eu un troisième bateau ; Ésope était attaché dans la hutte, il pensait peut-être à moi. Quant à Edvarda, ses pensées étaient certainement loin de moi, elle parle du bonheur de pouvoir partir, voyager vers d'autres lieux, ses joues en devenaient brûlantes, elle faisait même des fautes en parlant.

— Personne ne serait plus heureux que moi et ce serait le plus meilleur jour…

— Plus meilleur ? dit le docteur.

— Quoi ? demanda Edvarda.

— Plus meilleur ?

— Je ne comprends pas.

— Vous avez dit : plus meilleur, rien d'autre.

— Ai-je dit cela ? Excusez-moi. Ce serait le meilleur jour de ma vie, celui où je serais à bord du navire. Par moments, j'ai la nostalgie d'endroits que je ne sais pas moi-même.

Elle avait la nostalgie des ailleurs, elle ne se souvenait pas de moi. J'étais là et voyais sur son visage qu'elle m'avait oublié. Bon, il n'y avait rien à dire à cela ; mais je le voyais moi-même sur son visage. Et les minutes s'écoulaient avec une lamentable lenteur. Je demandai à plusieurs personnes si nous n'allions pas rentrer ; il était tard, dis-je, et Ésope était attaché dans la hutte. Mais personne ne voulait rentrer.

J'allai pour la troisième fois vers la fille du doyen, je pensais : c'est elle qui a parlé de mon regard de bête sauvage. Nous bûmes ensemble ; elle avait des yeux vacillants, ils ne restaient jamais tranquilles, continuellement elle me regardait puis aussitôt elle détournait de nouveau les yeux.

— Dites-moi, dis-je, ne croyez-vous pas, Mademoiselle, que, dans ces contrées, les êtres humains eux-mêmes ressemblent à ce court été ? Ils sont fugaces et ensorcelants comme lui ?

Je parlais haut, très haut, et je le faisais avec intention. Je continuai à parler haut et invitai de nouveau la demoiselle à me faire visite pour voir ma hutte. « Dieu vous en bénira », dis-je, dans mon tourment, et à part moi je pensais déjà que je pourrais trouver quelque chose à lui offrir, si elle voulait venir. Je n'avais peut-être pas autre chose que ma poire à poudre, pensai-je.

Et la demoiselle promit de venir.

Edvarda était assise, détournant le visage, et me laissait parler autant que j'en avais envie. Elle prêtait l'oreille à ce qui se disait par ailleurs et jetait un mot par-ci par-là dans la

conversation. Le docteur disait la bonne aventure dans les mains des jeunes dames et faisait trotter sa langue ; il avait lui-même de petites mains fines et un anneau à l'un des doigts. Je me sentis de trop et m'assis un moment à l'écart sur une pierre. L'après-midi commençait à tirer à sa fin. Me voici assis tout seul sur une pierre, me dis-je à moi-même, et la seule personne qui pourrait me faire bouger d'ici, me laisse assis. Cela m'est d'ailleurs indifférent aussi.

Un grand sentiment d'abandon s'empara de moi. La conversation derrière moi résonnait à mes oreilles et j'entendis qu'Edvarda riait ; à ce rire, je me levai tout à coup et allai vers la société. Ma surexcitation m'emportait.

— Rien qu'un instant, dis-je. Il m'est venu à l'idée, tandis que j'étais assis là-bas, que vous pourriez prendre plaisir à voir mon carnet porte-mouches. Et je sortis mon carnet porte-mouches… Excusez-moi de n'y avoir pas pensé plus tôt. Ne voulez-vous pas avoir la bonté de l'examiner, vous me ferez une joie, il faut que vous regardiez tous, il y a des mouches rouges et des jaunes… Et je tenais ma casquette à la main, tout en parlant. Je remarquai moi-même que j'avais ôté ma casquette et que c'était une faute, aussi la remis-je aussitôt sur ma tête.

Il y eut un petit moment de profond silence et personne ne prit le carnet. Finalement le docteur tendit la main dans sa direction et dit poliment :

— Oui, merci, laissez-moi voir ces engins. Cela a toujours été une énigme pour moi comment l'on monte des mouches.

— Je les fais moi-même, dis-je, plein de reconnaissance pour le docteur. Et je me mis tout aussitôt à expliquer com-

ment je les faisais. C'était très simple, j'achetais les plumes et les hameçons ; ce n'était certes pas très bien fait, mais ce n'était aussi que pour mon usage personnel. On pouvait trouver des mouches toutes faites, et elles étaient très belles.

Edvarda jeta un regard indifférent sur moi et sur le carnet, puis continua à causer avec ses amies.

— Voici aussi des matériaux, dit le docteur.

Regardez, quelles jolies plumes !

Edvarda leva les yeux.

— Les vertes sont jolies, dit-elle, laissez-moi les voir, docteur.

— Gardez-les, criai-je. Oui, gardez-les, je veux vous en prier aujourd'hui. Ce sont deux plumes vertes d'oiseau sauvage. Rendez-moi ce service et que ce soit pour vous un souvenir.

Elle les regarda et dit :

— Elles sont vertes ou dorées selon la manière dont on les tient au soleil. Oui, merci, du moment que vous voulez me les donner, soit.

— Je veux vous les donner, dis-je.

Elle prit les plumes.

Un peu après le docteur me rendit le carnet et dit : Merci. Il se leva et demanda si nous ne devrions pas bientôt commencer à penser au retour.

Je dis :

— Oui, pour l'amour de Dieu. J'ai un chien couché à la maison ; pensez, j'ai un chien, c'est mon ami, il est couché et pense à moi et quand j'arrive il se dresse, les pattes de devant à la fenêtre, et me salue. La journée a été si belle, elle est bientôt à sa fin, rentrons. Je vous remercie tous.

J'attendis sur la grève pour voir quel bateau Edvarda choisirait et je résolus de prendre place dans l'autre. Soudain elle m'appela. Je la regardai avec étonnement, son visage flamboyait. Alors elle vint à moi, me tendit la main et dit avec tendresse :

— Merci de vos plumes… Dites, nous allons dans le même bateau ?

— Si vous le voulez, répondis-je.

Nous nous assîmes dans le bateau, elle prit place à côté de moi, sur mon banc de nage, et me toucha du genou. Je la regardai et elle me regarda un instant à son tour. Elle me faisait du bien par le seul contact de son genou, je commençais à me sentir récompensé de cette amère journée et à retrouver ma joie, quand, brusquement, elle changea de position, me tourna le dos et se mit à causer avec le docteur qui était assis à la barre. Durant tout un quart d'heure je n'existai pas pour elle. Alors je fis une chose que je regrette et que je n'ai pas encore oubliée. Son soulier tomba de son pied, je le saisis et le lançai dans l'eau à la volée, de joie qu'elle fût près de moi, ou par besoin de me faire valoir et de lui rappeler que j'existais… je n'en sais rien. Tout se passa si vite, je ne réfléchis pas, j'obéis seulement à une impulsion. Les dames poussèrent un cri. Je fus moi-même comme paralysé de ce que j'avais fait ; mais à quoi cela servait-il ? C'était fait. Le docteur vint à mon aide, il cria : « Souquez ! » et mit la barre sur le soulier. Et l'instant d'après le rameur l'avait en effet

rattrapé, juste au moment où il se remplissait d'eau et s'enfonçait sous la surface ; l'homme se mouilla le bras jusqu'en haut. Alors un hurrah à plusieurs voix retentit des deux bateaux, parce que le soulier était sauvé.

J'étais profondément honteux et je sentis que mon visage changeait de couleur et se contractait, cependant que j'essuyais le soulier avec mon mouchoir. Edvarda le reçut sans mot dire. Ce n'est qu'un moment après qu'elle dit :

— Je n'ai jamais vu chose pareille.

— Non, n'est-ce pas ? dis-je aussi. Je souris et me raidis, je fis semblant d'avoir joué ce mauvais tour pour un motif ou un autre, comme s'il y avait quelque chose là-dessous. Mais que pouvait-il y avoir ? Le docteur me jeta, pour la première fois, un regard méprisant.

Un moment se passa, les bateaux glissaient vers la côte, la mauvaise impression de toute la société se dissipa, nous chantâmes, nous approchions du quai. Edvarda dit :

— Écoutez, nous n'avons pas bu tout le vin, et il en reste une grande quantité. Nous ferons encore une fête, une nouvelle fête plus tard, nous danserons, nous ferons un bal dans notre grand salon.

Quand nous débarquâmes, je fis des excuses à Edvarda.

— Comme j'ai la nostalgie de ma hutte ! dis-je. Ceci a été une journée de torture.

— Fut-ce une journée de torture pour vous, Monsieur le lieutenant ?

— Je veux dire, dis-je, en éludant la question, je veux dire que j'ai créé une situation aussi pénible pour moi-même que pour les autres. J'ai jeté votre soulier à l'eau.

— Oui, c'était une singulière idée.

— Pardonnez-moi ! dis-je.

XVI

Comment cela aurait-il pu aller plus mal ? Je résolus de conserver mon calme quoi qu'il advînt, Dieu m'en est témoin. Était-ce moi qui dès le début m'étais imposé à elle ? Non, non jamais ; je m'étais seulement trouvé sur son chemin un jour qu'elle passait.

Quel été c'était, ici dans le Nord ! Déjà les hannetons avaient cessé de voler, et les humains me devenaient de plus en plus inexplicables, bien que le soleil les éclairât jour et nuit. Que regardaient leurs yeux bleus et que pensaient-ils derrière leurs fronts singuliers ? Du reste ils m'étaient tous indifférents. Je pris mes lignes et pêchai deux jours, quatre jours ; mais les nuits, dans ma hutte, je restais étendu, les yeux ouverts.

— Je ne vous ai pas vue pendant quatre jours, Edvarda ?

— Quatre jours, cela concorde. Écoutez, j'ai eu beaucoup à faire. Venez voir.

Elle m'introduisit dans le grand salon. On en avait enlevé les tables, rangé les chaises le long des cloisons, déplacé chaque objet ; le lustre, le poêle et les parois étaient décorés fantastiquement avec de la bruyère et des étoffes noires de la boutique. Le piano était dans un coin.

C'étaient là ses préparatifs pour le « Bal ».

— Comment trouvez-vous cela ? demanda-t-elle.

— Étrange, répondis-je.

Nous sortîmes du salon.

Je dis :

— Mais, écoutez, Edvarda, m'avez-vous complètement oublié ?

— Je ne vous comprends pas, répondit-elle, étonnée. N'avez-vous pas vu tout ce que j'ai fait ? Alors, pouvais-je aller vous trouver ?

— Non, dis-je aussi, alors vous ne pouviez peut-être pas venir à moi… J'étais insomnieux et abattu, mes paroles devinrent insignifiantes et inconsidérées, j'avais été malheureux toute la journée… Évidemment vous ne pouviez pas venir à moi. Que voulais-je dire : en un mot, il est survenu un changement, quelque chose est venu à la traverse. Oui. Mais je ne puis lire sur votre visage ce que c'est. Comme votre front est singulier, Edvarda ! Je le vois maintenant.

— Mais je ne vous ai pas oublié ! cria-t-elle, en rougissant, et tout à coup, elle passa son bras sous le mien.

— Non, non. Vous ne m'avez peut-être pas oublié non plus. Mais alors je ne sais pas ce que je dis. De deux choses l'une.

— Demain vous recevrez une invitation. Il faudra que vous dansiez avec moi. Comme nous danserons !

— Voulez-vous m'accompagner un bout de chemin ? demandai-je.

— Maintenant ? Non, je ne le peux pas, répondit-elle. D'ici peu le docteur viendra, il doit m'aider à quelque chose, il y a encore un peu à faire. Alors vous trouvez que le salon peut aller comme cela ? Mais ne croyez-vous pas…

Une voiture s'arrête dehors.

— Le docteur vient-il en voiture aujourd'hui ? demandé-je.

— J'ai envoyé un cheval pour le chercher, je voulais…

— Épargner son pied malade, oui. Non, laissez-moi m'en aller… Bonjour, bonjour, docteur. Je suis heureux de vous revoir. Toujours frais et dispos ? J'espère que vous m'excuserez de disparaître.

Au bas du perron, je me retournai une fois, Edvarda se tenait à la fenêtre et me suivait des yeux, elle écartait les rideaux des deux mains pour voir, elle avait une expression pensive. Une joie ridicule me parcourt, je m'éloigne rapidement de la maison, d'un pied léger et le regard obscurci, mon fusil ne pesait pas plus dans ma main qu'une simple canne. Si je pouvais l'avoir pour femme, je deviendrais un brave homme, pensai-je. J'atteignis la forêt et continuai à penser. S'il m'était donné de l'avoir pour femme je la servirais plus inlassablement qu'aucun autre ne pourrait le faire, et même si elle se montrait indigne de moi, si elle imaginait d'exiger de moi l'impossible, je ferais tout ce que je pourrais et même plus que je ne pourrais et je me réjouirais de ce qu'elle fût mienne… Je m'arrêtai, m'agenouillai, et dans mon humilité et mon espoir, je léchai quelques brins d'herbe sur le talus de la route, sur quoi je me relevai.

Finalement je me sentais presque assuré. Son changement de conduite dans les derniers temps, ce n'était pas autre chose que sa manière propre, elle était restée à me regarder quand j'étais parti, elle s'était tenue à la fenêtre et m'avait suivi des yeux, jusqu'à ce que j'eusse disparu, que

pouvait-elle faire de plus ? Mon ravissement me bouleversait complètement, j'étais affamé et je ne le sentais plus.

Ésope courait en avant, un instant après il se mit à aboyer. Je levai les yeux, une femme avec un fichu blanc sur la tête se tenait au coin de la hutte ; c'était Eva, la fille du forgeron.

— Bonjour, Eva ! criai-je.

Elle se tenait près de la haute pierre grise, rouge de tout son visage, et tétait un de ses doigts.

— Est-ce toi, Eva ? Qu'est-ce que tu as ? demandai-je.

— Ésope m'a mordue, répondit-elle, et elle baissa les yeux avec embarras.

Je regardai son doigt. Elle s'était mordue elle-même. Un pressentiment me traverse la tête et je demande :

— Es-tu restée longtemps là à attendre ?

— Non, pas longtemps, répondit-elle.

Et sans qu'aucun de nous en dit davantage, je la pris par la main et la fis entrer dans la hutte.

XVII

Je revenais de la pêche comme à l'accoutumée et je me rendis au « Bal » avec fusil et carnier, j'avais seulement mis mon meilleur costume de peau. Il était tard quand j'arrivai à Sirilund, j'entendis que l'on dansait dans le salon, un peu après on cria : « Voici le chasseur, le lieutenant ! » Quelques jeunes personnes m'entourèrent et voulurent voir ma capture : j'avais tué une couple d'oiseaux de mer et pêché quelques aiglefins. Edvarda me souhaita la bienvenue en souriant, elle avait dansé, elle était rouge.

— La première danse avec moi ! dit-elle.

Et nous dansâmes. Il ne survint aucun accident, j'eus le vertige, mais ne tombai pas. Mes grosses bottes menaient quelque tapage, j'entendis moi-même ce tapage et résolus de ne plus danser, j'avais aussi fait des rayures sur le plancher peint. Quelle joie n'était pas la mienne de ne pas avoir causé de plus grand malheur.

Les deux commis de boutique de M. Mack étaient présents et dansaient avec application et sérieux, le docteur prenait une part active aux quadrilles. En dehors de ces messieurs il y avait encore quatre tout jeunes gens, fils des notables du chef-lieu de la paroisse : le doyen et le médecin de district. Un voyageur de commerce, étranger au pays, était aussi venu avec les autres, il se distinguait par sa belle voix et fredonnait en mesure avec la musique ; de temps à autre il relayait les dames au piano.

Je ne me rappelle plus comment passèrent les premières heures, mais je me souviens de tout ce qui concerne la dernière partie de la nuit. Le soleil brillait rouge par les fenêtres tout le temps et les oiseaux de mer dormaient. On nous offrit du vin et des gâteaux, nous parlions haut et nous chantions, le rire d'Edvarda résonnait frais et insouciant à travers le salon. Mais pourquoi ne recevais-je plus une parole d'elle ? Je m'approchai de sa place et voulus lui dire une gentillesse du mieux que je pourrais. Elle portait une robe noire. C'était peut-être sa robe de confirmation, et elle était devenue bien trop courte pour elle. Toutefois la robe lui seyait bien, quand elle dansait, et je voulais le lui dire.

— Comme cette robe noire… commençai-je.

Mais Edvarda se leva, prit une de ses amies par la taille et s'éloigna avec elle. Cela se répéta plusieurs fois. Bon, pensai-je, qu'y a-t-il à faire à cela ? Mais alors pourquoi reste-t-elle à me regarder de ses fenêtres d'un air affligé, quand je la quitte ? Libre à elle !

Une dame m'invita à danser. Edvarda était assise à proximité, et je répondis, très haut :

— Non, je vais partir tout de suite.

Edvarda jeta sur moi un regard interrogateur et dit :

— Partir ? Oh ! non, vous ne partirez pas, vous !

Je sursautai et sentis que je plantais mes dents dans ma lèvre. Je me levai.

— Ce que vous venez de dire me paraît significatif, Demoiselle Edvarda, dis-je sombrement, et je fis quelques pas vers la porte.

Le docteur me barra la route et Edvarda elle-même accourut.

— Comprenez-moi, dit-elle avec chaleur. Je voulais dire que vous seriez, je l'espère, le dernier à vous en aller, le dernier à vous en aller, le tout dernier. D'ailleurs, il n'est qu'une heure… Écoutez, ajouta-t-elle, avec des yeux rayonnants, vous avez donné à notre rameur un billet de cinq thalers parce qu'il avait sauvé mon soulier du naufrage. C'était un bien trop haut prix… Et elle rit de bon cœur et se tourna vers tous les invités à la ronde.

Je demeurai bouche bée, désarmé et décontenancé.

— Vous voulez rire, dis-je, je n'ai pas le moins du monde donné cinq thalers à votre rameur.

— Tu te rappelles notre promenade aux îlots de Kor, Jakob ? Tu as sauvé mon soulier qui était tombé à l'eau ?

— Oui, répondit Jakob.

— Tu as reçu cinq thalers pour avoir sauvé le soulier ?

— Oui, vous m'avez donné…

— Bien. Tu peux t'en aller.

Où veut-elle en venir avec son stratagème ? pensai-je. Veut-elle me faire honte ? Cela ne lui réussira pas, je n'en rougirai pas. Je dis à voix haute et distincte :

— Je dois porter à la connaissance de tous que ceci est une erreur ou un mensonge. Il ne m'est pas même venu à l'idée de donner cinq thalers au rameur pour votre soulier. J'aurais peut-être dû le faire, mais jusqu'ici cela n'a pas eu lieu.

— Sur quoi, nous continuons la danse, dit-elle, le front plissé. Pourquoi ne dansons-nous pas ?

De cela, elle me doit une explication, me dis-je à moi-même, et j'allais guettant l'occasion de pouvoir lui parler. Elle entra dans la chambre attenante et je la suivis.

— À votre santé ! dis-je, et je voulus boire avec elle.

— Je n'ai rien dans mon verre, répondit-elle d'un ton bref.

Et pourtant elle avait son verre plein devant elle.

— Je croyais que ce verre était le vôtre ?

— Non, ce n'est pas le mien, dit-elle, et elle se détourna, l'air affairé, vers son voisin.

— Excusez, alors, dis-je.

Il y eut plusieurs des invités qui remarquèrent ce petit incident.

Mon cœur râlait dans ma poitrine, je dis, offensé :

— Mais cependant vous me devez une explication…

Elle se leva, me saisit les deux mains et dit d'un ton pénétrant :

— Mais pas aujourd'hui, pas maintenant. Je suis triste. Dieu, comme vous me regardez ! Nous avons pourtant été amis autrefois…

Bouleversé, je fis demi-tour à droite et rentrai vers les danseurs.

Un peu après Edvarda rentra aussi, elle se posta auprès du piano, sur lequel le voyageur de commerce jouait une danse ; à ce moment son visage était plein de chagrin secret.

— Je n'ai jamais appris à jouer du piano, dit-elle, en me regardant avec des yeux sombres. Si au moins je savais cela !…

À cela je ne pouvais rien répondre. Mais de nouveau mon cœur vola vers elle et je demandai :

— Pourquoi êtes-vous devenue tout à coup si triste, Edvarda ? Si vous saviez comme j'en souffre.

— Je ne sais pas pourquoi, répondit-elle. Pour tout, peut-être. Ciel ! si ces gens voulaient partir tout de suite, tous et chacun. Non, pas vous ; rappelez-vous, vous devez rester le dernier.

Et de nouveau je repris vie à ces paroles et mes yeux virent la lumière dans le salon ensoleillé. La fille du doyen vint à moi et se mit à causer avec moi, je la souhaitais loin, bien loin, et je ne lui fis que de brèves réponses. Avec intention, je ne la regardai pas puisque c'était elle qui avait parlé de mon regard de bête sauvage. Elle se tourna vers Edvarda et lui raconta qu'une fois, à l'étranger, je crois que c'était à Riga, elle avait été suivie par un monsieur dans la rue.

— Il me suivait de rue en rue et me souriait, dit-elle.

— Était-il aveugle ? interrompis-je, pour plaire à Edvarda. En même temps je haussai les épaules.

La jeune dame comprit sur-le-champ la grossièreté de mes paroles et répondit :

— Oh ! oui, il devait l'être, pour suivre une vieille dame laide comme moi.

Mais je n'obtins pas la gratitude d'Edvarda, elle entraîna son amie et elles chuchotèrent ensemble en secouant la tête. À partir de ce moment, je fus complètement abandonné à moi-même.

Une heure encore se passe, les oiseaux de mer commencent à s'éveiller là-bas sur les récifs, leur cri pénètre par nos fenêtres ouvertes. En entendant ces premiers cris d'oiseau, une poussée de joie me traversa et j'eus soudain la nostalgie des récifs…

Le docteur avait retrouvé sa bonne humeur et attirait à lui l'attention générale, les dames ne se lassaient pas d'être dans son voisinage. Est-ce là mon rival ? pensai-je, et je pensai aussi à son pied boiteux et à sa pauvre tournure. Il avait adopté un nouveau et spirituel juron, il disait : « Mort et torture ! »[1] et chaque fois qu'il employait ce juron burlesque, je riais très haut. L'idée me vint, dans mon tourment, de donner à cet homme tous les avantages que je pouvais, puisqu'il était mon rival. Je le laissai donc être « Docteur » par-ci et « Docteur » par-là, je criais : « Écoutez donc ce que dit le docteur ! » Et je me forçais à rire très haut de ses locutions.

— J'aime ce monde, dit le docteur, je me cramponne des pieds et des mains à la vie. Et quand un jour je mourrai, j'espère avoir ma place dans l'éternité, quelque part droit au-dessus de Londres ou de Paris, de manière à pouvoir en-

---

[1] En norvégien *Död og pinsel*, au lieu de la formule habituelle *Död og pine*, mort et passion.

tendre le fracas du « cancan » des hommes, tout le temps, tout le temps.

— Grandiose ! criai-je, et je m'étranglai de rire, bien que je ne fusse pas le moindrement ivre.

Edvarda aussi faisait semblant d'être transportée.

Quand les invités partirent, je m'introduisis dans la petite pièce attenante et m'assis pour attendre. J'entendis un adieu après l'autre dehors sur le perron, le docteur aussi prit congé et partit. Bientôt toutes les voix s'éteignirent. Mon cœur battait violemment, cependant que j'attendais.

Edvarda rentra. Quand elle me vit, elle s'arrêta un moment, étonnée, sur quoi elle dit en souriant :

— Ah ! oui, vous êtes là. C'était aimable à vous d'attendre jusqu'à la fin. Maintenant je suis mortellement fatiguée.

Elle demeura debout.

Je dis, en me levant à mon tour :

— Oui, maintenant vous pouvez avoir besoin de repos. J'espère que votre mauvaise humeur est passée Edvarda. Vous étiez si triste, il y a un moment, et cela m'a fait de la peine.

— Cela passera quand j'aurai dormi.

Je n'avais rien de plus à ajouter, j'allai vers la porte.

— Oui, merci de cette soirée, dit-elle en me tendant la main. Et comme elle voulait me reconduire, moi aussi, dehors sur le perron, je tentai de l'en empêcher.

— Ce n’est pas nécessaire, dis-je, ne vous donnez pas la peine, je puis bien moi-même…

Mais elle m’accompagna néanmoins dehors. Elle se tenait dans la galerie et attendait patiemment, pendant que je cherchais ma casquette, mon fusil et mon carnier. Il y avait une canne dans le coin, je vis bien la canne, je la regardai attentivement et la reconnus, c’était celle du docteur. Quand Edvarda remarque la direction de mon regard, elle devient rouge de confusion, on pouvait clairement voir sur son visage qu’elle était innocente et ne savait rien de la canne. Il se passe une grande minute. Finalement une impatience rageuse monte en elle et elle dit, frémissante :

— Votre canne. N’oubliez pas votre canne.

Et elle me présente, à mon nez et à ma barbe, la canne du docteur.

Je regardai Edvarda, elle tendait encore la canne, sa main tremblait. Pour en finir je pris la canne et la replaçai dans le coin. Je dis :

— C’est la canne du docteur. Je ne peux pas comprendre que ce boiteux ait pu oublier sa canne.

— Ce boiteux, dites-vous, cria-t-elle, avec aigreur, et elle avança d’un pas encore vers moi. Vous ne boitez pas, sans doute ; mais si, par-dessus le marché, vous boitiez, vous ne pourriez pas vous mesurer avec lui, non vous ne pourriez pas, vous ne pourriez pas vous mesurer avec lui. Voilà !

Je cherchai une réponse, mais tout m’échappait, je restai muet. En m’inclinant profondément je sortis à reculons de la porte et sur le perron. Là je restai un moment, regardant fixement devant moi, sur quoi je m’en allai.

Ah ! ah ! il a oublié sa canne, pensai-je, et il va revenir par ce chemin pour la chercher. Il ne veut pas me laisser l'avantage d'être le dernier à quitter la maison… Je flânochai en montant le chemin très lentement, épiant devant et derrière, à la lisière de la forêt je m'arrêtai. Enfin, après une demi-heure d'attente, le docteur arriva en face de moi ; il m'avait vu et marchait vite. Avant même qu'il pût dire quelque chose, je levai ma casquette pour le mettre à l'épreuve. Lui aussi leva son chapeau. J'allai droit à lui et dis :

— Je ne vous ai pas salué.

Il fit un pas en arrière et me regarda fixement.

— Vous n'avez pas salué ?

— Non, dis-je.

Pause.

— Cela m'est d'ailleurs indifférent, ce que vous avez fait, répondit-il, en blêmissant. J'allais chercher ma canne que j'ai oubliée.

À cela je n'avais rien à dire ; mais je me vengeai d'une autre manière, je tendis mon fusil devant lui, comme s'il était un chien, et dis :

— Allons, sautez !

Et je sifflai pour l'engager à sauter.

Durant un petit moment un combat se livra dans son âme, son visage prit les expressions les plus étranges cependant qu'il serrait les lèvres et tenait les yeux attachés à terre.

Soudain il me jeta un regard aigu, un demi-sourire éclaira ses traits et il dit :

— Au fond, pourquoi faites-vous tout cela ?

Je ne répondis pas ; mais ces paroles me firent impression.

Il me tendit la main tout d'un coup et dit à mi-voix :

— Vous avez quelque chose qui ne va pas. Si vous me disiez ce que c'est, alors peut-être…

Alors la honte et le désespoir m'écrasèrent, ces paroles calmes me firent perdre mon équilibre. Je voulus, en retour, lui faire une petite gentillesse, je le pris par la taille et m'écriai :

— Pardonnez-moi ceci, entendez-vous ! Non, que pourrais-je avoir qui n'aille pas. Tout va bien, je n'ai pas besoin de votre aide. Vous cherchez peut-être Edvarda ? Vous la trouverez chez elle. Mais dépêchez-vous, sinon elle sera couchée avant que vous arriviez ; elle était si fatiguée, je m'en suis bien aperçu. Je vous dis ce que je sais de meilleur, c'est vrai, vous la trouverez chez elle, vous n'avez qu'à y aller.

Et je tournai les talons et m'éloignai de lui en hâte, me précipitai à grandes enjambées dans la forêt et chez moi dans la hutte.

Je demeurai un bon moment assis sur ma couchette, absolument dans le même état où j'étais entré, le carnier à l'épaule et le fusil à la main. D'étranges pensées prenaient vie dans ma tête. Pourquoi donc m'étais-je livré au docteur ? Cela m'irritait de l'avoir pris par la taille et de l'avoir regardé avec des yeux humides ; il s'en délectera, pensais-je, peut-être en ce moment est-il en train d'en rire avec Edvarda. Il

avait laissé sa canne dans la galerie. N'est-ce pas, si pardessus le marché, je boitais, je ne pourrais pas me mesurer avec lui, c'étaient les propres paroles d'Edvarda…

Je me place au milieu de la pièce, j'arme le chien de mon fusil, pose la bouche du canon contre ma cheville gauche et tire la gâchette. Le coup traverse l'avant-pied et transperce le plancher. Ésope jette un bref jappement terrifié.

Peu après on frappe à la porte.

Ce fut le docteur qui entra.

— Excusez si je vous dérange, commença-t-il. Vous êtes parti si vite, je pensais que cela ne pouvait pas nuire que nous causions un peu ensemble. Il me semble que cela sent la poudre ici ?

Il n'était pas le moindrement ivre.

— Avez-vous vu Edvarda ? Avez-vous trouvé votre canne ? demandai-je.

— J'ai trouvé ma canne. Non, Edvarda s'était couchée… Qu'y a-t-il là ? Mais, au nom du ciel, vous saignez ?

— Non, presque rien. J'ai voulu poser mon fusil et il est parti ; cela n'a pas d'importance. Que le diable vous emporte, pourquoi serais-je obligé de vous donner des éclaircissements à ce sujet ?… Alors, vous avez trouvé votre canne ?

Il fixait imperturbablement ma botte déchiquetée et le sang qui coulait. D'un mouvement rapide il posa sa canne par terre et se débarrassa de ses gants.

— Restez tranquille, il faut enlever votre botte. C'était bien cela, il m'avait semblé entendre un coup de fusil.

XVIII

Combien je regrettai plus tard ce stupide coup de fusil ! Toute cette histoire n'en valait pas tant, et puis cela ne servait à rien, cela me cloua simplement à la hutte durant plusieurs semaines. Toutes les contrariétés et les désagréments qui s'ensuivirent sont encore vivants à mes yeux, ma laveuse dut venir chaque jour à ma hutte et quasiment y séjourner à demeure, faire les achats de victuailles, diriger mon ménage. Plusieurs semaines passèrent. Parfait !

Le docteur commença un jour à parler d'Edvarda. J'entendis son nom, j'entendis ce qu'elle avait dit et fait, et cela n'avait plus grande importance pour moi, c'était comme si le docteur parlait d'une chose lointaine qui ne me concernait pas. Comme on peut oublier vite ! pensai-je avec étonnement.

— Eh bien, que pensez-vous vous-même d'Edvarda, puisque vous demandez ? À vrai dire je n'ai pas pensé à elle pendant plusieurs semaines. Attendez un peu, il me semble qu'il y avait quelque chose entre vous deux, vous étiez souvent ensemble, vous faisiez l'hôte dans une promenade aux îles et elle, l'hôtesse. Ne le niez pas docteur, il y avait quelque chose, une certaine entente. Non, pour l'amour de Dieu, ne me répondez pas. Vous ne me devez aucune explication, je ne questionne pas pour apprendre quoi que ce soit, parlons d'autre chose, voulez-vous. Quand pourrai-je me servir de mon pied ?

Je demeurai à réfléchir à ce que j'avais dit. Pourquoi redoutais-je, au tréfonds de moi-même, que le docteur ne s'ouvrît à moi. Que m'importait Edvarda ? Je l'avais oubliée.

Une fois encore, plus tard, il fut question d'Edvarda et, de nouveau, j'interrompis le docteur. Dieu seul peut savoir ce que je redoutais d'entendre.

— Pourquoi m'interrompez-vous ? demanda-t-il, ne pouvez-vous absolument pas tolérer d'entendre son nom dans ma bouche ?

— Dites-moi, dis-je, quelle est votre véritable opinion sur Demoiselle Edvarda ? Cela m'intéresse de le savoir.

Il me regarda d'un air soupçonneux.

— Ma véritable opinion ?

— Vous pouvez peut-être me communiquer des faits nouveaux aujourd'hui, vous avez peut-être fait votre demande en mariage et obtenu un « oui ». Puis-je vous féliciter ? Non ? Ah ! le diable vous croie, hahaha !

— Alors, c'était cela que vous redoutiez !

— Redouter ! Mon bon docteur !

Pause.

— Non, je n'ai pas fait ma demande ni obtenu un « oui », dit-il ; vous, peut-être, l'avez fait. On ne demande pas la main d'Edvarda, elle prend celui qui lui passe par la tête. Croyez-vous donc qu'elle soit une paysanne ? Vous avez rencontré cette personne ici, en haut, dans le Nordland, et vous avez pu le voir vous-même. C'est une enfant qui n'a pas été assez fouettée et une femme avec maints caprices.

Froide ? N’en craignez rien. Chaude ? De la glace, vous dis-je. Qu’est-elle alors ? Une petite fille de seize, dix-sept ans, n’est-ce pas ? Mais essayez seulement d’influencer cette petite fille et elle déjouera tous vos efforts. Son père lui-même ne vient pas à bout d’elle ; elle lui obéit en apparence, mais, en réalité, c’est elle qui dispose. Elle dit que vous avez un regard de bête sauvage…

— Vous vous trompez, c’est une autre qui dit que j’ai un regard de bête sauvage.

— Une autre ? Quelle autre ?

— Je ne sais pas. Une de ses amies. Non, ce n’est pas Edvarda qui dit cela. Attendez un peu, peut-être est-ce en effet Edvarda elle-même…

— Quand vous la regardez, cela fait sur elle telle et telle impression, dit-elle. Mais croyez-vous que cela vous rapproche d’elle de l’épaisseur d’un cheveu ? À peine. Regardez-la seulement, n’épargnez pas vos yeux ; mais, dès qu’elle remarquera qu’elle est en butte à votre attention, elle se dira à elle-même : Tiens, voilà cet homme qui me regarde et croit avoir partie gagnée ! Et d’un regard ou d’une parole froide elle vous éloignera de dix lieues. Ne croyez-vous pas que je la connaisse ! Quel âge lui donnez-vous ?

— Mais elle est née en trente-huit ?

— Mensonge. Je l’ai vérifié, histoire de rire. Elle a vingt ans, du reste elle pourrait bien passer pour quinze. Ce n’est pas une âme heureuse, il y a maints conflits dans sa petite tête. Quand elle reste à regarder vers les montagnes et la mer et que sa bouche prend ce petit trait, ici, cette douleur, ici, c’est qu’elle est malheureuse ; mais elle est trop orgueilleuse et trop opiniâtre pour pleurer. Elle n’est pas qu’un peu

aventureuse, elle a une fantaisie véhémente, elle attend un prince. Comment était l'histoire d'un billet de cinq thalers que vous auriez donné ?

— Une plaisanterie. Non, ce n'était rien…

— Cela aussi était un trait de caractère. Elle a fait quelque chose d'analogue avec moi une fois. Il y a un an de cela. Nous étions montés à bord du bateau-courrier, tandis qu'il mouillait ici dans le port. Il pleuvait et il faisait froid. Une bonne femme avec un petit enfant est assise sur le pont et frissonne. Edvarda lui demande : « N'avez-vous pas froid ? » Si, la femme avait froid. « Le petit n'a-t-il pas froid aussi ? » Si, le petit avait froid aussi. « Pourquoi n'entrez-vous pas dans la cabine ? », demande Edvarda. « J'ai une place de pont », répond la femme. Edvarda me regarde : « La bonne femme n'a qu'une place de pont », dit-elle. Que faire à cela ? me répondis-je à part moi. Mais je comprends le regard d'Edvarda. Je ne suis pas né riche, je suis parti de rien et me suis poussé à force de travail et je compte l'argent que je dépense. Je m'écarte donc de la bonne femme et pense : S'il faut pour elle, laissons Edvarda payer elle-même, elle et son père en ont les moyens, mieux que moi. Et Edvarda paie elle-même, comme de juste. En ce sens, elle est grandiose, elle ne manque pas le moindrement de cœur. C'est-à-dire, je n'en sais rien, du reste. Mais, aussi vrai que je suis ici, elle s'était attendue à ce que je payasse des places de cabine pour la bonne femme et pour le petit, je l'ai vu dans son regard. Quoi de plus ? La bonne femme se leva et remercia de ce grand secours. « Ne me remercie pas, mais remercie ce monsieur-là », répond Edvarda, en m'indiquant d'un air tranquille. Que vous en semble ? J'entends que la bonne femme me remercie, moi aussi, et je ne puis rien répondre, je dois laisser la chose suivre son cours. Voyez, cela est un

trait, mais je pourrais vous en raconter plusieurs. Et, en ce qui concerne les cinq thalers au rameur, c'est elle-même qui a donné cet argent à l'homme. Si vous l'aviez fait, elle vous aurait sauté au cou ; vous auriez été le grand seigneur qui commettait une si généreuse inconséquence pour un soulier éculé, cela s'accordait avec l'image qu'elle se fait de vous, elle s'était promis cela. Comme vous ne l'avez pas fait, elle l'a fait, en votre nom. Voilà comment elle est, déraisonnable et calculatrice en même temps.

— Personne ne peut-il donc la conquérir ? demandai-je.

— Elle devrait être corrigée, répondit le docteur, évasivement. Il y a quelque chose de pernicieux dans le fait qu'elle a bien trop libre jeu, elle peut faire tout ce qu'elle veut et triompher tant qu'il lui plaît. On est épris d'elle, on ne lui témoigne pas d'indifférence, elle a toujours sous la main quelqu'un sur qui elle peut exercer son influence. Avez-vous remarqué comme je la traite ? Comme une écolière, une petit gamine, je la morigène, je censure son langage, je la surveille et je la colle. Ne croyez-vous pas qu'elle le comprenne ? Ah ! elle est fière et roide, cela la blesse continuellement ; mais elle est aussi trop fière pour montrer que cela la blesse. Mais c'est ainsi qu'il faudrait la traiter. Quand vous êtes venu, cela faisait déjà un an que je la corrigeais, cela commençait à agir, elle pleurait de douleur et d'irritation, elle était devenue plus normale. Et puis vous êtes venu et vous avez tout détruit. C'est ainsi qu'il en va, l'un la laisse et l'autre la reprend ; après vous il en viendra probablement un troisième, qui sait !

Hoho ! le docteur a une revanche à prendre, pensai-je, et je dis :

— Dites-moi aussi, docteur, pourquoi avez-vous pris le soin et la grande peine de m'informer de tout ceci ? Dois-je vous aider à corriger Edvarda ?

— Du reste, elle est chaude comme un volcan, continua-t-il, sans prêter attention à ma question. Vous demandiez si personne ne pouvait la conquérir ? Si, pourquoi pas ? Elle attend son prince, il n'est pas venu, elle fait erreur sur erreur, elle a cru aussi que c'était vous qui étiez le prince, surtout parce que vous aviez un regard de bête sauvage, haha ! Écoutez, Monsieur le lieutenant, vous auriez dû, en tout cas, apporter votre uniforme. Il aurait eu son importance maintenant. Pourquoi quelqu'un ne pourrait-il pas la conquérir ? Je l'ai vue se tordre les mains vers celui qui pourrait venir la prendre, l'emmener, régner sur elle, corps et âme. Oui. Mais il doit venir du dehors, surgir un jour comme un être un peu à part. Je soupçonne que M. Mack est parti en expédition, il doit y avoir quelque chose sous son voyage. Une fois déjà M. Mack est parti en voyage et, quand il est revenu, un monsieur l'accompagnait.

— Un monsieur l'accompagnait ?

— Ah ! Mais il n'était pas à la hauteur, dit le docteur.

— Où est-il parti ? demandai-je, en fixant le docteur.

— Où est-il parti ? D'ici ? Je ne sais pas, répondit-il, déconcerté. Bah ! Nous nous sommes attardés bien trop longtemps à tout ceci. Dans une semaine vous pourrez commencer à vous servir de votre pied. Au revoir.

XIX

J’entends une voix de femme devant ma porte. Le sang m’afflue à la tête, c’est la voix d’Edvarda :

— Glahn, Glahn est malade, me dit-on ?

Et ma laveuse répond devant la porte :

— Il est presque rétabli.

Ce « Glahn, Glahn » me pénétra jusqu’à la moelle des os, elle avait répété deux fois mon nom, cela me fit impression, sa voix était claire et frémissante.

Elle ouvrit ma porte sans frapper, entra en hâte et me regarda. D’un seul coup, tout fut pour moi comme dans les anciens jours ; elle portait sa jaquette reteinte et avait attaché son tablier un peu bas sur le ventre pour s’allonger la taille. Je vis tout cela aussitôt et son regard, son visage brun, avec les sourcils hauts sur le front, la bizarre expression tendre de ses mains, tout pénétra violemment en moi et me fit perdre contenance. Elle, je l’ai embrassée ! pensai-je. Je me levai et restai debout.

— Vous vous levez, vous restez debout, dit-elle. Asseyez-vous donc, vous avez mal au pied, vous vous êtes tiré un coup de fusil. Grand Dieu, comment cela est-il arrivé ? Je viens seulement de l’apprendre. Je pensais tout le temps : que devient Glahn ? Il ne vient plus jamais. Je n’étais au courant de rien. Vous vous êtes tiré un coup de fusil, il y a plusieurs semaines, me dit-on, et je n’en savais pas un mot. Comment allez-vous maintenant ? Vous êtes devenu éton-

namment pâle, je ne vous reconnais pas. Et le pied ? Resterez-vous boiteux ? Le docteur dit que vous ne resterez pas boiteux. Comme je vous aime profondément parce que vous ne resterez pas boiteux, j'en remercie Dieu. J'espère que vous m'excusez d'être venue ici sans plus de façons, j'ai couru plus que je n'ai marché…

Elle pencha tout son corps vers moi, elle était tout près de moi, je percevais son haleine sur mon visage, je tendis les mains pour la saisir. Alors elle se recula. Ses yeux étaient encore embués.

— Voici comment c'est arrivé, balbutiai-je. Je voulais mettre mon fusil dans le coin, je le tenais mal, comme cela, le canon en bas. Alors j'entendis tout à coup une détonation. C'est un accident.

— Un accident, dit-elle pensivement, en hochant la tête. Laissez-moi voir, c'est le pied gauche ; mais pourquoi justement le gauche ? Oui, c'est un hasard…

— Oui, un hasard, interrompis-je. Comment puis-je savoir pourquoi ce fut justement le pied gauche ? Vous voyez vous-même, je tenais le fusil comme cela, alors ce ne pouvait guère être le pied droit. Non, ce n'était pas très amusant.

Elle me regarda pensivement.

— Bah ! Vous voilà en bonne voie de rétablissement, dit-elle, et elle jeta un regard circulaire dans la hutte. Pourquoi n'avez-vous pas envoyé la bonne femme chercher des vivres chez nous ? De quoi avez-vous vécu ?

Nous causâmes encore quelques minutes. Je lui demandai :

— Quand vous êtes arrivée, votre visage était ému et vos yeux brillaient, vous m'avez donné la main. Maintenant vos yeux sont redevenus indifférents. Me trompé-je ?

Pause.

— On ne peut pas toujours être la même…

— Dites-moi, seulement pour cette fois, dis-je : dans le cas présent, par exemple, qu'est-ce que j'ai dit ou fait qui vous ait déplu ? Cela pourrait peut-être me servir de règle de conduite pour l'avenir.

Elle regarda par la fenêtre, vers l'horizon lointain, elle était debout et regardait pensivement devant elle et elle me répondit, assis que j'étais derrière elle.

— Rien, Glahn. On peut bien parfois avoir ses pensées. Êtes-vous mécontent maintenant ? Rappelez-vous, il en est qui donnent peu, et c'est beaucoup pour eux, d'autres donnent tout, et cela ne leur coûte aucun effort ; qui donc a donné le plus ? Vous êtes devenu mélancolique pendant votre maladie. Comment en sommes-nous venus à parler de cela ?… Et soudainement elle me regarde, une joie colore son visage, elle dit : Mais rétablissez-vous bientôt. Nous nous reverrons.

Là-dessus elle me tendit la main.

Et voilà que je me mis dans l'idée de ne pas accepter sa main. Je me levai, croisai les mains derrière mon dos et m'inclinai profondément ; je voulais, par là, la remercier de son aimable visite.

— Excusez-moi de ne pouvoir vous accompagner plus loin, dis-je.

Quand elle fut partie, je me remis encore une fois à méditer sur tout cela. J'écrivis une lettre pour demander qu'on m'envoyât mon uniforme.

XX

Premier jour dans la forêt.

J'étais joyeux et las, toutes les bêtes s'approchaient de moi et me considéraient, sur les arbres à feuilles étaient posés des coléoptères et des « scarabées onctueux » se traînaient sur le chemin. Soyez les bienvenus, pensais-je. L'atmosphère de la forêt allait et venait à travers mes sens, je pleurais de tendresse et j'en étais absolument joyeux, j'étais éperdu d'actions de grâce. Toi, bonne forêt, mon foyer, paix de Dieu, je dois te dire du fond de mon cœur… Je m'arrête, me tourne dans toutes les directions et nomme en pleurant les oiseaux, les arbres, les pierres, l'herbe et les marais par leur nom, je regarde autour de moi et je les nomme en litanies. Je lève les yeux vers les montagnes et pense : Oui, me voilà ! comme si je répondais à un appel. Tout là-haut, les émerillons couvaient, je connaissais leurs nids. Mais la pensée des émerillons couvant là-haut dans la montagne emportait ma fantaisie vers les lointains.

Vers midi je partis à la rame, je débarquai sur une petite île, un îlot au large du port. Il y avait des fleurs mauves avec de longues tiges qui m'atteignaient aux genoux, je pataugeais dans une végétation prodigieuse, des framboisiers, des hautes herbes ; il n'y avait pas de bêtes, et peut-être qu'il n'y était jamais venu d'hommes. La houle écumait doucement contre l'île et m'enveloppait d'un voile de murmure, là-haut, vers les îlots à œufs, criaient et volaient tous les oiseaux de la côte. Mais l'Océan m'entourait de tous les côtés comme dans un embrassement. Bénis soient la vie et la terre et le

ciel, bénis soient mes ennemis, je veux en ce moment faire grâce à mon pire ennemi et nouer les cordons de ses souliers…

Une « chanson à virer », à pleine voix, me parvient, avec le bruit du treuil, de l'un des *jægt* de M. Mack et mon âme s'emplit de soleil à ce son connu. Je rame vers le quai, passe devant les cabanes des pêcheurs et me rends chez moi. La journée est avancée, je prends mon repas, partage ma nourriture avec Ésope et retourne dans la forêt. Des vents doux voguent sans bruit vers mon visage. Soyez bénis, dis-je aux vents, pour ce que vous venez vers mon visage, soyez bénis ; dans mes veines mon sang s'incline en actions de grâces vers vous ! Ésope pose une de ses pattes sur mon genou.

Une lassitude m'envahit et je m'endors.

Loull ! loull ! Est-ce un son de cloches ? À quelques lieues en mer se dresse une montagne. Je fais deux prières, une pour mon chien et une pour moi, et nous entrons dans la montagne. La porte se referme derrière nous, cela me donne une secousse et je m'éveille.

Un ciel rouge flamboyant, le soleil se dresse et piaffe devant mes yeux, la nuit et l'horizon houlent de lumière. Ésope et moi, nous allons nous mettre à l'ombre. Tout est calme alentour. « Non, nous ne dormirons plus, dis-je à Ésope, nous chasserons demain, le soleil rouge brille sur nous, nous ne sommes pas entrés dans la montagne… » Et d'étranges sentiments prennent vie en moi et le sang me monte à la tête. Je sens, excité et encore faible, que quelqu'un m'embrasse et le baiser me reste aux lèvres. Je regarde autour de moi, il n'y a personne en vue. « Iseline ! », dis-je. Cela bouge dans l'herbe, cela pourrait être des feuilles qui tombent à terre, cela pourrait aussi être des pas. Une risée court par la forêt, ce

pourrait être l'haleine d'Iseline, pensé-je. Iseline a marché par ces bois, ici elle exauçait les chasseurs en bottes jaunes et en capes vertes. Elle demeurait là-bas dans sa propriété, à deux quarts de lieue d'ici, elle se tenait assise à sa fenêtre, il y a de cela quatre âges d'homme, et écoutait le cor de chasse retentir dans les forêts d'alentour. Ici il y avait des rennes et des loups et des ours et les chasseurs étaient nombreux et tous la voyaient grandir et tout un chacun l'attendait. L'un avait vu ses yeux, un autre entendu sa voix ; mais une fois un page insomnieux se leva dans la nuit et perça un trou dans le mur de la chambre d'Iseline, il vit son ventre de velours blanc. Dans la douzième année d'Iseline, vint Dundas. Il était écossais, il faisait le trafic du poisson et possédait de nombreux navires. Il avait un fils. Quand Iseline eut seize ans, elle vit pour la première fois le jeune Dundas. Il fut son premier amour…

Et de si étranges sentiments me traversent et si lourde devient ma tête, tandis que je suis assis là, que je ferme les yeux et, de nouveau, je sens le baiser d'Iseline. « Iseline, es-tu là, ô toi, amoureuse de la Vie ? dis-je, et as-tu Diderik debout derrière un arbre ?… » Mais de plus en plus lourde devient ma tête, et je coule dans les vagues du sommeil.

Loull, loull ! Une voix parle, c'est comme si les Pléiades chantaient dans mon sang, c'est la voix d'Iseline :

« Dors, dors ! Je veux te raconter mon amour, pendant que tu dors, et je veux te raconter ma première nuit. Je me rappelle, j'avais oublié de fermer ma porte ; j'avais seize ans, c'était le printemps et les vents chauds : Dundas vint. Ce fut comme un aigle qui vint à tire-d'aile. Je le rencontrai un matin avant l'heure de la chasse, il avait vingt-cinq ans et revenait de lointains voyages, il se promenait à mon côté dans le

jardin, et quand il me toucha de son bras je commençai à l'aimer. Il lui vint au front deux taches de fièvre, deux taches rouges, et j'aurais pu baiser ces deux taches.

Le soir, après la chasse, j'allai dans le jardin et le cherchai des yeux et j'avais si peur de le trouver. Je nommais à mi-voix son nom pour moi-même, et j'avais si peur qu'il ne l'entendît. Alors il surgit des buissons et murmure : « Cette nuit à une heure ! » Sur quoi il disparaît.

Cette nuit à une heure, me dis-je, à moi-même, que voulait-il dire par là ? Je n'y comprends rien. Il voulait sans doute dire qu'il devait repartir en voyage cette nuit à une heure ; mais en quoi cela me regarde-t-il qu'il parte en voyage ?

Et voilà que j'oubliai de fermer ma porte à clef…

À une heure il entre.

— Ma porte n'était-elle pas fermée à clef ? demandé-je.

— Je vais la fermer, répond-il.

Et il donne un tour de clef et nous enferme.

J'avais si peur à cause du bruit de ses hautes bottes. « N'éveille pas ma servante ! » dis-je. J'avais si peur aussi à cause de la chaise qui craquait, et je dis : « Non, non, ne t'assieds pas sur cette chaise, elle craque ! »

— Dois-je donc m'asseoir près de toi sur le sofa ? demande-t-il.

— Oui, dis-je.

Mais, si je dis cela, ce fut seulement parce que la chaise craquait.

Nous étions assis sur mon sofa. Je me reculai, il se rapprocha. Je baissai les yeux.

— Tu as froid, dit-il, et il prit ma main. Peu après il dit : Oh ! comme tu as froid, et il passa son bras autour de moi.

Je me réchauffai dans son bras. Nous restons ainsi un moment. Un coq chante.

— As-tu entendu, dit-il, un coq a chanté, c'est bientôt le matin.

Et il me toucha et je me sentis éperdue.

— Du moment que tu es tout à fait sûr que le coq a chanté, balbutiai-je.

De nouveau je vis à son front ces deux taches d'un rouge fiévreux et je voulus me lever. Alors il me retint, je baisai les deux adorables taches et fermai les yeux…

Puis le jour vint, c'était déjà le matin. Je m'éveillai et ne reconnus pas les murs de ma chambre, je me levai et ne reconnus pas mes propres souliers ; quelque chose ruisselait en moi. Que pourrait-ce être qui ruisselle en moi ? pensai-je en riant. Et combien fut-ce d'heures que sonna juste alors l'horloge ? Je ne savais rien, mais me rappelai seulement que j'avais oublié de fermer ma porte.

Ma servante arrive.

— Tes fleurs n'ont pas eu d'eau, dit-elle.

J'avais oublié mes fleurs.

— Tu as chiffonné ta robe, continue-t-elle.

Où pourrais-je avoir chiffonné ma robe ? pensé-je avec un cœur riant ; mais ce doit être cette nuit que je l'ai fait ?

Une voiture entre jusqu'à la barrière du jardin.

— Et ton chat n'a rien eu à manger, dit ma servante.

Mais j'oublie mes fleurs, ma robe et mon chat, et demande :

— Est-ce Dundas qui s'arrête dehors ? Prie-le de venir chez moi tout de suite, je l'attends, il y a quelque chose… Quelque chose… Et je pense à part moi : Qui sait si de nouveau il va fermer la porte à clef, quand il viendra ?

Il frappe. Je lui ouvre et ferme moi-même la porte à clef pour lui rendre un petit service.

— Iseline ! s'écrie-t-il, et il baise ma bouche toute une minute.

— Je ne t'ai pas envoyé chercher, murmurai-je.

— N'as-tu pas envoyé ? demande-t-il.

De nouveau je me sens tout éperdue, et je réponds :

— Si, je t'ai envoyé chercher, je me languissais de nouveau si indiciblement de toi. Reste un peu ici.

Je me mis la main devant les yeux. Il ne me lâcha pas, je m'abandonnai et me cachai contre lui.

— Il me semble que de nouveau quelque chose chante ? dit-il, en prêtant l'oreille.

Mais quand j'entendis ce qu'il disait, je l'interrompis aussi vite que je pus et répondis :

— Oh ! comment peux-tu croire que quelque chose chante de nouveau ! Ce n'est rien : rien n'a chanté.

Il baisa ma poitrine.

— C'était seulement une poule qui chantait, dis-je au dernier moment.

— Attends un peu, je vais fermer la porte à clef, dit-il, en faisant mine de se lever.

Je le retins et murmurai :

— Elle est fermée…

Et ce fut de nouveau le soir, et Dundas était parti. Quelque chose de doré ruisselait en moi. Je me plaçai devant le miroir et deux yeux énamourés me regardaient tout droit ; à mon regard quelque chose remua en moi et cela ruisselait et ruisselait autour de mon cœur. Mon Dieu, je ne m'étais encore jamais regardée avec ces yeux-là et, d'amour, je baisai ma propre bouche dans le miroir…

Mais maintenant je t'ai raconté ma première nuit et le matin et le soir suivants. Plus tard, je te raconterai une fois l'histoire de Svend Herlufsen. Lui aussi je l'aimais, il demeurait à une lieue d'ici, dans l'île que tu vois là-bas, et j'allais vers lui à la rame dans les calmes nuits d'été, parce que je l'aimais. Je te raconterai aussi l'histoire de Stamer. Il était prêtre, je l'aimais. J'aime tous… »

J'entends, à travers mon assoupissement, un coq qui chante en bas devers Sirilund.

« As-tu entendu, Iseline, un coq a chanté aussi pour nous ! » criai-je, plein de joie, en étendant les bras. Je m'éveille. Ésope est déjà sur pattes. « Disparue ! » dis-je,

avec un chagrin cuisant, en regardant tout autour de moi. Ici, il n'y a personne, personne ici ! Plein de chaleur et de surexcitation, je prends le chemin de chez moi. C'est le matin, le coq continue à chanter à Sirilund.

Près de la hutte se tient une femme, se tient Eva. Elle a une corde à la main et va au bois à brûler. Le matin de la vie est sur cette jeune fille, sa poitrine s'élève et s'abaisse, le soleil la dore toute.

— Il ne faut pas croire…, balbutie-t-elle.

— Que ne faut-il pas croire, Eva ?

— Que je suis venue ici pour vous rencontrer, je passais seulement…

Et son visage s'assombrit de rougeur.

XXI

Mon pied continuait à me causer tracas et tourment, souvent la nuit il me démangeait et me tenait éveillé et des élancements soudains le traversaient et, aux changements de temps, il était plein de rhumatisme. Cela dura bien des jours. Mais je n'en deviendrais pas boiteux.

Les jours passaient.

M. Mack était revenu et je ne devais pas tarder à m'apercevoir qu'il était revenu. Il me retira mon bateau et me mit dans l'embarras, ce n'était pas encore la saison de la chasse et je ne pouvais rien tirer. Mais pourquoi me dépossédait-il du bateau sans autre forme de procès ? Le matin, deux hommes de quai de M. Mack avaient conduit à la rame un étranger en mer.

Je rencontrai le docteur.

— On m'a enlevé mon bateau, dis-je.

— Il est arrivé un étranger, dit-il. Il faut le conduire à la rame en mer chaque jour et le ramener à la maison le soir. Il étudie le fond de la mer.

Cet étranger était un Finlandais, M. Mack l'avait rencontré par hasard, à bord du navire, il revenait du Spitzberg avec quelques collections de coquillages et de petits animaux marins, on l'appelait : Baron. On lui avait donné une grande salle et encore une autre chambre dans la maison de M. Mack. Il attirait grandement l'attention.

Je manque de viande et je pourrais demander un peu de nourriture pour ce soir à Edvarda, pensai-je. Je descends en me promenant à Sirilund. Je remarque tout aussitôt qu'Edvarda porte une robe neuve, elle paraît avoir grandi, sa robe est très longue.

— Excusez-moi de rester assise, dit-elle d'un ton bref, en me tendant la main.

— Oui, malheureusement, ma fille est souffrante, dit M. Mack. C'est un refroidissement, elle n'a pas été prudente… Vous venez probablement pour avoir une explication au sujet de votre bateau ? Je suis forcé de vous en prêter un autre, un canot, il n'est pas neuf, mais, en écopant assidûment… C'est qu'il est venu chez nous un savant, et vous comprenez qu'un tel homme… Il n'a pas de temps à perdre, il travaille toute la journée et rentre à la maison le soir. Ne partez pas avant qu'il revienne, comme cela vous pourrez le voir, cela vous intéressera de faire sa connaissance. Voici sa carte, une couronne, baron. Un homme aimable. Je l'ai rencontré tout à fait par hasard.

Ah ! ah ! pensai-je, on ne t'invite pas à dîner. Dieu merci, je n'étais venu qu'à titre d'essai, je puis retourner chez moi, j'ai encore un peu de poisson dans ma hutte. Il se trouvera bien un moyen de se procurer de la nourriture. Basta !

Le baron arriva. Un petit homme d'environ quarante ans, un long visage étroit avec des mâchoires saillantes et une barbe noire clairsemée. Son regard était perçant et pénétrant, mais il employait de fortes lunettes. Sur ses boutons de chemise aussi il avait la couronne à cinq pointes comme sur sa carte de visite. Il était un peu courbé et ses mains maigres montraient des veines bleues ; mais ses ongles étaient comme de métal jaune.

— Cela me fait grand plaisir, Monsieur le lieutenant. Il y a longtemps que Monsieur le lieutenant est ici ?

— Quelques mois.

Un homme agréable. M. Mack l'invita à parler de ses coquillages et de ses petits animaux marins et il le fit de bon gré, nous expliqua quelle sorte d'argile on trouvait autour des îlots de Kor, entra dans la salle pour chercher un spécimen d'algue de la Mer Blanche. Continuellement il levait l'index droit et faisait aller et venir ses épaisses lunettes d'or sur son nez. M. Mack était intéressé au plus haut degré. Une heure passa.

Le baron parla de mon accident, de mon malencontreux coup de fusil. Étais-je guéri ? Vraiment ? Il en était heureux.

Qui lui a raconté mon accident ? pensai-je. Je demandai :

— Par qui Monsieur le baron a-t-il entendu parler de mon accident ?

— Par… oui, qui était-ce donc ? Mademoiselle Mack, je crois. N'est-ce pas, Mademoiselle Mack ?

Edvarda devint pourpre.

J'étais venu bien pauvre ; durant plusieurs jours, un sombre désespoir m'avait accablé ; mais, aux dernières paroles de cet étranger, une joie avait tout aussitôt voltigé en moi. Je ne regardai pas Edvarda, mais je pensai : Merci d'avoir parlé de moi, d'avoir nommé mon nom avec ta langue, bien que pour toi il soit infiniment insignifiant. Bonne nuit.

Je pris congé. Edvarda demeura assise cette fois encore, elle s'excusa par politesse de ce qu'elle était souffrante. Avec indifférence elle me donna la main.

Et M. Mack était en conversation animée avec le baron. Il parlait de son grand-père, le consul Mack.

— Je ne sais pas si j'ai déjà raconté à Monsieur le baron que cette agrafe, c'est le roi Carl Johan qui l'a attachée de ses propres mains sur la poitrine de mon grand-père.

Je sortis sur le perron, personne ne m'accompagna. En passant, je jetai un regard vers les fenêtres du grand salon, Edvarda se tenait là, grande, droite, écartant des deux mains les rideaux, et regardait dehors. J'omis de la saluer, j'oubliai tout, un torrent de trouble me saisit et m'entraîna rapidement.

Halte ! Arrête un instant, me dis-je à moi-même, quand j'eus atteint la forêt. Par le Dieu du ciel, il faut que ceci ait une fin. Je devins subitement brûlant de fureur et me mis à gémir. Ah ! je n'avais plus le moindre honneur dans la poitrine, j'avais joui de la faveur d'Edvarda une semaine, tout au plus, elle était passée depuis longtemps et je n'avais pas réglé ma conduite en conséquence. Désormais mon cœur lui crierait : Poussière ! Vent ! Poudre sur ma route ! par le Dieu du ciel…

J'atteignis la hutte, cherchai mon poisson et pris mon repas.

Tu erres ici et consumes ta vie pour une chétive écolière et tes nuits sont pleines de rêves désolés. Et un air étouffant stagne autour de ta tête, un air empesté d'antan. Cependant qu'au ciel frissonne le plus merveilleux des bleus et que les montagnes appellent. Viens, Ésope, ohé !

XXII

Une semaine passa. Je louai le bateau du forgeron et pêchai pour me nourrir. Edvarda et le baron étranger étaient toujours ensemble le soir, quand le baron revenait de la mer, je les vis une fois près du moulin. Un soir ils passèrent tous deux devant ma hutte, je m'écartai de la fenêtre et barricadai ma porte sans bruit, à tout hasard. Cela ne me fit pas la moindre impression de les voir ensemble ; je haussai les épaules. Un soir je les rencontrai sur la route et nous nous saluâmes, je laissai le baron saluer le premier et, moi-même, je portai deux doigts à ma casquette pour être impoli. Je passai lentement devant eux en les regardant avec indifférence.

Un jour passa encore.

Combien de longs jours n'avaient-ils pas passé ! Une impression de découragement me dominait, mon cœur méditait sans but sur les choses, même l'amicale pierre grise près de ma hutte avait comme une expression de tourment et de désespoir quand je passais devant elle. Cela sentait la pluie, la chaleur se dressait littéralement et haletait devant moi, de quelque côté que je pusse me tourner ; j'avais du rhumatisme dans mon pied gauche ; j'avais vu le matin un des chevaux de M. Mack se secouer dans les brancards ; tout cela avait sa signification pour moi, comme signes météorologiques. C'est mieux d'approvisionner la maison de vivres pendant que le temps est beau, pensai-je.

J'attachai Ésope, emportai mes engins de pêche et mon fusil et descendis au quai. J'étais oppressé d'une manière tout à fait insolite.

— Quand vient le bateau-courrier ? demandai-je à un pêcheur.

— Le bateau-courrier ? Il vient dans trois semaines, répondit-il.

— J'attends mon uniforme, dis-je.

Là-dessus je rencontrai un des commis de boutique de M. Mack. Je lui pris la main et dis :

— Dites-moi, au nom du Christ, ne jouez-vous plus jamais au whist à Sirilund ?

— Si, souvent, répond-il.

Pause.

— Je n'ai pas pu venir y prendre part ces derniers temps, dis-je.

Je ramai jusqu'à ma pêcherie. Le temps était devenu accablant, les moustiques s'assemblaient en essaims et il me fallait fumer tout le temps pour m'en garantir. Les aiglefins mordaient, j'en tirai deux d'un coup, je fis une bonne capture. Au retour, je tuai deux pétrels.

Quand j'arrivai au quai, le forgeron était là. Il était au travail. Une idée me traverse, je lui demande :

— M'accompagnez-vous à la maison ?

— Non, répond-il, M. Mack m'a donné du travail pour jusqu'à minuit.

Je hochai la tête et pensai à part moi que c'était très bien ainsi.

Je pris ma capture et partis, je fis un détour par la maison du forgeron. Eva était chez elle, seule.

— Je me languissais de toi de tout mon cœur, lui dis-je… Et je fus ému à sa vue : d'étonnement, elle pouvait à peine me regarder… J'aime ta jeunesse et tes bons yeux, dis-je. Punis-moi aujourd'hui d'avoir pensé davantage à une autre qu'à toi. Écoute, je viens chez toi seulement pour te voir, tu me fais du bien, je t'aime. As-tu entendu que je t'ai appelée cette nuit ?

— Non, répondit-elle, effrayée.

— J'ai appelé Edvarda, Demoiselle Edvarda, mais c'est à toi que je pensais. Cela m'a réveillé. Oui, c'est toi que je voulais dire, j'avais une excuse, la langue m'a fourché quand j'ai dit Edvarda. Mais ne parlons plus d'elle. Dieu ! comme tu es ma très chère amie, Eva ! Tu as la bouche si rouge aujourd'hui. Tu as de plus beaux pieds qu'Edvarda. Vois seulement toi-même… Je soulevai sa jupe et lui montrai ses propres pieds.

Une joie, telle que je n'en ai encore jamais vue chez elle, passe sur son visage ; elle veut se détourner, mais se ravise et jette un bras autour de mon cou.

Un temps se passe. Nous causons, nous sommes assis tout le temps sur une banquette et nous entretenons de maintes choses. Je dis :

— Le croiras-tu, Demoiselle Edvarda n'a pas encore appris à parler, elle parle comme un enfant, elle dit « plus meilleur », je l'ai entendu moi-même. Trouves-tu qu'elle a un

beau front ? Moi, je ne trouve pas. Elle a un front diabolique. Et puis, elle ne se lave pas les mains.

— Mais, nous ne devions plus parler d'elle ?

— C'est juste. Je l'avais simplement oublié.

Un temps encore se passe. Je pense à quelque chose, et reste muet.

— Pourquoi tes yeux deviennent-ils humides ? demande Eva.

— Elle a d'ailleurs un beau front, dis-je, et ses mains sont toujours propres. C'était simplement un hasard qu'elles fussent sales une fois. Je ne voulais pas dire autre chose… Mais maintenant je continue avec emportement et les dents serrées : Je pense à toi sans cesse, Eva ; mais l'idée me vient que tu n'as peut-être pas entendu ce que je vais te raconter maintenant. La première fois qu'Edvarda a vu Ésope, elle a dit : Ésope, mais c'était un sage, il était phrygien. N'est-ce pas extravagant ? Elle avait lu cela dans un livre, le jour même, j'en suis sûr.

— Oui, dit Eva, et puis après ?

— Autant que je me rappelle elle parla aussi de ce qu'Ésope avait eu Xanthus pour maître. Hahaha !

— Ah ! bah !

— Que diable cela signifie-t-il de raconter à une société qu'Ésope a eu Xanthus pour maître ? Je vous demande un peu. Ah ! tu n'es pas en train aujourd'hui, Eva, sinon tu en rirais aux larmes.

— Si, je trouve aussi que c'est amusant, dit Eva, en se mettant à rire, d'un rire contraint et étonné. Mais je ne comprends pas cela aussi bien que toi.

Je me tais et pense, me tais et pense.

— Veux-tu plutôt que nous restions tranquilles, sans rien dire ? demande Eva à mi-voix… La bonté brillait dans ses yeux, elle me passa la main sur les cheveux.

— Oh ! toi, bonne, bonne âme, m'écriai-je, en la pressant violemment contre moi. Je suis sûr que je péris d'amour pour toi, je t'aime de plus en plus, tu finiras par venir avec moi quand je partirai. Tu verras. Pourrais-tu m'accompagner ?

— Oui, répond-elle.

Je n'entends presque pas ce « oui » mais je le perçois dans son haleine, je le remarque dans son attitude, nous nous étreignons sauvagement et elle se donne, éperdument.

Une heure plus tard je donne à Eva le baiser d'adieu et je m'en vais. Je rencontre M. Mack à la porte.

M. Mack en personne.

Il tressaille et regarde dans la chambre, reste debout sur le seuil à regarder fixement. « Eh ! bien », dit-il, et il ne parvient pas à en dire davantage, il est comme frappé de stupeur.

— Vous ne vous attendiez pas à me trouver ici, dis-je, en saluant.

Eva ne bouge pas.

M. Mack se ressaisit, une remarquable assurance s'étend sur lui, il répond :

— Vous vous trompez, c'est précisément vous que je cherche. Je veux attirer votre attention sur ce fait que, du 1er avril au 15 août, il est défendu de tirer des coups de fusil dans un périmètre d'un huitième de lieue des places à œufs et à duvet. Aujourd'hui vous avez tiré deux oiseaux près de l'île, il y a des gens qui vous ont vu.

— J'ai tiré deux pétrels, dis-je, atterré… Le jour se fit sur-le-champ dans mon esprit : l'homme était dans son droit.

— Deux pétrels ou deux eiders, c'est la même chose. Vous avez été à l'intérieur du périmètre interdit.

— Je le reconnais, dis-je. Cela ne m'est pas venu à l'idée avant maintenant.

— Mais cela aurait dû vous venir à l'idée avant maintenant.

— Au mois de mai aussi j'ai lâché mes deux coups à peu près au même endroit. C'était durant une promenade aux îles. Cela s'est fait sur votre propre invitation.

— C'est une autre affaire, dit M. Mack d'un ton bref.

— Mais alors, par le diable, savez-vous ce que vous avez à faire ?

— Parfaitement bien, répondit-il.

Eva se tenait toute prête ; quand je sortis, elle me suivit, elle avait mis un fichu et s'éloigna de la maison, je la vis prendre le chemin qui descendait aux quais. M. Mack retourna chez lui.

Je réfléchis à tout cela. Quelle souple habileté à trouver une issue, comme ses yeux étaient perçants ! Un coup de fusil, deux coups de fusil, une couple de pétrels, une amende, un paiement. Et ainsi, tout, tout était réglé avec M. Mack et sa maison. Au fond, tout était allé suprêmement vite et bien…

Il commençait déjà à pleuvoir à grosses gouttes molles. Les pies volaient à ras de terre et quand j'arrivai à la hutte et lâchai Ésope, il se mit à manger de l'herbe. Le vent commença à souffler.

XXIII

À une lieue en-dessous de moi je vois la mer. Il pleut et je suis dans la montagne, une roche en surplomb me protège de la pluie. Je fume ma bouffarde… je fume pipe sur pipe et chaque fois que je rallume, le tabac se tortille et sort de la cendre en vermisseaux incandescents. Ainsi foisonnent aussi les pensées dans ma tête. Devant moi, par terre, gît un tas de branches sèches provenant d'un nid en ruines. Et tel est ce nid d'oiseau, telle est aussi mon âme.

Des événements de cette journée et de la suivante je me rappelle la moindre bagatelle. Hoho ! comme je fus malmené…

Je suis assis dans la montagne et la mer et l'air murmurent, cela bouillonne et gémit horriblement dans mes oreilles à cause du temps et du vent. Des *jægt* et des *jagt* sont en vue très loin, leurs voiles au bas ris, il y a du monde à bord, ils doivent bien aller quelque part, et Dieu sait où iront toutes ces vies, pensé-je. La mer se soulève en l'air en écumant et chancelle, chancelle, elle est comme peuplée de grandes figures furieuses qui écartent leurs membres et braillent l'une contre l'autre ; non, c'est une fête parmi dix mille démons sifflants qui renfoncent leur tête dans les épaules et tournent en rond, fouettant la mer en mousse du bout de leurs ailes. Loin, loin là-bas, il y a une roche à fleur d'eau, et de cette roche se lève un triton blanc : il secoue sa tête derrière un bâtiment carré qui, mangé par la mer, fuit devant le temps, vers le large, hoho ! vers le large, là-bas vers l'Océan désert…

Je me réjouis d'être seul et que personne ne puisse voir mes yeux, je m'adosse avec confiance à la paroi du rocher et sais que personne ne peut rester à m'examiner par derrière. Un oiseau plane au-dessus de la montagne avec un cri cassé ; au même moment un bloc de roche se détache à quelque distance et déboule vers la mer. Et je reste là, tranquille, un temps, je m'abandonne au repos, une sensation tiède de confort tressaille en moi, pour ce que je puis rester avec une telle sécurité à l'abri, pendant que la pluie continue à tomber dehors. Je boutonnai ma veste et remerciai Dieu de ma veste chaude. Il se passa encore un temps. Je m'endormis.

C'est l'après-midi, je rentre chez moi, il pleut encore. Alors se présente quelque chose d'extraordinaire, Edvarda est debout devant moi dans le sentier. Elle est trempée comme si elle avait été longtemps dehors sous la pluie, mais elle sourit. Eh bien, pensé-je aussitôt, et une colère me saisit, je crispe des doigts rageurs autour de mon fusil et je vais ainsi à sa rencontre, bien qu'elle sourie.

— Bonjour ! crie-t-elle, la première.

J'attends d'être arrivé quelques pas plus près d'elle, et dis :

— Je vous salue, belle Damoiselle !

Elle reste interdite de mon badinage. Ah ! je ne savais pas ce que je disais. Elle sourit craintivement et me regarde.

— Avez-vous été en montagne aujourd'hui ? demande-t-elle. Alors vous avez été mouillé. J'ai là un foulard, si vous voulez le mettre autour de votre cou, je l'ai en surplus… Ah ! vous ne me reconnaissez pas. Et comme je n'accepte pas le foulard, elle baisse les yeux et secoue la tête.

— Un foulard ? répondis-je, en ricanant de fureur et d'étonnement. Mais j'ai là une veste, voulez-vous que je vous la prête ? Je l'ai en surplus, je l'aurais prêtée à n'importe qui, vous pouvez donc la prendre en toute tranquillité. À une pêcheuse je l'aurais prêtée avec joie.

Je vis qu'elle attendait anxieusement ce que j'allais dire, elle prêtait l'oreille avec une telle tension d'espérance qu'elle en devenait laide et oubliait de tenir la bouche fermée. Elle reste là avec le foulard à la main, c'est un foulard de soie blanche, elle l'a ôté de son cou. J'enlève, moi aussi, ma veste.

— Pour l'amour de Dieu, remettez-la ! crie-t-elle. Il ne faut pas faire cela. Êtes-vous si fâché contre moi ? Seigneur Dieu, remettez donc votre veste avant d'être transpercé.

Je remis ma veste.

— Où allez-vous ? demandai-je d'une voix sourde.

— Oh ! nulle part… Je ne comprends pas que vous ayez pu ôter votre veste…

— Qu'avez-vous fait du baron aujourd'hui ? demandai-je encore. Par ce temps, le comte ne peut certes pas être en mer…

— Glahn, je voulais seulement vous dire quelque chose…

Je l'interrompis :

— Oserai-je vous prier de transmettre mon salut au duc ?

Nous nous regardons. Je suis prêt à lui répondre par d’autres interruptions si elle ouvre la bouche. Finalement une expression douloureuse passe sur son visage, je détourne les yeux et dis :

— Franchement, éconduisez le prince, Demoiselle Edvarda. Ce n’est pas un homme pour vous. Je vous assure, ces jours-ci il va méditant s’il doit ou non faire de vous sa femme, et vous n’y trouverez pas votre compte.

— Ah ! Ne parlons pas de cela, hein ? Glahn, j’ai pensé à vous, vous êtes capable d’enlever votre veste et de vous laisser tremper pour rendre service à autrui, je viens à vous…

Je hausse les épaules et continue :

— Je vous propose le docteur en son lieu et place. Qu’avez-vous à lui reprocher ? Un homme à la fleur de l’âge, un cerveau remarquable. Pensez-y.

— Écoutez-moi, seulement une minute…

— Ésope, mon chien, m’attend dans la hutte… J’ôtai ma casquette, salua Edvarda et dis encore : Je vous salue, belle Damoiselle !

Là-dessus je me mis en marche.

Elle poussa un cri :

— Non, ne m’arrache pas le cœur ! Je suis venue à toi aujourd’hui, je te guettais ici, et j’ai souri quand tu es arrivé. Hier j’étais presque hors de sens parce que j’avais tout le temps pensé à quelque chose, tout se brouillait dans ma tête, et je pensais toujours à toi. Aujourd’hui j’étais assise au salon, une personne est entrée, je ne levai pas les yeux, mais je savais qui venait. « J’ai ramé hier un demi-quart de lieue, dit-

il. – Cela ne vous a-t-il pas fatigué ? demandai-je – Oh ! si, très fatigué ; et j'ai attrapé des ampoules aux mains », dit-il, et il en était chagriné. Je pensai : Voyez, voilà qui le chagrine ! Un moment après il dit : « Cette nuit j'ai entendu des chuchotements devant mes fenêtres, c'était votre gouvernante et l'un de vos commis de boutique, en conversation intime. – Oui, ils doivent se marier, dis-je. – Oui, mais cela se passait à deux heures du matin ! – Et puis après ? demandai-je, et je dis un moment plus tard : La nuit est à eux. » Alors il remonta ses lunettes d'or sur son nez et fit cette remarque : « Mais, pas vrai, ne trouvez-vous pas, au milieu de la nuit, cela n'a pas bonne façon ? » Je restai sans lever les yeux et nous demeurâmes ainsi dix minutes. « Puis-je vous mettre un châle sur les épaules ? demanda-t-il – Non, merci, répondis-je. – Ah ! si j'osais prendre votre petite main », dit-il. Je ne répondis pas, ma pensée était ailleurs. Il posa une petite boîte sur mes genoux, j'ouvris la boîte et y trouvai une épingle, l'épingle portait une couronne et j'y comptai dix pierres. Glahn, j'ai l'épingle ici, veux-tu la voir ? Elle est écrasée ; viens voir qu'on a marché dessus… « Eh bien, qu'ai-je à faire de cette épingle ? demandai-je. – Vous vous en parerez », répondit-il. Mais je lui rendis l'épingle et dis : « Laissez-moi tranquille, je pense davantage à un autre – Quel autre ? demanda-t-il. – Un chasseur, répondis-je ; il m'a donné seulement deux délicieuses plumes comme souvenir ; vous, reprenez votre épingle. » Mais il ne voulut pas reprendre l'épingle. Pour la première fois je le regardai, ses yeux étaient pénétrants. « Je ne reprendrai pas l'épingle, faites-en ce que vous voudrez, marchez dessus », dit-il. Je me levai, mis l'épingle sous mon talon et l'écrasai. Ceci se passait ce matin… Pendant quatre heures j'ai attendu ; après le repas de midi je suis sortie. Il me rencontra là-haut sur la route. « Où allez-vous ? demanda-t-il. – Chez Glahn, répon-

dis-je ; je veux le prier de ne pas m'oublier. »… Depuis une heure après midi j'ai attendu ici, j'étais debout contre un arbre et je t'ai vu venir, tu étais comme un dieu. Ta stature, ta barbe et tes épaules, tout en toi me remplit d'amour… Maintenant tu es impatient, tu veux t'en aller, seulement t'en aller, je te suis indifférente, tu ne me regardes pas.

Je m'étais arrêté. Quand elle se tut, je me remis à marcher. J'étais harassé de désespoir et je souriais ; mon cœur était dur.

— C'est vrai, dis-je, en m'arrêtant de nouveau, vous vouliez me dire quelque chose ?

Cette raillerie réussit enfin à la lasser de moi.

— Voulais-je dire quelque chose ? Mais, j'ai dit quelque chose, ne l'avez-vous pas entendu ? Non, rien, je n'ai plus rien à vous dire…

Sa voix tremble étrangement, mais cela ne me touche pas.

XXIV

Le matin suivant Edvarda se tient devant la hutte au moment où je sors.

Au cours de la nuit, j'avais bien tout pesé et pris ma résolution. Non, pourquoi me laisserais-je éblouir plus longtemps par cette créature capricieuse, une pêcheuse, une tête illettrée ; son nom n'avait-il pas été assez longtemps dans mon cœur et ne l'avait-il pas sucé à blanc ? En voilà assez ! D'ailleurs l'idée me vint que j'étais peut-être parvenu plus près d'elle justement en lui montrant de l'indifférence et en la raillant. Ah ! comme je l'avais honnie de charmante façon : après qu'elle a tenu un discours plusieurs minutes durant, je dis tranquillement « C'est vrai, vous vouliez me dire quelque chose… »

Elle était près de la pierre. Elle était surexcitée au plus haut degré et voulait courir à ma rencontre, elle écartait déjà les bras, mais elle resta immobile et se tordit les mains. J'ôtai ma casquette et saluai sans mot dire.

— Aujourd'hui, il y a une seule chose que je vous veux, Glahn, dit-elle, instamment… Et je ne bougeai pas, uniquement pour pouvoir entendre ce qu'elle voulait dire… J'ai appris que vous êtes allé chez le forgeron. C'était un soir qu'Eva était seule à la maison.

Je tressaillis et répondis :

— De qui avez-vous reçu cette information ?

— Je n’espionne pas, cria-t-elle, je l’ai appris hier soir, c’est mon père qui me l’a raconté. Quand je suis rentrée hier soir, toute trempée, mon père dit : « Tu as outragé le baron aujourd’hui. – Non, répondis-je. – Où as-tu été maintenant ? », demanda-t-il encore. Je répondis : « Chez Glahn. » Alors mon père me raconta cela.

Je lutte contre mon désespoir et dis :

— Eva est même venue ici.

— Elle est venue ici aussi ? Dans la hutte ?

— Plusieurs fois. Je l’ai forcée à entrer. Nous avons causé ensemble.

— Ici aussi !

Pause. « Tiens-toi ferme ! » pensé-je, et je dis :

— Puisque vous êtes si aimable de vous mêler de mes affaires, je ne veux pas être en reste avec vous. Hier, je vous ai proposé le docteur ; y avez-vous réfléchi ? Car, vraiment, le prince est par trop impossible.

Une fureur s’allume dans ses yeux.

— Savez-vous bien, il n’est pas impossible ! dit-elle avec véhémence. Non, il est meilleur que vous, il sait se tenir dans une maison sans casser les tasses et les verres ; avec lui, mes souliers peuvent avoir la paix. Oui, il sait fréquenter le monde, mais vous, vous êtes ridicule, j’ai honte de vous, vous êtes insupportable, comprenez-vous.

Ses paroles m’atteignirent profondément, je baissai la tête et répondis :

— Vous avez raison, je ne sais guère fréquenter le monde. Soyez pitoyable ; vous ne me comprenez pas, je demeure de préférence dans la forêt, c'est là ma joie. Ici, dans ma solitude, cela ne fait tort à personne que je sois comme je suis ; mais, quand je me trouve avec d'autres personnes, il me faut employer tout mon soin pour être comme je dois. Deux années durant j'ai si peu été dans la société des hommes…

— Avec vous on peut, à tout instant, s'attendre au pis, continua-t-elle. À la longue, cela devient fatigant de vous surveiller.

Comme elle dit cela impitoyablement ! Une souffrance particulièrement amère me traverse, je titube quasiment en arrière sous sa véhémence. Edvarda ne cessa pas encore, elle ajouta :

— Vous pourrez peut-être obtenir d'Eva qu'elle vous surveille. C'est seulement dommage qu'elle soit mariée.

— Eva ? Dites-vous qu'Eva est mariée ? demandai-je.

— Oui, mariée.

— Avec qui est-elle mariée ?

— Vous devez bien le savoir. Eva est mariée avec le forgeron.

— N'est-elle pas la fille du forgeron ?

— Non, elle est sa femme. Croyez-vous que je m'amuse à vous dire des mensonges ?

Je ne croyais rien de semblable, seulement mon étonnement était grand. Je restai là à penser : Eva est-elle mariée ?

— Ainsi, vous avez fait un heureux choix, dit Edvarda.

Ah ! cela n'en finirait donc pas ! Je me mis à trembler d'exaspération et je dis :

— Mais vous, prenez le docteur, comme je vous le dis. Suivez un conseil d'ami : le prince est un vieux fou… Et, dans ma surexcitation, je mentis sur son compte, exagérai son âge, dis qu'il était chauve, qu'il était presque complètement aveugle ; je prétendis aussi qu'il portait cette couronne sur ses boutons de chemise purement et simplement pour fanfaronner avec sa noblesse… Je n'ai du reste pas daigné faire sa connaissance, dis-je. Il n'y a rien de marquant chez lui, il lui manque les lignes principales, il n'est rien.

— Mais si, il est quelque chose, il est quelque chose ! cria-t-elle, et, de fureur, sa voix avait des ratés. Il est beaucoup plus que tu ne crois, toi, homme des bois ! Mais attends seulement. Oh ! il te dira deux mots, je vais l'en prier. Tu ne crois pas que je t'aime, mais tu verras que tu te trompes. Je me marierai avec lui, je penserai à lui nuit et jour. Rappelle-toi ce que je dis : Je l'aime. Fais donc venir Eva, hoho ! Dieu du ciel ! Fais-la donc venir, cela m'est indifférent au-delà de toute expression. Ah ! il faut que je voie à m'éloigner d'ici… Elle commença à descendre le sentier de la hutte, elle fit quelques petits pas empressés, se retourna, le visage encore blême comme la mort, et gémit : « Et ne reparais jamais devant mes yeux. »

XXV

Les feuilles jaunissaient, les tiges des pommes de terre avaient crû de toute leur hauteur et étaient en fleurs, la chasse était de nouveau ouverte, je tirais des poules de neige, des coqs de bouleau et des lièvres, un jour je tirai un aigle. Le ciel calme et haut, les nuits fraîches, maints sons clairs, et les bruits familiers dans la forêt et la campagne. Grand et paisible reposait le monde…

— Je n'ai plus entendu parler de M. Mack au sujet des deux pétrels que j'ai tirés, dis-je au docteur.

— C'est à Edvarda que vous le devez, répondit-il. Je le sais, je l'ai entendue s'y opposer.

— Je ne la remercierai pas, dis-je…

Indian summer, Indian summer.

Les sentiers s'étendaient comme des ceintures à travers la forêt jaunissante, chaque jour apparaissait une nouvelle étoile, la lune s'apercevait comme une ombre, une ombre d'or trempée dans de l'argent…

— Dieu t'assiste ! Tu es mariée, Eva ?

— Ne le savais-tu pas ?

— Non, je ne le savais pas.

Elle pressa ma main, en silence.

— Dieu t'assiste, enfant ! Qu'allons-nous faire ?

— Ce que tu voudras. Tu ne pars peut-être pas encore maintenant, je serai heureuse tant que tu seras ici.

— Non, Eva.

— Si, si, seulement tant que tu seras ici !

Elle a un air délaissé et presse tout le temps ma main.

— Non, Eva, va-t'en ! Jamais plus !

Et les nuits passent et les jours viennent. C'est déjà le troisième jour depuis cette conversation. Eva passe sur la route avec une charge de bois. Combien de bois cette enfant a-t-elle rapporté de la forêt à la maison, cet été ?

— Pose ton fardeau, Eva, et laisse-moi voir si tes yeux sont toujours aussi bleus.

Ses yeux étaient rouges.

— Oh ! souris de nouveau, Eva ! Je ne te résiste plus, je suis tien, je suis tien…

Le soir. Eva chante, j'entends son chant et une ardeur me parcourt.

— Tu chantes, ce soir, Eva ?

— Oui, je suis joyeuse.

Et comme elle est plus petite que moi, elle saute un peu pour arriver à me prendre par le cou.

— Mais, Eva, tu t'es déchiré les mains ? Ciel ! Plût à Dieu que tu ne les eusses pas déchirées !

— Cela ne fait rien.

Et son visage rayonne merveilleusement.

— Eva, as-tu causé avec M. Mack ?

— Une fois.

— Qu'a-t-il dit ? Et qu'as-tu dit ?

— Il est devenu très dur pour nous, il fait travailler mon mari nuit et jour sur le quai ; moi aussi, il me met à toutes sortes de travaux. Il m'a commandé de faire des travaux d'homme.

— Pourquoi fait-il cela ?

Elle baisse les yeux.

— Pourquoi fait-il cela, Eva ?

— Parce que je t'aime.

— Mais comment peut-il le savoir ?

— Je le lui ai dit.

Pause.

— Dieu veuille qu'il ne soit pas aussi dur envers toi, Eva !

— Mais cela ne fait rien. Cela ne fait plus rien maintenant !

Et, toute pareille à un petit chant tremblant, sa voix résonnait dans la forêt.

Et les feuilles jaunissent de plus en plus, cela tire sur l'automne, il est venu quelques nouvelles étoiles au ciel et la lune a maintenant l'air d'une ombre d'argent trempée dans de l'or. Il ne faisait pas froid, rien qu'un silence frais et un

torrent de vie dans la forêt. Chaque arbre était là qui pensait. Les baies sauvages étaient mûres.

Alors arriva le vingt-deux août, et les trois nuits de fer[2].

---

[2] C'est durant les nuits de fer, entre le 22 et le 25 août que, sous ces latitudes, surviennent les premières gelées.

XXVI

La première nuit de fer.

À neuf heures le soleil se couche. Une obscurité lasse s'étend sur la terre, une couple d'étoiles sont visibles ; deux heures après, on voit un reflet de lune. Je vais dans la forêt avec mon fusil et mon chien, je fais une flambée et la lueur de mon brasier brille entre les troncs des pins. Il n'y a pas de gelée.

La première nuit de fer ! dis-je ? Et une joie bouleversante et véhémente – joie de la saison et joie de l'endroit – me secoue étrangement…

Un toast, ô hommes et bêtes et oiseaux, en l'honneur de la nuit solitaire dans les bois, dans les bois. Un toast pour les ténèbres et le murmure de Dieu parmi les arbres, pour la douce et simple harmonie du silence dans mes oreilles, pour les feuilles vertes et les feuilles jaunes ! Un toast pour le bruit de la vie que j'entends, un museau reniflant l'herbe, un chien qui flaire à ras de terre ! Un toast impétueux pour le chat sauvage ramassé sur sa gorge, qui vise et se prépare à bondir sur un moineau dans les ténèbres, dans les ténèbres ! Un toast pour le calme miséricordieux sur le royaume de la terre, pour les étoiles et pour le croissant de la lune, oui, pour elles et pour lui !…

Je me lève et prête l'oreille. Personne ne m'a entendu. Je me rassieds.

Un merci, pour la nuit solitaire, pour les montagnes, les ténèbres et le mugissement de la mer qui rugit à travers mon

cœur ! Un merci, pour ma vie, pour mon souffle, pour la faveur de vivre cette nuit ; de tout cela je remercie du fond de mon cœur ! Écoute à l'est et écoute à l'ouest, oh ! écoute. C'est le Dieu éternel ! Ce silence qui murmure contre mon oreille, c'est le sang de la Toute-Nature qui bouillonne, c'est Dieu qui tisse une trame entre le monde et moi. Je vois une toile d'araignée étincelante à la lueur de ma flambée ; j'entends un bateau ramer dans le port, au nord une aurore boréale monte en glissant dans le ciel. Oh ! par mon âme immortelle, je rends toutes grâces aussi de ce que c'est moi qui suis ici !…

Silence. Une pomme de pin tombe à terre avec un bruit sourd. Une pomme de pin est tombée ! pensé-je. La lune est très haut, le feu vacille sur les tisons à demi consumés et va s'éteindre. Et dans la nuit tardive je rentre à la maison.

La seconde nuit de fer, le même calme et le même temps doux. Mon âme rêvasse. Je vais machinalement à un arbre, enfonce profondément ma casquette sur mon front et m'appuie le dos contre cet arbre, les mains croisées derrière ma nuque. Je regarde fixement et pense ; la flamme de ma flambée m'éblouit les yeux et je ne le sens pas. Je reste dans cette position absurde un bon moment à regarder le feu ; mes jambes me trahissent les premières et se fatiguent, complètement ankylosé, je m'assieds. Seulement alors je réfléchis à ce que j'ai fait. Pourquoi donc fixer le feu si longtemps.

Ésope lève la tête et tend l'oreille, il entend des pas, Eva se montre à travers les arbres.

— Je suis extrêmement pensif et chagrin ce soir, dis-je.

Et, par sympathie, elle ne répond rien.

— J'aime trois choses, dis-je alors. J'aime un rêve d'amour que j'ai fait une fois, je t'aime, toi, et j'aime ce coin de la terre.

— Et qu'aimes-tu le plus ?

— Le rêve.

Le silence retombe. Ésope reconnaît Eva, il met la tête de côté et la regarde. Je murmure :

— J'ai vu une jeune fille sur la route aujourd'hui, elle allait bras dessus, bras dessous avec son amoureux. La jeune fille m'indiqua des yeux et eut grand difficulté à s'empêcher de rire, quand je passai devant eux.

— De quoi riait-elle ?

— Je ne sais pas. Elle riait sans doute de moi. Pourquoi demandes-tu cela ?

— La connaissais-tu ?

— Oui. Je l'ai saluée.

— Et ne t'a-t-elle pas reconnu ?

— Non, elle a fait comme si elle ne me connaissait pas… Mais pourquoi es-tu là à me questionner ? C'est vilain de ta part. Tu n'arriveras pas à me faire dire son nom.

Pause.

De nouveau je murmure :

— De quoi riait-elle ? C'est une coquette ; mais de quoi riait-elle ? Au nom du Christ Jésus, que lui ai-je donc fait ?

Eva répond :

— C’était vilain de sa part de rire de toi.

— Non, ce n’était pas vilain de sa part ! crié-je. Il ne faut pas que tu la blâmes, elle ne fait rien de vilain, c’était parfait de sa part de rire de moi. Tais-toi, par le diable, et laisse-moi en paix, entends-tu !

Et, terrifiée. Eva me laisse en paix. Je la regarde et, au même moment, je regrette mes paroles dures, je tombe à ses genoux et me tords les mains.

— Rentre chez toi, Eva. C’est toi que j’aime le plus ; comment pourrais-je aimer un rêve ? Ce n’était qu’une plaisanterie, c’est toi que j’aime. Mais retourne chez toi maintenant, j’irai te voir demain ; rappelle-toi, je suis tien, ne va pas l’oublier. Bonne nuit.

Et Eva retourne chez elle.

La troisième nuit de fer, une nuit dans la plus extrême tension. Si seulement il y avait un peu de gelée ! Au lieu de gelée, une chaleur stagnante après le soleil de la journée, la nuit était comme un marais tiède. J’allumai ma flambée…

— Eva, il peut y avoir parfois une certaine jouissance à être traîné par les cheveux. Tant l’esprit d’un homme peut être gâté. On peut être traîné par les cheveux à la descente des vallées et à la grimpée des montagnes et si quelqu’un demande : « Que se passe-t-il donc ? » on peut alors répondre, tout à fait ravi : « Je suis traîné par les cheveux ! » Et si l’on demande : « Mais ne dois-je pas te secourir, te délivrer ? » alors on répond : « Non ». Et si l’on demande : « Mais peux-tu le supporter ? » alors on répond : « Oui, je le supporte, car j’aime la main qui me traîne… » Sais-tu, Eva, ce que c’est que d’espérer.

— Oui, je le crois.

— Vois-tu, Eva, espérer, c'est quelque chose d'étrange, oui, quelque chose de très singulier. On peut marcher un matin par un chemin et espérer rencontrer sur ce chemin une personne qui vous est chère. Et rencontre-t-on cette personne ? Non. Pourquoi non ? Parce que la personne est occupée ce matin-là et qu'elle est tout autre part… J'ai fait connaissance dans la montagne d'un vieux Lapon aveugle. Durant cinquante-huit ans il n'avait rien vu et il avait maintenant plus de soixante-dix ans. Il lui semblait qu'il voyait de mieux en mieux, de jour en jour, cela faisait des progrès réguliers, lui semblait-il. Si rien ne survenait, il pourrait de nouveau apercevoir le soleil d'ici quelques années. Il avait des cheveux encore noirs, mais ses yeux étaient tout blancs. Quand nous étions assis ensemble à fumer dans sa tente de peau de renne, il racontait tout ce qu'il avait vu, avant d'être aveugle. Il était rude et sain, dénué de sentiment, inusable, et il gardait son espoir. Quand je dus partir, il m'accompagna dehors et commença à indiquer du doigt plusieurs directions différentes. « Voici le sud, dit-il, et voilà le nord. Tu vas d'abord dans cette direction et quand tu es arrivé un bout de chemin plus bas dans la montagne, tu tournes dans cette direction, dit-il. – Parfaitement ! » répondis-je. Alors le Lapon eut un rire satisfait et dit : « Tu vois, je ne savais pas cela il y a une pièce de cinquante-quatre ans, je vois donc mieux maintenant qu'alors, cela fait constamment des progrès. » Alors, il se baissa et rentra en rampant dans sa tente, la sempiternelle tente de peau de renne, son foyer sur cette terre. Et de nouveau il s'assit devant son feu comme auparavant, plein de l'espoir que d'ici quelques années il pourrait au moins apercevoir le soleil… Eva, c'est extrêmement curieux, l'espoir. Moi, par exemple, en ce moment, je nourris l'espoir

d'oublier la personne que je n'ai pas rencontrée ce matin sur la route.

— Tu parles d'une manière si étrange.

— C'est la troisième nuit de fer. Je te promets, Eva, de devenir un autre homme demain. Laisse-moi seul maintenant. Tu ne me reconnaîtras pas demain quand je viendrai, je rirai et t'embrasserai, ma charmante amie. Pense, il ne me reste plus que cette nuit et je deviendrai un autre homme, dans quelques heures, je serai un autre homme. Bonne nuit, Eva.

— Bonne nuit.

Je m'étends plus près de mon feu et considère les flammes. Une pomme de sapin tombe de la branche, une branche sèche ou une autre tombe aussi, la nuit est comme un abîme illimité. Je ferme les yeux.

Après une heure, mes sens commencent à se balancer suivant un rythme déterminé, je résonne à l'unisson dans le grand silence, à l'unisson. Je regarde le croissant de la lune, il se tient dans le ciel comme une coquille blanche et j'éprouve pour lui un sentiment de tendresse. Je sens que je rougis. C'est la lune ! dis-je, silencieusement et passionnément, c'est la lune ! Et mon cœur bat vers elle, dans une légère palpitation. Cela dure quelques minutes. Il vente un peu, un vent étranger me parvient, une pression d'air singulière. Qu'est-ce ? Je regarde autour de moi et ne vois personne. Le vent m'appelle et mon âme s'incline, consentante, vers cet appel, et je me sens enlevé, arraché de ma cohésion, attiré sur une poitrine invisible, mes yeux s'embuent, je frissonne… Dieu est quelque part dans le voisinage et me regarde. Cela dure encore quelques minutes. Je tourne la tête,

l'étrange pression d'air disparaît et je vois quelque chose, comme le dos d'un esprit, qui chemine sans bruit à travers la forêt…

Je lutte un court moment contre un lourd étourdissement, ces émotions m'avaient harassé. Je me sens mortellement las, et je m'endors.

Quand je m'éveillai, la nuit était passée. Ah ! j'avais été durant un long temps dans un état lamentable, plein de fièvre, m'attendant à succomber à une maladie ou à une autre. Souvent les choses étaient pour moi sens dessus dessous, je voyais tout avec des yeux rouges d'inflammation, une profonde mélancolie me dominait.

Maintenant c'était passé.

XXVII

C'est l'automne. L'été est passé, il a disparu tout aussi vite qu'il était venu ; oh ! comme il a passé vite ! Maintenant ce sont de froides journées, je chasse, pêche et chante des chansons dans la forêt. Et il y a des jours avec une brume épaisse qui flotte de la mer jusqu'ici et endigue tout de ténèbres. Par un tel jour il arriva quelque chose.

Je m'égarai, dans mes pérégrinations, jusque dans les bois de l'annexe paroissiale et arrivai à la maison du docteur. Il y avait là des invités, les jeunes dames avec qui je m'étais trouvé précédemment, de la jeunesse dansante, de vraies folles pouliches.

Un roulement de voiture approcha et s'arrêta devant la clôture du jardin ; c'était Edvarda qui était dans la voiture. Elle tressaillit en me voyant. Adieu ! dis-je, à la dérobée. Mais le docteur me retint. Au commencement ma présence pesait à Edvarda, elle baissait les yeux quand je disais quelque chose ; par la suite elle me toléra et m'adressa même quelques questions. Elle était étonnamment pâle, le brouillard se posait gris et froid sur son visage. Elle ne descendit pas de voiture.

— Je viens en mission, dit-elle en riant. Je viens du chef-lieu de la paroisse, où je n'ai trouvé personne de vous ; on m'a dit que vous étiez ici. J'ai fait des heures de voiture pour vous trouver. Nous donnons une petite réunion demain soir… l'occasion en est que le baron doit partir la semaine prochaine… et j'ai été chargée de vous inviter tous. Et puis, nous danserons. C'est demain soir.

Tous s'inclinèrent et remercièrent.

À moi elle dit en outre :

— Ne nous faites pas faux bond, vous serez gentil. N'envoyez pas au dernier moment un billet d'excuse… Elle n'avait dit cela à aucun des autres. Peu après elle partit.

Je fus si ému de cette amabilité inattendue que je me retirai un moment à l'écart, pour savourer ma joie. Là-dessus je pris congé du docteur et de ses invités et me mis en route pour rentrer chez moi. Comme elle m'était clémente ! Comme elle m'était clémente ! Que puis-je faire pour elle en retour ? Mes mains devinrent molles, un froid suave me lancina les poignets. Grand Dieu ! me voilà chancelant et abattu de joie, pensai-je, je suis incapable de fermer les poings, et les larmes me viennent aux yeux, de désarroi ; quel remède y a-t-il à cela ?… Ce ne fut que tard dans la soirée que j'arrivai chez moi. Je passai par les quais et demandai à un pêcheur si le bateau-courrier viendrait avant demain soir. Oh ! non, le bateau-courrier devait venir un jour de la semaine prochaine. Je montai en hâte à la hutte et me mis à inspecter mon meilleur costume. Je le brossai et le mis en état, il avait attrapé des accrocs à plusieurs endroits, et je pleurais en reprisant les trous.

Quand j'eus terminé je m'étendis sur la couchette. Ce repos dure un moment, une idée me vient, je saute sur pieds et demeure accablé, au milieu de la pièce. Tout cela est encore un stratagème ! murmuré-je. Je n'aurais pas été invité si je ne m'étais pas trouvé présent par hasard au moment où l'on invitait les autres. Et par-dessus le marché, elle m'avait donné l'avertissement le plus clair de ne pas venir, d'envoyer un billet d'excuse…

Je ne dormis pas de toute la nuit et, quand vint le matin, j'allai dans la forêt, glacé, harassé de ma veille et fiévreux. Ohé ! voilà qu'on prépare une réunion à Sirilund ! Et après ? Je n'irai pas et n'enverrai pas d'excuse. M. Mack est un homme extrêmement réfléchi, il donne cette fête pour le baron ; mais moi, je ne m'y rendrai pas, comprenez-vous bien ?…

Le brouillard s'étendait épais sur vallées et montagnes, un givre moite se posait sur mes vêtements et les alourdissait, mon visage était froid et mouillé. Par moments seulement un coup de vent survenait qui secouait les brouillards dormants et les faisait monter et descendre, monter et descendre.

L'après-midi s'avançait, l'obscurité se fit, le brouillard déroba tout à mes yeux et je n'avais aucun repère solaire sur quoi me guider. Je tournaillai pendant des heures durant mon voyage de retour ; mais je n'avais rien qui me pressât, je me trompai de direction avec la plus grande tranquillité et arrivai dans des endroits inconnus de la forêt. Finalement je pose mon fusil contre un tronc d'arbre et consulte ma boussole. Je repère exactement mon chemin et me remets à marcher. Il peut être huit ou neuf heures.

Alors il arriva quelque chose.

Après une demi-heure j'entends de la musique à travers le brouillard, quelques minutes plus tard je reconnais l'endroit, je suis juste devant le bâtiment principal de Sirilund. Ma boussole m'avait-elle, par une fausse déclinaison, conduit précisément à l'endroit que je voulais fuir ? Une voix connue m'appelle, c'est la voix du docteur. Peu après on m'introduit.

Ah ! le canon de mon fusil avait peut-être influencé la boussole et l'avait déroutée. Cela m'est aussi arrivé une fois depuis, cette année. Je ne sais pas ce que je dois croire. Peut-être aussi était-ce la destinée.

XXVIII

J'eus toute la soirée, l'impression amère que je n'aurais pas dû venir à cette réunion. Mon arrivée passa presque complètement inaperçue, tant ils étaient tous occupés les uns des autres. Edvarda me souhaita tout juste la bienvenue. Je me mis à boire sec, parce que je comprenais qu'on me traitait en trouble-fête et cependant je ne me retirai pas. M. Mack souriait sans cesse et montrait son visage le plus agréable, il portait un habit et avait belle mine. Il était tantôt ici, tantôt là, dans les différentes pièces, se mêlait à cette cinquantaine d'invités, dansait une danse par-ci par-là, plaisantait et riait. Des secrets étaient aux aguets dans ses yeux.

Un vacarme de musique et de voix résonnait par toute la maison. Cinq des pièces étaient occupées par les invités et l'on dansait en outre dans la grande salle. Quand j'arrivai, on venait de dîner. Des servantes affairées couraient de-ci de-là avec des verres et des vins, des cafetières de cuivre étincelantes, des cigares, des pipes, des gâteaux et des fruits. On n'avait rien épargné. Les lustres des pièces étaient garnis de bougies d'une grosseur insolite, qu'on avait coulées pour la circonstance ; en outre les nouvelles lampes à pétrole étaient allumées.

Eva aidait à la cuisine, je l'entrevis en passant. Dire qu'Eva aussi était là !

Le baron était l'objet d'une grande attention, bien qu'il fût tranquille et modeste et ne se mît pas en avant. Lui aussi portait un habit, les pans en étaient pitoyablement fripés, d'avoir séjourné dans la malle. Il s'entretenait fréquemment

avec Edvarda, la suivait des yeux, trinquait avec elle et l'appelait « Mademoiselle », tout comme les filles du doyen et du médecin de district. J'éprouvais pour lui une aversion persistante et pouvais à peine jeter les yeux sur lui sans me détourner avec une sotte et triste grimace. Quand il m'adressait la parole je répondais brièvement et serrais les lèvres aussitôt après.

Il me revient certain souvenir de cette soirée. J'étais en conversation avec une jeune fille, une blondine, quand je lui dis quelque chose ou lui racontai une histoire qui la fit rire. L'histoire n'était guère remarquable, mais peut-être, dans mon état d'ivresse, la racontai-je d'une manière plus amusante que je ne me le rappelle maintenant, en tout cas cela m'est sorti de la mémoire. Bref, quand je me retournai, Edvarda était derrière moi. Elle me lança un regard approbateur.

Par la suite, je remarquai qu'elle entraînait la blondine avec elle pour tâcher de savoir ce que j'avais dit. Je ne saurais dire à quel degré le regard d'Edvarda me fit du bien, vu que j'avais erré toute la soirée, de pièce en pièce, quelque peu mis à l'écart ; je me sentis aussitôt d'humeur plus claire, à partir de ce moment je causai avec plusieurs personnes et fus amusant. Autant que je sache, je ne me rendis coupable d'aucune bévue…

Je me tenais dehors sur le perron. Eva vint de l'une des pièces, apportant différentes choses. Elle me vit, sortit sur le perron, passa sa main sur les miennes en une caresse rapide, sur quoi elle sourit et rentra. Aucun de nous n'avait parlé. Quand je voulus la suivre et rentrer, Edvarda était dans la galerie et me regardait. Elle me regardait en plein visage. Elle non plus ne dit rien. J'entrai dans la salle.

— Pensez, le lieutenant Glahn s'amuse à donner des rendez-vous à la domesticité sur le perron, dit soudain Edvarda, tout haut.

Elle était debout à la porte. Il y eut plusieurs personnes qui entendirent ce qu'elle disait. Elle riait, comme si elle avait plaisanté, mais son visage était très pâle.

À cela je ne répondis rien, je marmonnai seulement :

— C'était un hasard, elle sortait simplement, nous nous sommes rencontrés dans la galerie…

Un moment passa, peut-être une heure. Une dame reçut un verre renversé sur sa robe. Dès qu'Edvarda le vit, elle cria :

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est naturellement Glahn qui a fait cela.

Ce n'était pas moi qui l'avais fait, j'étais dans un autre coin de la salle quand l'accident était arrivé. À partir de ce moment, je recommençai à boire passablement sec et me tins près de la porte pour ne pas gêner les danseurs.

Le baron continuait à rassembler les dames autour de lui, il déplorait que ses collections fussent déjà emballées, si bien qu'il ne pouvait en montrer aucune, ni cette grappe d'algues de la mer Blanche, ni l'argile des îlots de Kor, ni de très intéressantes formations rocheuses du fond de la mer.

Les dames jetaient à la dérobée des regards curieux vers ses boutons de chemise, ces couronnes à cinq pointes qui, ainsi, signifiaient : baron. Cependant, le docteur n'avait aucun succès, même son spirituel juron : « Mort et torture ! » ne faisait plus aucun effet. Mais quand Edvarda parlait, il était toujours sur la brèche, corrigeait de nouveau son lan-

gage, la collait avec de petites chicanes, la rabaissait avec une tranquille supériorité.

Elle dit :

— … jusqu'à ce que je franchisse la Vallée de la Mort.

Et le docteur demanda :

— Franchir quoi ?

— La Vallée de la Mort. N'est-ce pas la Vallée de la Mort, que cela s'appelle ?

— J'ai entendu parler du fleuve de la Mort. C'est sans doute cela que vous voulez dire.

Plus tard elle parlait de faire garder une chose comme un…

— Dragon, souffla le docteur.

— C'est cela. Comme un dragon, répondit-elle.

Mais le docteur dit :

— Remerciez-moi de vous avoir sauvée. Je suis sûr que vous alliez dire : Argus.

Le baron remonta les sourcils et lui jeta un regard étonné à travers ses épaisses lunettes. Il n'avait peut-être jamais entendu de telles inepties. Mais le docteur ne fit semblant de rien. Que lui importait le baron !

Je me tiens toujours à la porte. On danse follement dans la salle. Je réussis à mettre une conversation en train avec l'institutrice du presbytère. Nous parlions de la guerre, de la situation en Crimée, des événements de France, de Napoléon III empereur, de la protection qu'il accordait aux Turcs ;

la jeune dame avait lu les journaux cet été et pouvait me raconter des nouvelles. Finalement nous nous asseyons sur un sofa et causons.

Edvarda vient à passer, elle s'arrête devant nous. Tout à coup elle dit :

— Que Monsieur le lieutenant m'excuse de l'avoir surpris sur le perron. Je ne le ferai plus jamais.

Elle rit, maintenant aussi, sans lever les yeux sur moi.

— Demoiselle Edvarda, veuillez cesser, dis-je.

Elle m'avait parlé à la troisième personne, ce n'était pas dans une bonne intention et sa mine était malveillante. Je pensai au docteur et haussai les épaules dédaigneusement comme il l'aurait fait. Edvarda dit :

— Mais pourquoi Monsieur le lieutenant ne va-t-il pas dans la cuisine ? Eva y est. Je trouve qu'il devrait se tenir par là.

Après quoi, elle me regarda haineusement.

Je n'avais pas fréquenté beaucoup les soirées, mais, dans les quelques rares où je m'étais trouvé, je n'avais jamais encore entendu pareil ton. Je dis :

— N'êtes-vous pas, vous aussi, assez exposée à être mal comprise, Demoiselle Edvarda ?

— Ah ! comment cela ? Oh ! cela peut bien être ; mais comment cela ?

— Vous parlez parfois si inconsidérément. Par exemple, maintenant, il m'a semblé que vous me renvoyiez à la cuisine

et, naturellement, c’est un malentendu. Car je sais fort bien que nous n’aviez pas l’intention d’être insolente.

Elle s’éloigne de nous de quelques pas. Je pouvais voir à son attitude qu’elle pensait tout le temps à ce que j’avais dit. Elle tourne sur ses talons et revient, elle dit d’une voix entrecoupée :

— Ce n’était pas du tout un malentendu, Monsieur le lieutenant a bien entendu, je l’ai renvoyé à la cuisine.

— Non, mais Edvarda ! s’écrie l’institutrice, effrayée.

Et je me remis à parler de la guerre et de la situation en Crimée ; mais ma pensée était bien loin de là. Je n’étais plus ivre, j’étais seulement tout à fait bouleversé, le sol se dérobait sous moi et, comme mainte malheureuse fois déjà, je perdis de nouveau mon équilibre. Je me lève du sofa et veux sortir. Le docteur m’arrête :

— À cet instant je viens d’entendre votre panégyrique, dit-il.

— Mon panégyrique ? Par qui ?

— Par Edvarda. Elle se tient encore là-bas dans le coin et vous regarde avec des yeux incandescents. Je ne l’oublierai jamais, ses yeux avaient une expression complètement énamourée et elle a dit très haut qu’elle vous admirait.

— C’est bien, répondis-je, en riant… Ah ! je n’avais plus une idée claire dans la tête.

J’allai vers le baron, me penchai vers son oreille, comme si je voulais lui dire quelque chose tout bas, et quand je fus arrivé assez près je lui crachai dans l’oreille. Il se leva d’un

bond et me regarda fixement d'un air idiot, effaré de ma conduite. Par la suite je vis qu'il rapportait à Edvarda ce qui s'était passé et qu'elle en était affligée.

Elle pensait sans doute à son soulier que j'avais jeté à l'eau, aux tasses et aux verres que j'avais eu le malheur de casser, à toutes les autres infractions au bon ton que j'avais commises ; tout cela revivait certainement encore une fois dans sa mémoire. J'eus honte, c'en était fini de moi ; où que je pusse me tourner, je rencontrais des regards anxieux et étonnés, et je m'esquivai de Sirilund sans prendre congé et sans remercier.

XXIX

Le baron doit partir ; fort bien ! Je vais charger mon fusil et monter dans la montagne pour tirer un grand salut en son honneur et en l'honneur d'Edvarda. Je veux miner un trou profond dans un rocher et faire voler une montagne en éclats en son honneur et en l'honneur d'Edvarda. Et un gros bloc de rocher déroulera au flanc de la montagne et s'abîmera puissamment dans la mer quand son navire passera. Je connais une place, une ravine dans la montagne, où des pierres ont déjà déroulé et fait un chemin net jusqu'à la mer. Loin en dessous se trouve un hangar à bateaux.

— Deux tarières à mine ! dis-je au forgeron.

Et le forgeron aiguise deux tarières à mine…

On a mis Eva à faire les charrois aller et retour entre le moulin et le quai, avec un des chevaux de M. Mack. Elle doit faire le travail d'un gars et transporter des sacs de grain et de farine. Je la rencontre et elle a un air magnifique avec son visage frais. Grand Dieu ! comme son sourire flamboie tendrement. Chaque soir je la rencontrais.

— Tu as l'air de n'avoir aucun souci, Eva, mon aimée.

— Tu m'appelles ton aimée. Je suis une femme illettrée, mais je te serai fidèle. Je veux t'être fidèle, quand je devrais en mourir. M. Mack devient plus sévère de jour en jour, mais je n'y pense pas ; il enrage, mais je ne lui réponds pas. Il m'a saisie par le bras et il est devenu gris de rage. J'ai un seul souci.

— Et quel est ce souci ?

— M. Mack te menace. Il me dit : « Ah ! ah ! c'est le lieutenant que tu as en tête ! » Je réponds : Oui, je lui appartiens. Alors il dit : « Bon, attends un peu, j'arriverai bien à le faire partir. » Il a dit cela hier.

— Cela ne signifie rien : laisse-le menacer… Eva, puis-je voir si tes pieds sont encore aussi menus ? Ferme les yeux et laisse-moi voir !

Elle se jette à mon cou, les yeux fermés. Un frisson la parcourt. Je la porte dans la forêt. Le cheval reste là à attendre.

XXX

Je suis assis dans la montagne et creuse ma mine. Autour de moi, l'air d'automne est clair comme du cristal, les coups sur ma tarière retentissent égaux et rythmés, Ésope me regarde avec des yeux étonnés. Un torrent de contentement traverse de temps à autre ma poitrine ; personne ne sait que je suis ici dans la montagne déserte.

Maintenant les oiseaux migrateurs sont partis ; bon voyage ! Et bienvenue au retour ! Les mésanges et les charbonnières et l'une ou l'autre fauvette d'hiver vivent seules dans les pierrières et les broussailles ; pip-pip ! Tout est si étrangement changé, le bouleau nain saigne rouge contre les pierres grises, une campanule par-ci et un épilobe par-là se dressent hors de la bruyère et se balancent et murmurent à mi-voix un chant ; chut ! Mais par-dessus le tout plane un harle pêcheur, le cou tendu, gagnant le cœur des montagnes.

Et le soir vient, je place mes tarières et mon marteau sous une pierre et je me repose. Tout sommeille, la lune émerge au nord, les montagnes projettent des ombres gigantesques. C'est pleine lune, elle a l'air d'une île incandescente, elle a l'air d'une ronde énigme de cuivre que je contourne et dont je m'étonne. Ésope se lève, il est inquiet.

Que veux-tu, Ésope ? En ce qui me concerne, je suis las de mon chagrin, je veux l'oublier, le noyer. Je t'ordonne de rester tranquille, Ésope, je ne veux pas d'inquiétude. Eva demande : « Penses-tu de temps en temps à moi ? » Je ré-

ponds : « Toujours à toi. » Eva demande encore : « Et cela te cause-t-il de la joie de penser à moi ? » Je réponds : « Une joie continuelle, jamais rien d'autre que de la joie. » Alors Eva dit : « Tes cheveux grisonnent. » Et je réponds : « Oui, ils commencent à grisonner. » Mais Eva demande : « Ils grisonnent à cause d'une chose à laquelle tu penses ? » Et à cela je réponds : « Peut-être. » Finalement Eva dit : « Alors tu ne penses pas seulement à moi… » Ésope, coucher tranquille, je veux plutôt te raconter autre chose…

Mais Ésope se lève et flaire, intrigué, du côté de la vallée, il aboie et me tire par mes vêtements. Quand enfin je me lève et le suis, il ne peut pas partir assez vite. Une rougeur se montre au ciel au-dessus de la forêt, j'accélère le pas, à mes yeux apparaît une flambée, un énorme brasier. Je m'arrête, regarde, les yeux fixes, fais quelques pas et regarde… Ma hutte est en feu.

XXXI

L'incendie était l'œuvre de M. Mack, je pénétrai ce mystère dès le premier moment. Je perdis mes peaux de bêtes et mes ailes d'oiseaux, je perdis mon aigle empaillé ; tout brûla. Et puis après ? Je couchai deux nuits à la belle étoile sans aller à Sirilund demander abri, finalement je louai une cabane de pêcheur abandonnée sur les quais et la calfeutrai avec de la mousse séchée. Je dormis sur une brassée de parisette apportée de la montagne. De nouveau j'étais à l'abri.

Edvarda m'envoya un messager et me fit dire qu'elle avait appris mon sinistre et m'offrait au nom de son père une chambre à Sirilund. Edvarda touchée ? Edvarda magnanime ? Je n'envoyai pas de réponse. Dieu merci, je n'étais plus sans abri, et cela me procura une joie orgueilleuse de ne pas répondre à l'offre d'Edvarda. Je la rencontrai sur la route avec le baron, ils marchaient bras dessus, bras dessous, je les regardai tous deux en plein visage et saluai en passant. Edvarda s'arrêta et demanda :

— Vous ne voulez pas demeurer chez nous, Monsieur le lieutenant ?

— J'ai déjà ma nouvelle habitation toute prête, répondis-je, et je m'arrêtai, moi aussi.

Elle me regarda, sa poitrine palpitait fortement.

— Vous n'auriez pas subi de mauvais traitements chez nous non plus, dit-elle.

Un merci remua mon cœur, mais je n'étais en état de rien dire.

Le baron s'éloigna à petits pas.

— Vous ne voulez peut-être plus jamais me voir ? demande-t-elle.

— Je vous remercie, Demoiselle Edvarda, de m'avoir offert un abri, quand ma hutte a brûlé, dis-je. C'était d'autant plus noble que cela n'a pas dû se faire avec le consentement de votre père… Et je la remerciai, la tête découverte, de sa proposition.

— Au nom de Dieu, ne voulez-vous plus jamais me voir, Glahn ? dit-elle tout à coup.

Le baron appela.

— Le baron appelle, dis-je, et de nouveau j'ôtai ma casquette et fis un profond salut.

Et j'allai dans la montagne à ma mine. Rien, rien ne me ferait plus perdre contenance. Je rencontrai Eva : « Tiens, tu peux voir, criai-je, M. Mack ne peut pas me chasser. Il a incendié ma hutte et j'ai déjà une autre hutte… » Elle portait un pinceau et un seau de goudron, « Eh ! quoi, Eva ? »

M. Mack avait fait renverser un bateau dans le hangar au pied de la montagne et avait commandé à Eva de le goudronner. Il surveillait tous ses pas, il fallait obéir.

— Mais pourquoi justement dans le hangar ? Pourquoi pas au quai ?

M. Mack en avait ordonné ainsi…

Eva, Eva, mon aimée, on a fait de toi une esclave, et tu ne te plains pas. Voici que tu souris de nouveau et la vie pétille à travers ton sourire, toute esclave que tu es.

Quand j'arrivai à ma mine, une surprise m'y accueillit. Je vis que quelqu'un était venu sur les lieux, j'examinai les traces dans le gravier et reconnus les empreintes des longs souliers pointus de M. Mack. Que vient-il flairer par ici ? pensai-je, et je regardai autour de moi, il n'y avait personne en vue. Aucun soupçon ne s'éveilla en moi.

Et je me mis à taper sur ma tarière sans pressentir quel mal je faisais.

XXXII

Le bateau-courrier vint, il m'apportait mon uniforme et il devait prendre à son bord le baron et toutes ces caisses de coquillages et de variétés d'algues. Maintenant il chargeait des tonneaux de hareng et d'huile de poisson à quai. Il devait partir vers le soir.

Je prends mon fusil et une forte charge de poudre dans ses deux canons. Quand j'eus fait cela je m'approuvai moi-même d'un signe de tête. Je vais dans la montagne et bourre aussi ma mine de poudre et, de nouveau, je hoche la tête approbativement. Maintenant tout était préparé. Je me mis à attendre. J'attendis des heures. J'entendais tout le temps virer et dévirer le treuil du vapeur à quai. Il commençait déjà à faire brun. Enfin un coup de sifflet se fait entendre, la cargaison est chargée, le bateau part. J'ai encore quelques minutes à attendre. La lune n'était pas levée et je guettais comme un insensé à travers le soir brunissant.

Quand l'extrême pointe de la proue surgit derrière l'îlot, j'allumai ma mèche et me retirai vivement. Une minute se passe. Subitement on entend une détonation, une colonne de pierres plates jaillit en l'air, la montagne tremble et le rocher dévale en grondant vers l'abîme. Le bruit se répercute tout autour dans les montagnes. Je saisis mon fusil et lâche un des coups ; l'écho répond maintes et maintes fois. Après un moment je tire aussi mon second coup ; mon salut fit vibrer l'air et l'écho en jeta le bruit au loin par le vaste monde, c'était comme si toutes les montagnes s'étaient concertées pour pousser des cris en l'honneur du navire en partance. Il

se passe un court moment, l'air s'apaise, l'écho se tait dans toutes les montagnes et de nouveau la terre s'étend silencieuse. Le navire disparaît dans le crépuscule.

Je tremble encore d'une étrange tension, je prends mes tarières et mon fusil sous le bras et me mets à descendre au flanc de la montagne en fléchissant les genoux. Je pris le plus court chemin, suivant de l'œil la trace fumante que mon éboulement avait laissée après lui. Ésope marche en secouant tout le temps la tête et en éternuant à cause de l'odeur de roussi.

Quand j'arrivai en bas au hangar, une vision m'y accueillit qui me jeta dans la plus violente émotion : un bateau gisait, broyé par le bloc de roche précipité, et Eva, Eva gisait à côté de lui, mise en pièces, écharpée par la violence du choc, méconnaissable, le flanc et le ventre déchirés du haut en bas. Eva était morte sur le coup.

XXXIII

Qu'ai-je de plus à écrire ? Je ne tirai pas un coup de fusil durant plusieurs jours, je n'avais pas de vivres et je ne mangeais pas non plus, je restais assis dans mon hangar. Eva fut conduite à l'église dans le bateau de M. Mack, son bateau à cabine peint en blanc, je pris le chemin de terre et rejoignis le cortège près de la tombe…

Eva est morte. Te rappelles-tu sa petite tête de fillette avec des cheveux comme ceux d'une nonne ? Elle venait sans bruit, déposait son fardeau et souriait. Et as-tu vu comme ce sourire pétillait de vie ? Tais-toi, Ésope, je me rappelle une étrange légende, cela remonte à quatre âges d'homme, au temps d'Iseline, quand Stamer était prêtre.

Une jeune fille était prisonnière dans une tour murée. Elle aimait un seigneur. Pourquoi ? Demande au vent et aux étoiles, demande au dieu de la Vie ; car personne d'autre ne sait ces choses. Et le seigneur était son ami et son amant ; mais le temps passa et un beau jour il en vit une autre et son âme fut détournée.

Comme un jouvenceau il avait aimé son amie. Il l'appelait souvent sa bénédiction et sa colombe, et elle avait une poitrine ardente et palpitante. Il dit : « Donne-moi ton cœur ! » Ainsi fit-elle. Il disait : « Oserai-je te faire une prière, bien-aimée ? » Et elle répondait avec ivresse : « Oui. » Elle lui donna tout et il ne la remercia même pas.

Quant à l'autre, il l'aima comme aime un esclave, comme un fou et comme un mendiant. Pourquoi ? Demande

à la poussière du chemin et aux feuilles qui tombent ; demande au dieu énigmatique de la Vie, car personne d'autre ne sait ces choses. Elle ne lui donna rien, non, elle ne lui donna rien et pourtant il la remercia. Elle dit : « Donne-moi ta paix et ta raison ! » Et il n'eut qu'un chagrin, c'est qu'elle ne lui demandât pas sa vie.

Et son amie fut enfermée dans la tour…

— Que fais-tu, jeune fille, assise et souriante ?

— Je pense à quelque chose, dix ans en arrière. C'est alors que je le rencontrai.

— Tu te le rappelles encore ?

— Je me le rappelle encore.

Et le temps passe…

— Que fais-tu, jeune fille ? Et pourquoi es-tu là assise et souriante ?

— Je brode son nom sur une nappe.

— Le nom de qui ? Est-le le nom de celui qui t'enferma ?

— Oui, celui que je rencontrai il y a vingt ans.

— Tu te le rappelles encore ?

— Je me le rappelle comme autrefois.

Et le temps passe…

— Que fais-tu, prisonnière ?

— Je vieillis et n'y vois plus à broder, je gratte la chaux du mur. Avec cette chaux je pétris une cruche pour lui en guise de cadeau, un petit cadeau pour lui.

— De qui parles-tu ?

— De mon amant, celui qui m'enferma dans la tour.

— C'est cela qui te fait sourire, qu'il t'enferma dans la tour ?

— Je pense à ce qu'il dira. « Voyez, voyez, dira-t-il, mon amie m'a envoyé une petite cruche, elle ne m'a pas oublié pendant trente années. »

Et le temps passe…

— Eh ! quoi, prisonnière, tu restes assise sans rien faire et tu souris ?

— Je vieillis, je vieillis, mes yeux sont aveugles, je ne fais plus que penser.

— À celui que tu rencontras voici quarante ans ?

— À celui que je rencontrai quand j'étais jeune. Peut-être y a-t-il quarante ans de cela.

— Mais ne sais-tu donc pas qu'il est mort… Tu pâlis, vieille, tu ne réponds pas, tes lèvres sont blanches, tu ne respires plus…

Voilà quelle était l'étrange légende de la fille dans la tour. Attends un peu, Ésope, j'oubliais quelque chose : un jour elle entendit la voix de son amant dans la cour, et elle tomba à genoux et rougit. Elle avait alors quarante ans…

Je t'ensevelis, Eva, et d'humilité, je baise le sable sur ta tombe. Un souvenir dense et rose glisse à travers mon âme quand je pense à toi ; je suis comme inondé de bénédiction quand je me rappelle ton sourire. Tu donnais tout, tu donnas tout, et cela ne te coûta aucun effort, car tu étais l'enfant

enivrée de la Vie même. Mais d'autres, qui épargnent chichement jusqu'à leur regard, peuvent avoir toute ma pensée. Pourquoi ? Demande aux douze mois de l'année, demande aux navires sur l'Océan, demande au dieu indéchiffrable du cœur humain…

XXXIV

Un homme dit :

— Vous ne tirez plus ? Ésope aboie sur une piste dans la forêt, il chasse un lièvre.

Je dis :

— Va le tirer pour moi.

Quelques jours passèrent, M. Mack vint me trouver, il avait les yeux creux, son visage était cendreux. Je pensai : En est-il ainsi que je puis deviner les hommes, ou bien n'en est-il rien ? Je ne le sais pas moi-même.

M. Mack parla de l'éboulement, de la catastrophe. C'était un accident, un déplorable hasard, je n'en étais nullement coupable.

Je dis :

— S'il y avait quelqu'un qui voulait à tout prix nous séparer, Eva et moi, il est arrivé à ses fins. Que Dieu le maudisse !

M. Mack loucha vers moi soupçonneusement. Il marmonna quelque chose touchant le bel enterrement, on n'avait rien épargné.

Je restai coi, admirant sa grande habileté.

— Il ne voulut accepter aucune indemnité pour le bateau que mon éboulement avait broyé.

— Si, dis-je. Ne voulez-vous vraiment pas vous faire payer la barque et le seau de goudron, le pinceau ?

— Non, cher Monsieur le lieutenant, répondit-il, comment pouvez-vous penser cela !… Et il me regarda avec des yeux pleins de haine.

Durant trois semaines je ne vis pas Edvarda. Si, une fois, je la rencontrai à la boutique où j'étais allé pour acheter du pain ; elle était de l'autre côté du comptoir et fourrageait dans des étoffes. En dehors d'elle, seuls les deux commis étaient présents.

Je saluai à haute voix, elle leva les yeux, mais ne répondit pas. Une idée me vint, je ne voulais pas demander du pain en sa présence, je me tournai vers les commis et demandai de la poudre et du petit plomb. Pendant que l'on pesait ces denrées, je ne quittai pas Edvarda des yeux.

Une robe grise, beaucoup trop petite, dont les boutonnières étaient usées ; sa poitrine plate palpitait fortement. Comme elle avait poussé cet été ! Son front pensait, ses sourcils bizarrement arqués étaient dans son visage comme deux énigmes, tous ses mouvements étaient devenus plus « mûrs ». Je regardai ses mains, l'expression des longs doigts effilés me causa une violente impression et me fit tressaillir. Elle continuait à fourrager dans les étoffes.

Je restais là, souhaitant qu'Ésope courût de l'autre côté du comptoir, vers elle, et la reconnût, je l'aurais instantanément rappelé et me serais excusé : alors qu'aurait-elle répondu ?

— S'il vous plaît, dit le commis.

Je payai, pris mes paquets et saluai de nouveau. Edvarda leva les yeux, mais ne répondit pas, cette fois non plus.

C'est bien, pensai-je, elle est peut-être déjà fiancée au baron. Et je partis sans pain.

Une fois arrivé dehors, je jetai un regard vers la fenêtre. Personne ne me suivait des yeux.

XXXV

Puis, une nuit, la neige vint et il commença à faire frais dans ma cabane. Il y avait un âtre où je faisais cuire ma nourriture, mais le bois brûlait mal et il venait de l'air de toutes les cloisons, bien que je les eusse calfeutrées du mieux que je pusse. L'automne était passé et les jours devenaient courts. La première neige fondit encore au soleil et de nouveau la campagne fut nue ; mais les nuits étaient froides et l'eau gelait. Et toutes les herbes et tous les insectes mouraient.

Un calme mystérieux s'étendit sur les êtres humains, ils rêvassaient et se taisaient, leurs yeux attendaient l'hiver. Aucun appel ne venait plus de la place à sécher le poisson et le port était tranquille, tout s'acheminait vers la nuit boréale, la nuit éternelle durant laquelle le soleil dormirait dans l'Océan.

Sourds, sourds, résonnaient les coups de rame d'une barque solitaire.

Une jeune fille arriva, ramant.

— Où as-tu été, ma fille ?

— Nulle part.

— Nulle part ? Écoute, je te reconnais, je t'ai rencontrée cet été.

Elle accosta, débarqua et amarra la barque.

— Tu étais bergère, tu tricotais un bas, je t'ai rencontrée une nuit.

Une petite rougeur monte à ses joues et elle rit avec embarras.

— Ma petite fille de la lande, entre dans la cabane et laisse-moi te regarder. D'ailleurs tu t'appelles Henriette.

Mais elle passe devant moi sans mot dire. L'automne, l'hiver l'avaient saisie. Déjà ses sens dormaient.

Déjà le soleil était descendu dans l'Océan.

XXXVI

Et je mis mon uniforme pour la première fois et je descendis à Sirilund. Mon cœur battait.

Je me rappelais tout depuis le premier jour, quand Edvarda s'était précipitée vers moi et m'avait embrassé à la vue de tous ; maintenant elle m'avait ballotté de-ci de-là durant plusieurs mois et m'avait fait grisonner les cheveux. Ma propre faute ? Ah ! mon étoile m'avait égaré. Je pensai : Comme elle se délectera, si je me jette à ses genoux et lui dis le secret de mon cœur, aujourd'hui ! Elle m'offrira une chaise et fera servir du vin et, juste au moment où elle portera le verre à ses lèvres pour boire avec moi, elle dira : « Monsieur le lieutenant, je vous remercie du moment que nous avons passé ensemble, je ne l'oublierai jamais ! » Mais si je deviens joyeux et conçois un peu d'espoir, elle fera seulement semblant de boire et reposera son verre intact. Et elle ne me cachera pas qu'elle ne fait que semblant de boire, elle me le montrera expressément. Voilà comment elle est.

Bon, bientôt sonnera la dernière heure !

Et tandis que je descendais la route, je pensais encore : Mon uniforme fera son effet sur elle, les galons en sont neufs et beaux, le sabre cliquettera sur le plancher. Une joie nerveuse ruissela en moi et je murmurai à part moi : qui sait ce qui peut arriver encore ! Je relevai la tête et étendis la main. Plus d'humilité, de l'honneur dans la vie ! Peu m'importait comment cela se passerait, je ne ferais plus aucune avance. Excusez-moi de ne pas demander votre main, belle Demoiselle…

M. Mack sortit à ma rencontre dans la cour, les yeux encore plus creux, le teint encore plus cendreux.

— Partir ? Ah ! bah ! Du reste vous n'avez guère eu d'agrément, ces derniers temps, hein ? Votre hutte a brûlé… Et M. Mack sourit.

Ce fut tout à coup comme si je voyais devant moi l'homme le plus intelligent de la terre.

— Entrez, Monsieur le lieutenant, Edvarda est là. Eh bien, adieu, adieu ! Nous nous retrouverons d'ailleurs sans doute sur le quai, quand le bateau partira… Il s'éloigna, la tête penchée, réfléchissant et sifflotant.

Edvarda était assise au salon, elle lisait. Quand j'entrai elle resta un moment ébahie de mon uniforme, elle me regarda de côté, à la manière d'un oiseau, et même elle rougit. Elle ouvrit la bouche.

— Je viens faire mes adieux, parvins-je enfin à dire.

Elle se leva tout d'une pièce et je vis que mes paroles faisaient une certaine impression sur elle.

— Glahn, devez-vous partir ? Maintenant ?

— Aussitôt que le bateau viendra… Je saisis sa main, ses deux mains, un ravissement absurde s'empare de moi, je m'écrie : Edvarda ! et la dévore des yeux.

Et au même moment, elle devient froide, froide et rétive. Tout en elle me faisait opposition, elle se redressa. Je me trouvais devant elle comme un mendiant, je lâchai ses mains et la laissai aller. Je me rappelle qu'à partir de ce moment je demeurai à répéter machinalement : Edvarda ! Edvarda ! plusieurs fois, sans y réfléchir, et quand elle demanda : « Eh

bien ? Que vouliez-vous dire ? » je ne lui donnai aucune explication.

— Dire que vous allez déjà partir ! répéta-t-elle. Et qui viendra l'année prochaine ?

— Un autre, répondis-je. On rebâtira sans doute la hutte.

Pause. Déjà elle reprenait son livre.

— Je déplore que mon père ne soit pas là, dit-elle. Mais je le saluerai de votre part.

À cela je ne répondis pas. Je m'avançai, lui pris la main encore une fois et dis :

— Alors, adieu, Edvarda.

— Adieu, répondit-elle.

J'ouvris la porte et fis mine de partir. Déjà elle était assise, son livre à la main, et elle lisait, elle lisait réellement et tournait les pages. Aucune impression, mon adieu n'avait fait aucune impression sur elle.

Je toussai.

Elle se retourna et dit, surprise :

— N'êtes-vous pas parti ? J'avais cru vous voir partir.

Dieu seul sait, mais sa surprise était trop grande, elle avait omis de se surveiller et avait exagéré son étonnement, et la pensée me vint que peut-être elle avait su tout le temps que j'étais derrière elle.

— Maintenant, je vais partir, dis-je.

Alors elle se leva et vint à moi.

— J’aimerais avoir un souvenir de vous, puisque vous partez, dit-elle. J’avais pensé à vous demander quelque chose, mais c’est sans doute trop. Voulez-vous me donner Ésope ?

Je ne réfléchis pas, mais répondis : « Oui. »

— Alors, peut-être voudrez-vous me l’amener demain, dit-elle.

Je m’en allai.

Je levai les yeux vers la fenêtre. Personne.

Maintenant tout était fini…

La dernière nuit dans la cabane. Je rêvassais, je comptais les heures ; quand vint le matin, je préparai mon dernier repas. C’était une froide journée.

Pourquoi m’avait-elle prié de lui amener moi-même le chien ? Voulait-elle causer avec moi, me dire quelque chose, pour la dernière fois ? Je n’avais plus rien à attendre. Et comment traiterait-elle Ésope ? Ésope, Ésope, elle va te tourmenter ! À cause de moi elle te fouettera, peut-être aussi te caressera-t-elle, mais en tout cas elle te fouettera à tort et à raison et te pervertira complètement…

J’appelai Ésope, le flattai, mis ma tête contre la sienne et saisis mon fusil. Ésope commençait déjà à aboyer de joie, croyant que nous allions à la chasse. Je mis de nouveau ma tête contre la sienne, appuyai le canon du fusil contre la nuque d’Ésope et tirai la gâchette.

Je louai un homme pour porter à Edvarda le cadavre d’Ésope.

XXXVII

Le bateau devait partir vers la fin de l'après-midi.

Je descendis au quai, mon bagage était déjà embarqué. M Mack me serra la main et me réconforta par l'assurance que j'aurais beau temps, un temps agréable, lui-même ne verrait pas d'inconvénient à faire un petit voyage avec un pareil temps. Le docteur arriva, Edvarda l'accompagnait ; je sentis que mes genoux commençaient à trembler.

— Nous voulions vous voir bien embarqué, dit le docteur.

Et je remerciai.

Edvarda me regarda en plein visage et dit :

— Je dois remercier le lieutenant de son chien.

Elle pinçait les lèvres, elles étaient blanches. Cette fois encore elle m'avait parlé à la troisième personne.

— Quand part le bateau ? demanda le docteur à un homme.

— Dans une demi-heure.

Je ne dis rien.

Edvarda se tournait de côté et d'autre, surexcitée.

— Docteur, ne rentrons-nous pas à la maison ? demanda-t-elle. J'ai fait ce qui était ma mission.

— Vous avez rempli votre mission, dit le docteur.

Elle rit humiliée de ses perpétuelles rectifications, et répondit :

— Oui, n'est-ce pas à peu près ce que j'ai dit ?

— Non, répondit-il d'un ton bref.

Je le regardai. Le petit homme se tenait là, froid et ferme ; il avait conçu un plan et le suivrait jusqu'au bout. Et si néanmoins il perdait ? Alors il ne le montrerait tout de même pas, jamais son visage ne se contractait.

Le crépuscule tombait.

— Alors, adieu, dis-je. Et merci de chaque journée.

Edvarda me regarda sans mot dire. Puis elle tourna la tête et tint les yeux fixés sur le bateau.

Je descendis dans le canot. Edvarda était encore debout sur le quai. Quand je fus arrivé à bord, le docteur me cria : « Adieu ! » Je regardai vers la terre, au même moment Edvarda se détourna et s'éloigna du quai, hâtivement, dans la direction de la maison, avec le docteur loin derrière elle. Ceci fut la dernière chose que je vis d'elle.

Une vague de mélancolie glissa à travers mon cœur…

Le vapeur se mit en route ; je voyais encore l'enseigne de M. Mack : DÉPÔT DE SEL ET TONNEAUX VIDES. Mais bientôt elle s'effaça. La lune et les étoiles apparurent, les montagnes surgirent tout autour, et je vis les forêts sans fin. Ici se trouve le moulin, là, là était ma hutte qui a brûlé ; la haute pierre grise reste solitaire sur le terrain calciné par l'incendie. Iseline, Eva…

La nuit boréale s'élargit par-dessus montagnes et vallées.

XXXVIII

J'ai écrit ceci pour abréger le temps. Cela m'a amusé de me reporter en mémoire à cet été dans le Nordland, alors que maintes fois je comptais les heures mais que le temps s'envolait néanmoins. Tout est changé, les jours ne veulent plus passer.

J'ai encore maint joyeux moment, mais le temps ne bouge pas, et je ne peux pas comprendre qu'il reste si immobile. J'ai pris mon congé de l'armée et je suis libre comme un prince, tout est bien, je vois du monde, je fais des promenades en voiture ; de temps à autre je ferme un œil et j'écris sur le ciel avec mon index, je chatouille la lune sous le menton et il me semble qu'elle rit, qu'elle rit aux éclats, de joie burlesque d'être chatouillée sous le menton. Tout me sourit. Je fais sauter un bouchon et convoque quelques joyeux mortels.

En ce qui concerne Edvarda, je ne pense pas à elle.

Pourquoi ne l'aurais-je pas complètement oubliée durant ce long temps ? J'ai de l'honneur dans ma vie. Quelqu'un me demande-t-il si j'ai des chagrins, alors je réponds carrément : Non, je n'ai pas de chagrins…

Cora est couchée à mes pieds et me regarde. Autrefois c'était Ésope, mais maintenant c'est Cora qui est couchée là et me regarde. La pendule tictaque sur la cheminée, devant mes fenêtres ouvertes gronde le bruit de la ville. On frappe à la porte et le facteur me tend une lettre. La lettre porte une couronne. Je sais de qui elle vient, je le comprends aussitôt,

ou bien peut-être l'ai-je rêvé dans une nuit d'insomnie. Mais, dans la lettre, il n'y a rien d'écrit, elle ne renferme que deux plumes vertes d'oiseau sauvage.

Une terreur glaciale me traverse, j'ai froid. Deux plumes vertes ! me dis-je à moi-même. Bah ! qu'y puis-je faire ? Mais pourquoi ai-je froid ? Tiens, c'est ce maudit courant d'air qui vient de ces fenêtres-là.

Et je ferme les fenêtres.

Voici deux plumes d'oiseau sauvage ! continué-je à penser, il me semble que je devrais les reconnaître, elles me rappellent une petite plaisanterie là-haut dans le Nordland, tel petit événement parmi maints autres événements ; c'est amusant de revoir ces deux plumes. Et il me semble tout à coup voir un visage et entendre une voix, et la voix dit : « S'il plaît à Monsieur le lieutenant, voici ses plumes d'oiseau sauvage ! »

« Ses » plumes…

Cora, il faut rester tranquille, tu entends, si tu bouges, je t'assomme ! Le temps est chaud, il fait une chaleur insupportable ; à quoi pensais-je en fermant les fenêtres ! Rouvrez les fenêtres, ouvrez la porte toute grande, par ici, joyeux mortels, entrez ! Hé, commissionnaire ! Va faire des courses pour moi et me chercher beaucoup de monde…

Et le jour passe, mais le temps ne bouge pas.

Voilà, j'ai écrit ceci pour mon seul plaisir et je me suis amusé du mieux que j'ai pu. Aucun souci ne me presse, je me languis seulement vers ailleurs ; où, je ne le sais pas, mais très loin, peut-être en Afrique, aux Indes. Car j'appartiens aux forêts et à la solitude.

La mort de Glahn

Un document de 1861

I

La famille Glahn peut bien continuer à insérer des annonces dans les journaux au sujet de la disparition du lieutenant Thomas Glahn, mais il ne reviendra jamais. Il est mort, et même je sais comment il est mort.

S'il me faut l'avouer, cela ne m'étonne pas non plus que sa famille persévère dans ses investigations ; car Thomas Glahn était, de bien des manières, un homme extraordinaire et même un homme très aimé. Je l'avoue pour faire preuve d'équité, et ce, bien que Glahn soit encore pour mon âme un ennemi et que son souvenir éveille ma haine. Il avait un air magnifique, il était plein de jeunesse et séduisant dans toute sa manière d'être. Quand il vous regardait avec son ardent regard de bête sauvage, on sentait bien son pouvoir, même moi je le sentais. Une dame, paraît-il, aurait dit de lui : « Quand il me regarde, je suis perdue ; sous son regard j'éprouve une émotion comme s'il me touchait. »

Mais Thomas Glahn avait ses défauts et je n'ai pas l'intention de les dissimuler, puisque je le hais. Il pouvait, à certains moments, être puéril comme un enfant, tant il avait de bonhomie, et peut-être était-ce pour cela qu'il enchantait à tel point les femmes, Dieu seul le sait. Il pouvait bavarder avec les femmes et rire de leur babil insignifiant, c'est par là qu'il faisait impression sur elles. D'un homme de la ville, très corpulent, il dit un jour qu'il avait l'air de marcher avec de la graisse dans le fond de son pantalon et il riait lui-même de cette plaisanterie, alors que moi j'en aurais eu honte. Une fois par la suite, après que nous en fûmes venus à habiter en-

semble, il montra aussi sa puérilité d'une manière manifeste : mon hôtesse entra chez moi un matin et demanda ce que je désirais pour mon déjeuner, et dans ma précipitation j'en vins à répondre : « Une œuf et un tranche de pain. » Thomas Glahn était justement dans ma chambre – il demeurait dans la mansarde au-dessus, juste sous le toit – et il se mit à rire enfantinement de mon innocent lapsus et à s'en gausser. « Une œuf et un tranche de pain ! » répétait-il sans cesse jusqu'au moment où je lui jetai un regard étonné pour le faire cesser.

Peut-être me rappellerai-je encore de lui plusieurs traits ridicules par la suite, et dans ce cas, je veux les mettre aussi par écrit et ne pas l'épargner, puisqu'il est encore mon ennemi. Pourquoi serais-je magnanime ? Mais je concéderai qu'il ne disait de bêtises que lorsqu'il était ivre et, dans les deux cas rapportés plus haut, il était extrêmement ivre. Mais n'est-ce pas en soi une grande faute d'être ivre ?

Quand je le rencontrai dans l'automne de 1859, c'était un homme de trente-deux ans, nous étions tous deux du même âge. Il avait alors toute sa barbe. Il portait des chemises de chasse en laine qui étaient décolletées à l'excès et même il lui arrivait d'omettre de boutonner le dernier bouton du haut. Son cou me parut, pour commencer, être extraordinairement beau, mais, petit à petit, il se fit de moi un ennemi mortel et alors je ne trouvai pas que son cou fût plus beau que le mien, et pourtant je ne l'exhibais pas aussi largement. Je le rencontrai pour la première fois sur un bateau fluvial : je me rendais à la chasse au même endroit que lui, et nous décidâmes aussitôt de voyager de compagnie dans l'intérieur du pays, en char à bœufs, quand le chemin de fer ne pourrait plus nous mener plus loin. J'évite avec soin de nommer l'endroit où nous nous rendions pour ne mettre personne sur

la piste ; mais la famille Glahn peut, en toute tranquillité, cesser de publier des annonces au sujet de son parent ; car il est mort, dans cet endroit où nous nous rendions et que je ne veux pas nommer.

J'avais d'ailleurs entendu parler de Thomas Glahn avant de le rencontrer, son nom ne m'était pas inconnu. J'avais entendu dire qu'il avait été en relations avec une jeune Nordlandaise de bonne famille et qu'il l'avait compromise d'une manière ou de l'autre, sur quoi elle avait rompu avec lui. Il avait juré, dans son sot orgueil, de s'en venger sur lui-même, ce en quoi la dame l'avait tranquillement laissé faire à sa guise, cela ne la concernant pas. Ce n'est qu'à dater de ce moment que le nom de Thomas Glahn devint réellement connu, il perdit toute retenue, se mit à boire follement, fit scandale sur scandale et quitta l'armée. C'était aussi une singulière manière de se venger d'un refus !

Il circulait aussi une autre version de ses relations avec la jeune dame ; il ne l'aurait pas le moindrement compromise, mais la famille de la jeune personne l'aurait jeté à la porte, et elle-même y aurait contribué, après qu'un comte suédois, dont je ne veux pas nommer le nom, eut demandé sa main. Mais j'attache une moindre créance à cette version et tiens la première pour plus véridique, parce que je hais Thomas Glahn et le crois capable du pire. Mais, quoi qu'il en pût être, lui-même ne parlait jamais de cette liaison avec la dame haut placée et je ne l'interrogeai pas non plus à ce sujet. En quoi cela me regardait-il ?

Pendant que nous étions sur le bateau fluvial, je ne me rappelle pas que nous ayons causé de grand-chose d'autre que du petit village où nous nous rendions et où aucun de nous n'avait été auparavant.

— Il doit y avoir là une sorte d'hôtel, dit Glahn, en regardant la carte. Si nous avons de la chance, nous pourrons arriver à y habiter ; l'hôtesse est une vieille *halfbreed* anglaise, à ce qu'on m'a raconté. Le chef indigène demeure à la villa voisine, il aurait de nombreuses femmes, certaines n'ont que dix ans.

Or, je ne savais pas si le chef avait de nombreuses femmes et s'il y avait un hôtel dans la ville, aussi ne dis-je rien ; mais Glahn sourit et je trouvai que son sourire était beau.

J'oubliais du reste de noter qu'on ne pouvait aucunement qualifier Glahn d'homme parfait, bien qu'il eût un air si magnifique. Il racontait lui-même qu'il avait au pied gauche une ancienne blessure, un coup de fusil, et que cette blessure était pleine de rhumatisme à n'importe quel changement de temps.

II

Une semaine plus tard nous étions installés dans la grande cabane qui portait le nom d'hôtel, chez la vieille *half-breed* anglaise. Ah ! quel hôtel ! Les murs étaient de terre avec un peu de bois et ce bois était rongé par les fourmis blanches qui grouillaient alentour de tous les côtés. J'habitais une pièce à côté du salon, avec une fenêtre de verre vert donnant sur la rue, un carreau unique qui n'était pas très clair, et Glahn avait choisi un trou minuscule au-dessus de-moi, au grenier, où il y avait aussi un carreau de vitre sur la rue, mais où il faisait beaucoup plus sombre et beaucoup plus mauvais à habiter. Chez lui le soleil chauffait à blanc le toit de chaume et dégageait nuit et jour dans sa chambre une chaleur presque intolérable, ajoutez à cela que ce n'était pas, tant s'en faut, un escalier, mais une misérable échelle à quatre marches qui conduisait chez lui. Que pouvais-je y faire ? Je donnai le choix à Glahn, je dis :

— Il y a deux chambres, une en bas et une en haut, choisissez !

Et Glahn visita les deux chambres et choisit celle du haut, peut-être pour me donner la meilleure : mais ne lui en fus-je pas reconnaissant, peut-être ? Je ne lui dois rien.

Tant que dura la pire chaleur, nous négligeâmes la chasse et nous tînmes tranquilles à la cabane ; car la chaleur était excessivement dure. La nuit nous couchions avec une moustiquaire autour de la couchette à cause des insectes ; mais il arrivait néanmoins que des chauves-souris aveugles vinssent donner dans nos moustiquaires, de leur vol silen-

cieux et rageur, et les déchirer ; cela arriva à Glahn beaucoup plus souvent que de raison, parce qu'il lui fallait avoir constamment une lucarne ouverte dans le toit à cause de la chaleur ; mais à moi cela n'arriva pas. Dans la journée, nous restions étendus sur des nattes devant notre cabane, nous fumions et observions la vie autour des autres cabanes. Les indigènes étaient des gens bruns aux lèvres épaisses, tous avec des anneaux dans les oreilles et des yeux bruns, morts ; ils étaient presque nus avec seulement une bande de cotonnade ou une tresse de feuillage à la ceinture ; en outre, les femmes portaient aussi une courte jupe de cotonnade pour se protéger. Tous les enfants étaient nus comme des vers, nuit et jour, avec de gros ventres proéminents qui luisaient d'huile.

— Les femmes sont trop grasses, dit Glahn.

Et moi aussi je trouvais que les femmes étaient trop grasses et peut-être ne fut-ce pas non plus Glahn, mais moi-même, qui eus le premier cette pensée ; mais je ne me disputerai pas avec lui sur ce sujet et lui en laisse volontiers l'honneur. D'ailleurs, les femmes n'étaient pas toutes laides, bien que leurs visages fussent gras et bouffis ; j'avais rencontré une jeune fille en ville, une jeune demi-Tamoule avec de longs cheveux et des dents blanches comme neige, elle était la plus belle de toutes. Je butai contre elle un soir au coin d'une rizière, elle était couchée sur le ventre dans l'herbe haute et gigotait, les jambes en l'air. Elle pouvait parler avec moi et nous causâmes aussi, tant que je voulus ; il faisait presque matin quand nous nous séparâmes et elle ne rentra pas directement chez elle mais fit comme si elle avait passé la nuit dans la ville voisine. Ce soir-là, Glahn était assis au beau milieu de la ville, devant une petite cabane, avec deux jeunes filles, qui étaient très jeunes, peut-être pas plus que

juste dix ans. Il était assis et batifolait avec elles et buvait de la bière de riz ; chacun son goût.

Une couple de jours après nous allâmes à la chasse. Nous passâmes devant des vergers de thé, des rizières et des prairies, nous laissâmes la ville derrière nous et marchâmes dans la direction du fleuve, nous arrivâmes dans des forêts d'arbres étrangers et étranges : bambous, manguiers, tamariniers, tecks et avicennies, plantes oléagineuses et plantes à gomme. Ah ! Dieu sait quelles sortes d'arbres c'étaient, aucun de nous ne s'y entendait guère. Mais dans le fleuve il n'y avait pas beaucoup d'eau et il continua à y avoir peu d'eau jusqu'à la saison des pluies. Nous tirâmes des pigeons ramiers, des poules sauvages, et nous vîmes deux panthères sur la fin de l'après-midi ; des perroquets aussi volèrent au-dessus de nos têtes. Glahn tirait avec une terrible sûreté, il ne manquait jamais, mais c'était aussi parce que son fusil était meilleur que le mien, moi aussi je tirais maintes fois avec une terrible sûreté. Je ne m'en vantais jamais, mais Glahn disait souvent : je pique celui-ci à la queue, je gratte celui-là sur la tête ; il disait cela avant de presser sur la gâchette et, quand l'oiseau tombait, il l'avait parfaitement atteint à la queue ou à la tête. Quand nous tombâmes sur les deux panthères, Glahn voulait absolument les chasser aussi avec son fusil de chasse mais je le fis renoncer à ce projet, parce qu'il commençait à faire sombre et qu'il ne nous restait plus que quelques cartouches. Il fit aussi étalage de ce qu'il avait montré du courage en voulant tirer des panthères avec du petit plomb.

— Cela m'agace de ne pas avoir tiré malgré tout, me dit-il. Pourquoi êtes-vous si diablement prudent ? Voulez-vous vivre longtemps ?

— Cela me réjouit que vous me trouviez plus raisonnable que vous-même, répondis-je.

— Allons, ne nous fâchons pas pour si peu, dit-il alors.

Ce furent ses paroles et non les miennes ; s'il avait voulu se fâcher avec moi, libre à lui. J'avais commencé à éprouver de l'aversion pour lui à cause de sa conduite frivole et de ses allures de séducteur. La veille au soir j'étais venu tout tranquillement avec Maggie, la Tamoule, qui était mon amie, et nous étions tous deux d'excellente humeur. Glahn est assis devant la cabane et nous salue et nous sourit, quand nous passons, mais c'était la première fois que Maggie le voyait et elle m'interrogea avec curiosité à son sujet. Il avait fait une telle impression sur elle que nous nous séparâmes et allâmes chacun de notre côté, elle ne m'accompagna pas chez moi.

Quand je lui en parlai, Glahn voulut tourner la chose en plaisanterie comme si cela n'avait aucune importance. Mais, moi, je ne l'oubliai pas. Ce n'était d'ailleurs pas à moi que s'adressaient son rire et son sourire quand nous étions passés devant la cabane, c'était à Maggie.

— Qu'est-ce que c'est qu'elle mâche, tout le temps ? me demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, répondis-je ; elle mâche, n'est-ce pas pour ça qu'elle a des dents !

Et ce n'était d'ailleurs pas une nouvelle pour moi, que Maggie mâchât constamment quelque chose, je m'en étais aperçu depuis longtemps. Mais ce n'était pas du bétel qu'elle mâchait, car ses dents étaient parfaitement blanches, par contre elle avait l'habitude de mâcher toutes autres choses, de les fourrer dans sa bouche et de les mâcher comme si c'était quelque chose de bon. Ce pouvait être n'importe quoi,

des pièces de monnaie, des bouts de papier, des plumes d'oiseau, mais elle les mâchait. En tout cas ce n'était pas une raison pour la rabaisser alors qu'elle était, malgré cela, la plus belle fille du village ; mais Glahn était envieux de moi, c'était la chose.

Le soir, nous redevînmes bons amis, Maggie et moi, et nous ne vîmes pas trace de Glahn.

III

Une semaine se passa donc, nous allions chaque jour à la chasse et tirions une quantité de gibier. Un matin, juste comme nous entrions dans la forêt, Glahn me saisit par le bras et murmura : « Arrêtez ! » Au même moment il met son rifle en joue et fait feu. C'était un jeune léopard qu'il avait tiré. J'aurais pu, moi aussi, le tirer, mais Glahn s'était réservé cet honneur et avait tiré le premier. « Comme il va encore plastronner ! » pensai-je. Nous nous approchâmes du fauve mort, il était mort sur le coup, le flanc gauche déchiré, et la balle était restée dans le dos.

Je n'aime pas qu'on me prenne par le bras, aussi dis-je :

— Ce coup-là, j'aurais pu le faire aussi.

Glahn me regarda.

Je dis encore :

— Vous ne croyez peut-être pas que j'aurais pu le faire ?

Glahn ne répond pas cette fois non plus. Au lieu de quoi il montre encore sa puérilité en tirant de nouveau le léopard mort, cette fois dans la tête. Je le regarde, comme tombé des nues.

— Oui, dit-il en guise d'explication, je ne peux pas avouer publiquement avoir atteint un léopard dans le flanc.

C'en était trop pour sa vanité d'avoir fait un coup si vulgaire, il voulait toujours être le premier. Comme il était ex-

travagant ! Mais ce n'était pas mon affaire, je ne le trahirais pas.

Le soir, quand nous rentrâmes à la ville avec le léopard mort, bon nombre des indigènes vinrent à notre rencontre pour le considérer. Du reste, Glahn dit simplement que nous l'avions tiré le matin et n'en fit pas autrement étalage. Maggie vint aussi sur les lieux.

— Qui l'a tiré ? demanda-t-elle.

Et Glahn répondit :

— Tu le vois bien, deux blessures, nous l'avons tiré ce matin, comme nous sortions… Et il retourna la bête et montra à Maggie les deux blessures, tant dans le flanc que dans la tête… C'est ici qu'elle est entrée ma balle, dit-il, et il montra la blessure dans le flanc parce que, dans son extravagance, il voulait me laisser l'honneur d'avoir atteint la tête. Je ne daignais pas rectifier et ne le fis pas non plus. Ensuite Glahn se mit à régaler les indigènes de bière de riz et même en distribua une quantité à qui voulait boire.

— Ils l'ont tiré tous les deux, dit Maggie, à part soi, et cependant elle regardait Glahn tout le temps.

Je l'entraînai à l'écart et dis :

— Pourquoi le regardes-tu tout le temps ? Est-ce que, moi aussi, je ne suis pas tout près de toi ?

— Si, répondit-elle. Et, écoute : Je viendrai ce soir.

Ce fut le jour suivant que Glahn reçut cette lettre. Il vint en effet une lettre pour lui, par exprès, de la station fluviale, et elle avait fait un détour de cent quatre-vingts miles. La lettre était écrite d'une main de femme et je pensais à part

moi qu'elle était peut-être de son ancienne amie, la dame haut placée. Glahn rit nerveusement après l'avoir lue et donna au messager une bank-note en supplément pour l'avoir apportée. Mais cela ne dura pas longtemps avant qu'il devînt silencieux et sombre et ne fît plus rien d'autre que de regarder fixement droit devant lui. Le soir, il but et s'enivra avec un vieux nain d'indigène et son fils, et il m'embrassa, moi aussi, et voulut absolument m'entraîner à boire avec lui.

— Vous êtes bien aimable ce soir, dis-je.

Alors il rit très haut et dit :

— Nous voilà tous deux ici au cœur de l'Inde, à tirer du gibier, hein ? N'est-ce pas affreusement comique ? À la santé de tous les royaumes et pays du monde, à la santé de toutes les belles femmes, mariées et non mariées, ici et au loin ! Hoho ! Figurez-vous un homme, et une femme lui demande sa main, une femme mariée !

Une comtesse ! dis-je ironiquement. Je dis cela très ironiquement et ça lui fit mal. Il rechigna comme un chien, parce que ça lui faisait mal. Puis il fronça tout à coup le front et commença à cligner des yeux et à réfléchir profondément s'il n'en aurait pas trop dit, tant il faisait de cérémonies pour ce bout de secret. Mais au même moment toute une bande de gamins accoururent vers notre cabane, avec des appels et des cris : « Les tigres, ohoï ! les tigres ! » Un enfant avait été happé par un tigre presque contre le village, dans une jungle entre la ville et le fleuve.

C'en fut assez pour Glahn, qui était ivre et avait l'âme déchirée, il saisit son rifle et bondit en un clin d'œil vers la jungle ; il n'avait même pas son chapeau. Mais pourquoi prenait-il son rifle au lieu de son fusil de chasse, s'il était

vraiment si courageux ? Il lui fallait traverser le fleuve à gué ce qui n'était pas sans danger, mais à vrai dire, le fleuve était du reste presque à sec jusqu'à la saison des pluies ; un moment après j'entendis deux coups de feu et immédiatement après un troisième coup. « Trois coups pour une seule bête ! pensai-je : un lion aurait fait la culbute avec deux coups, et ceci n'est pourtant qu'un tigre ! » Mais même ces trois coups ne furent d'aucune utilité, l'enfant était malgré tout mortellement déchiré et à demi dévoré quand Glahn était arrivé ; s'il n'avait pas été aussi ivre, il n'aurait pas non plus fait de tentative pour le sauver.

Il passa la nuit à faire bombance dans la cabane voisine de la nôtre avec une veuve et ses deux filles. Dieu sait avec laquelle d'entre elles.

Deux jours durant Glahn ne dégrisa pas un seul moment et il avait aussi trouvé maints camarades avec qui boire. Il m'invita en vain à prendre part à la ripaille, il ne surveillait plus ses paroles et me reprocha d'être jaloux de lui.

— Votre jalousie vous aveugle, dit-il.

Ma jalousie ! Moi, jaloux de lui !

— Savez-vous bien, dis-je, jaloux de vous ! Et pourquoi serais-je jaloux de vous ?

— Non, non, alors vous n'êtes pas jaloux de moi, répondit-il. J'ai d'ailleurs salué Maggie ce soir, elle chiquait comme d'habitude.

Je me mordis les lèvres pour ne pas répondre et m'en allai.

IV

Nous recommençâmes à aller à la chasse, Glahn sentait qu'il avait eu des torts envers moi et m'en demanda pardon.

— Du reste tout cela m'ennuie lamentablement, dit-il, je souhaiterais qu'un jour vous manquiez votre coup et que vous me logiez une balle dans la gorge.

C'était peut-être de nouveau la lettre de la comtesse qui couvait à petit feu dans sa mémoire, et je répondis :

— Comme on fait son lit, on se couche.

Il devenait plus sombre et plus taciturne de jour en jour, il ne buvait plus et finit même par ne plus dire une parole, ses joues se creusaient.

Un jour j'entendis soudain jacasser et rire devant ma fenêtre, je regardai dehors ; Glahn avait retrouvé sa mine joyeuse et était en train de causer à haute voix avec Maggie. Il mettait en œuvre tous ses artifices de charmeur. Maggie venait sans doute d'arriver tout droit de chez elle et Glahn l'avait épiée. Ils n'hésitèrent même pas à se rejoindre droit devant mon carreau.

Je sentis un tremblement dans tous mes membres, et j'armai le chien de mon rifle, mais le rabattis. Je sortis sur la place, pris Maggie par le bras et nous partîmes sans rien dire vers la ville : Glahn disparut aussitôt dans la cabane.

— Pourquoi recommences-tu à causer avec lui ? demandai-je à Maggie.

Elle ne répondit pas.

J’étais désespéré jusqu’à la mort, mon cœur battait si fort que je pouvais à peine respirer. Jamais encore je n’avais vu Maggie si belle, je n’avais jamais vu une fille de pure race blanche aussi belle, c’est pourquoi j’oubliai qu’elle était tamoule et oubliai tout à cause d’elle.

— Réponds-moi, dis-je, pourquoi causes-tu avec lui ?

— Il me plaît mieux, répondit-elle.

— Il te plaît mieux que moi ?

— Oui.

Ah ! il lui plaisait mieux ! Et pourtant je pouvais bien me mesurer avec lui. N’avais-je pas toujours été bienveillant avec elle, ne lui avais-je pas donné de l’argent et des cadeaux. Et lui, qu’avait-il fait ?

— Il se moque de toi, il dit que tu chiques, dis-je.

Elle ne comprenait pas cela et je le lui expliquai mieux : elle avait l’habitude de toujours fourrer tout dans sa bouche et de le mâcher et Glahn se moquait d’elle à cause de cela. Cela lui fit plus d’impression que tout ce que je dis d’autre.

— Écoute, Maggie, continuai-je, tu dois être à moi pour toujours ; ne le veux-tu pas ? J’y ai réfléchi, tu m’accompagneras quand je partirai d’ici, je me marierai avec toi, entends-tu, et nous partirons dans mon pays pour y demeurer. Tu veux bien ?

Et ceci aussi lui fit impression, Maggie s’anima et causa beaucoup avec moi durant la promenade. Elle ne nomma Glahn qu’une seule fois, elle demanda :

— Glahn sera-t-il avec nous, quand nous partirons ?

— Non, répondis-je, il ne viendra pas. En es-tu chagrinée ?

— Non, non, répondit-elle, j'en suis contente.

Elle n'en dit pas davantage au sujet de Glahn et je me sentis tranquillisé. Et quand je l'en priai, Maggie vint aussi avec moi à la maison.

Quand elle me quitta, quelques heures plus tard, je grimpai à l'échelle qui menait à la chambre de Glahn et frappai à la mince porte de roseaux. Il était chez lui. Je dis :

— Je viens pour vous dire que nous ne devrions peut-être pas aller à la chasse demain.

— Pourquoi pas ? demanda Glahn.

— Parce que je ne répondrais pas de moi : je pourrais manquer mon coup et vous envoyer une balle dans la gorge.

Glahn ne répondit pas et je redescendis. Après cet avertissement il n'oserait sans doute pas aller à la chasse le lendemain ; mais pourquoi aussi avait-il attiré Maggie sous ma fenêtre et badiné avec elle à haute voix ? Pourquoi ne retournait-il pas dans son pays, si vraiment la lettre le rappelait ? Au lieu de cela, il allait souvent, les dents serrées, et criait à tous les vents : « Jamais ! Jamais ! Je me ferais plutôt couper en morceaux ! »

Mais, le matin après le soir où je lui avais donné cet avertissement, Glahn se présenta néanmoins devant mon lit et cria :

— Debout, debout, camarade ! Il fait un temps délicieux, il faut que nous tirions quelque chose. Du reste, c'était idiot, ce que vous avez dit hier soir.

Il n'était pas même plus de quatre heures, mais je me levai aussitôt et me préparai à aller avec lui, puisqu'il méprisait mon avertissement. Je chargeai mon fusil avant de sortir en m'arrangeant pour laisser Glahn me regarder faire. Au surplus, le temps n'était pas délicieux, comme il l'avait dit, il pleuvait et, par là, il me narguait encore davantage. Mais je ne fis semblant de rien et l'accompagnai en silence.

Toute la journée nous errâmes par les bois, chacun avec nos propres pensées. Nous ne tuâmes rien, nous manquâmes un gibier après l'autre, parce que nous pensions à autre chose qu'à la chasse. Vers midi, Glahn se mit à marcher un peu en avant de moi, comme s'il voulait me donner une meilleure occasion de faire de lui ce que je voudrais. Il marchait juste devant la bouche de mon fusil, mais je supportai aussi cette nargue. Nous revînmes à la maison le soir sans qu'il se fût rien passé. Je pensai : Peut-être que maintenant il prendra garde et laissera Maggie tranquille.

« Cela a été le jour le plus long de ma vie », dit Glahn, le soir, comme nous étions debout près de la cabane.

Il ne fut rien dit de plus entre nous.

Les jours suivants, il fut de l'humeur la plus noire, sans doute toujours à cause de la même lettre. « Je n'y tiens absolument plus, non, je n'y tiens plus ! » disait-il par moments la nuit : nous l'entendions à travers toute la cabane. Sa mauvaise humeur alla même si loin qu'il ne répondait même pas aux plus affables questions de notre hôtesse et il gémissait même en dormant. « Il en a lourd sur la conscience ! pensai-

je, mais pourquoi, au nom du ciel, ne retourne-t-il pas dans son pays ? » Son orgueil le lui défendait sans doute, il ne voulait pas être celui qui revient, du moment qu'il avait été éconduit une fois.

Je rencontrais Maggie chaque soir, et Glahn ne causait plus avec elle. Je remarquai qu'elle avait cessé de chiquer, elle ne chiquait plus du tout, je m'en réjouis et pensai : « Elle ne chique plus, c'est un défaut de moins, et je l'aime encore deux fois plus ! » Un jour elle demanda après Glahn, elle questionna avec grande circonspection. N'était-il pas bien portant ? Était-il parti ?

— S'il n'est pas mort ou parti, répondis-je, il est sans doute couché à la maison. Cela m'est indifférent. Il n'y a plus moyen de le supporter.

Mais comme, au même moment, nous arrivions à la cabane, nous pûmes voir Glahn qui était couché par terre sur une natte, les mains sous la nuque et les yeux fixés au ciel.

— Le voilà du reste couché là, dis-je.

Maggie alla droit à lui, avant que je pusse l'en empêcher, et lui dit d'une voix joyeuse :

— Je ne chique plus, voyez vous-même ! Pas de plume, pas de pièce de monnaie, pas de bout de papier, je ne chique plus.

Glahn la regarda à peine et resta couché tranquillement, mais Maggie et moi nous partîmes. Quand je lui reprochai d'avoir rompu sa promesse et parlé de nouveau à Glahn, elle répondit qu'elle avait voulu le remettre à sa place.

— Oui, c'est bien, remets-le à sa place, dis-je, mais est-ce donc à cause de lui que tu as cessé de chiquer ?

Elle ne répondit pas. Quoi ? Ne voulait-elle pas répondre ?

— Dis, entends-tu, est-ce à cause de lui ?

— Non, non, répondit-elle alors, c'était pour toi.

Et je ne pouvais pas non plus croire autre chose. Pourquoi aurait-elle fait quelque chose pour Glahn ?

Le soir, Maggie promit de venir chez moi et elle vint aussi.

V

Elle vint à dix heures, j'entendis sa voix dehors, elle parlait haut avec un enfant qu'elle conduisait par la main. Pourquoi n'entrait-elle pas, et pourquoi avait-elle amené l'enfant ? Je l'observe et je conçois le soupçon que c'est pour donner un signal qu'elle parle ainsi à haute voix avec l'enfant, je vois aussi qu'elle tient les yeux dirigés vers l'étage mansardé, vers la fenêtre de Glahn. Lui avait-il peut-être fait un signe avec la tête ou avec la main derrière la vitre, en l'entendant parler dehors ? En tout cas, j'en comprenais assez pour savoir que l'on n'a pas besoin de regarder en l'air quand on parle à un enfant par terre.

J'étais sur le point de sortir chercher Maggie et la prendre par le bras ; mais au même moment elle lâcha la main de l'enfant, laissa l'enfant demeurer en arrière et elle-même entra par la porte de la cabane, elle pénétra dans le couloir. Bon, elle venait donc enfin, j'allais aussi la corriger vertement, quand elle arriverait.

Je suis là et j'entends que Maggie entre dans le couloir, je ne me trompe pas le moindrement, elle est presque juste à ma porte. Mais, au lieu d'entrer chez moi, j'entends son pas monter l'échelle, monter au grenier, au taudis de Glahn, je ne l'entends que trop bien. J'ouvre ma porte à la volée, mais Maggie est déjà arrivée en haut, la porte se referme derrière elle là-haut, et je n'entends plus rien. Cela se passait à dix heures.

Je rentre et m'assieds dans ma chambre, je prends mon fusil et le charge, bien que ce soit au milieu de la nuit. À mi-

nuit je grimpe à l'échelle et écoute à la porte de Glahn, j'entends Maggie là-dedans, j'entends qu'elle a des bontés pour Glahn et je redescends. À une heure je remonte, tout est silencieux. J'attends devant la porte qu'ils s'éveillent, trois heures arrivent, quatre heures, et à cinq heures ils s'éveillèrent. C'est bon ! pensai-je, et je ne pensais à rien d'autre qu'à ce fait qu'ils étaient réveillés et que c'était très bien ! Mais, un peu après, j'entendis du bruit et de l'agitation en bas dans la cabane, cela venait de la chambre de mon hôtesse, et je dus redescendre en hâte pour ne pas être surpris par elle.

Glahn et Maggie étaient manifestement éveillés, et j'aurais pu en entendre bien davantage, mais je dus m'en aller.

Dans le couloir, je me dis à moi-même : « Vois, elle a passé ici, elle a frôlé ma porte avec son bras, mais n'a pas ouvert la porte, elle a monté à l'échelle, et voici l'échelle aussi, voici les quatre marches qu'elle a gravies. »

Mon lit était encore intact et je ne m'y couchai pas alors non plus, mais je m'assis à la fenêtre et tripotai un peu mon rifle. Mon cœur ne battait pas, il tremblait.

Une demi-heure après, j'entends de nouveau les pas de Maggie sur l'échelle. Je suis collé contre mon carreau et vois qu'elle sort de la cabane. Elle portait la petite jupe de cotonnade qui ne lui venait même pas au genou et, sur les épaules, encore une écharpe de laine qu'elle avait empruntée à Glahn. En dehors de cela elle était complètement nue et la petite jupe de cotonnade était très fripée. Elle marchait lentement, comme c'était toujours son habitude, et ne regarda même pas du côté de mon carreau. Puis elle disparut au tournant des cabanes.

Un peu après, Glahn descendit, son rifle sous le bras, fin prêt pour la chasse. Il était sombre et ne salua pas. Par ailleurs il s'était fait beau et avait porté à sa toilette un soin inaccoutumé. Il s'est paré comme un fiancé, pensai-je.

Je m'apprêtai tout aussitôt et partis avec lui, aucun de nous ne disait rien. Les deux premières poules sauvages que nous tirâmes furent misérablement mises en pièces parce que nous les avions tirées avec des rifles, mais nous les fîmes rôtir sous un arbre du mieux que nous pûmes et nous les dévorâmes en silence. Ainsi se passa le temps jusqu'à midi :

Glahn me cria :

— Êtes-vous sûr d'avoir chargé votre rifle ? Nous pourrions peut-être tomber sur quelque chose d'inattendu. Chargez-le en tout cas.

— Je l'ai chargé, répondis-je.

Alors il disparut un instant derrière un fourré. Quelle joie ce me serait de le tirer, de l'abattre comme un chien ! Cela ne pressait pas, il pouvait encore se délecter de cette idée, et il comprit assez clairement ce que j'avais en tête, c'était aussi pour cela qu'il m'avait demandé si j'avais chargé mon arme. Même aujourd'hui, il n'avait pu s'empêcher de se laisser aller à son arrogance, il s'était paré et avait mis une chemise neuve ; sa mine était arrogante au-delà de toute mesure.

Vers une heure, il s'arrête, blême et furieux, devant moi, il dit :

— Non, je n'y tiens plus ! Regardez donc si vous avez chargé, mon brave, si vous avez quelque chose dans votre fusil.

— Puis-je vous prier de surveiller votre propre fusil, lui répondis-je. Mais je savais fort bien pourquoi il me questionnait perpétuellement sur mon fusil.

Et de nouveau il s'éloigna de moi. Ma réponse le repoussait si expressément qu'il se radoucit et, en s'en allant, il laissa tomber la tête.

Après un moment, je tirai un pigeon ramier et rechargeai. Tandis que j'étais en train, Glahn se tient à demi caché derrière un tronc d'arbre et me regarde, il voit que je charge vraiment et, un peu après, il se met à chanter un psaume, à voix haute et distincte, et même que c'était un psaume de mariage. Il chante des psaumes nuptiaux et met ses meilleurs habits, pensai-je, il croit de la sorte être aujourd'hui au comble de son charme. Avant même d'avoir fini de chanter, il se mit à marcher doucement devant moi, la tête penchée, et tout en marchant il continuait à chanter. De nouveau il se tenait droit devant la bouche de mon rifle comme s'il pensait : « Tu vois, maintenant cela va arriver, c'est pourquoi je chante ce psaume nuptial ! » Mais il n'arriva rien encore et, quand il se tut, il lui fallut se retourner pour me regarder.

— Nous ne tirerons quand même rien aujourd'hui, dit-il, et il sourit pour s'excuser auprès de moi et pour réparer cette faute de chanter à la chasse. Mais en cet instant encore son sourire était beau, c'était comme s'il eût pleuré en dedans et ses lèvres frémissaient positivement aussi, bien qu'il se donnât les gants de pouvoir sourire dans ce grave moment.

Je ne suis pas une femmelette et il vit de reste qu'il ne me faisait aucune impression, il s'impatienta, pâlit, croisa autour de moi à pas impétueux, il était tantôt à ma gauche, tantôt à ma droite et, de temps à autre, il s'arrêtait et m'attendait. Vers cinq heures, j'entendis soudain une détona-

tion et une balle siffla à mon oreille gauche. Je levai les yeux, Glahn était debout, immobile, à quelques pas de moi et me regardait fixement, son arme fumante reposait sur son bras. Avait-il voulu tirer sur moi ? Je dis :

— Vous avez manqué votre coup, vous tirez mal ces derniers temps.

Mais il ne tirait pas mal et ne manquait jamais son coup, il avait seulement voulu m'exaspérer.

— Alors vengez-vous, par le diable ? cria-t-il en réponse.

— Quand mon heure viendra, dis-je, les dents serrées.

Nous restons là, debout à nous regarder, et tout à coup Glahn hausse les épaules et crie dans ma direction : « Poltron ! » Pourquoi fallut-il aussi qu'il me traitât de poltron ? Je mis mon rifle en joue, le visai en plein visage et pressai la détente.

Comme on fait son lit, on se couche…

Mais maintenant, la famille Glahn n'a pas besoin de rechercher davantage cet homme, cela m'irrite perpétuellement de tomber sur cette annonce imbécile d'une gratification de telle et telle importance pour des renseignements sur un mort. Thomas Glahn est mort par accident, une balle perdue, dans une chasse aux Indes. La justice a consigné son nom et sa fin dans un procès-verbal aux feuilles cotées et visées et, dans ce procès-verbal, il est dit qu'il est mort, vous dis-je, et même qu'il est mort d'une balle perdue.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2017

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, NicolasD, Coolmicro